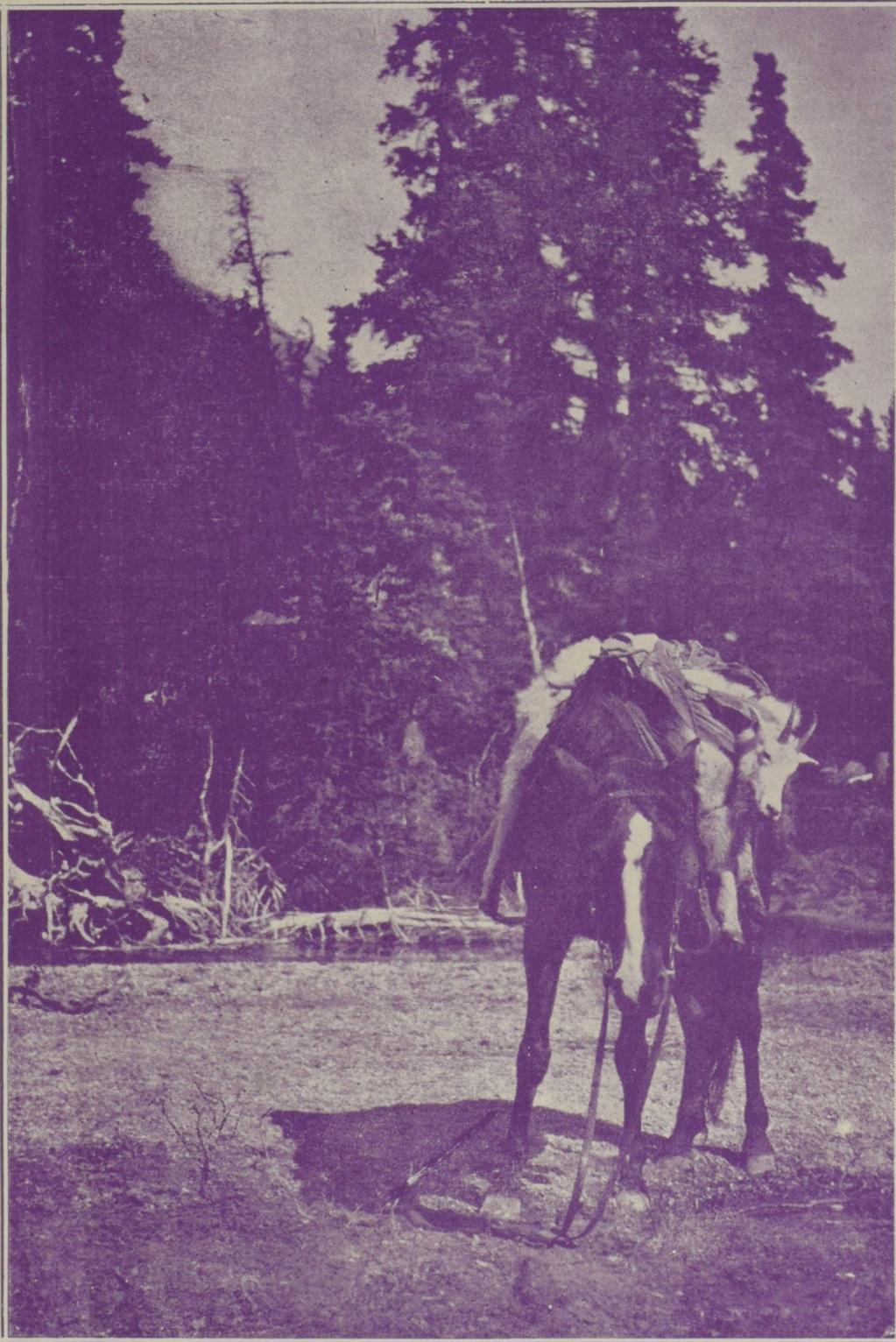


L'APÔTRE



RETOUR DE CHASSE
DANS LES ROCHEUSES

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

OCTOBRE 1929

TEXTE

PAGES

49 — Notre immigration.	THOMAS POULIN (<i>L'Ami des enfants</i>)
50 — Les suites d'une bonne action.	LOUIS MERCIER
54 — Le curé de campagne.	LOUIS PANSARD (<i>Le Bulletin Salésien</i>)
59 — Trois nuits de siège.	G.
63 — Braves gens.	LE VIEUX DOCTEUR
66 — Éphémérides canadiennes.	DR PIERVAL (<i>La Maison</i>)
68 — La machine humaine : Le panari.	JEANNE LE FRANC
69 — Epistaxis.	JEANNE LE FRANC
71 — Les miroirs.	FRAGILE
71 — Boîte aux lettres.	H. M.
72 — Les douleurs.	
72 — Les lunettes de ma grand'mère (<i>poésie</i>).	
74 — Au coin du feu.	
74 — J'aime mieux retourner à l'école (pour les petits).	
79 — Les Croisés (<i>feuilleton</i>).	A. DEVOILLE

ILLUSTRATIONS

58 — Vue de la nouvelle voie carrossable sur le pont de Québec (vue prise à l'entrée sud du pont).
65 — Vue de l'église de la Dormition de la Ste Vierge sur le Mont Sion.
70 — Où en sont les travaux de construction du chemin de fer de la Cité Vaticane.
73 — La nouvelle voie carrossable sur le pont de Québec (photo prise à l'entrée nord du pont).
96 — Plaque commémorative rappelant le souvenir des 2,500 Français morts de maladie en Acadie en 1746.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, OCTOBRE 1929

N° 2

Notre immigration

 L y a quelque temps, le Ministre de l'Immigration et de la Colonisation a tenu une conférence avec les représentants des Compagnies de chemins de fer et de transport maritime.

Il s'agissait de décider de la prochaine politique d'immigration. Et c'est ainsi que notre politique d'immigration s'organise. Les Compagnies de chemins de fer et de navigation n'ont pas surtout intérêt à envisager le problème au point de vue canadien. Elles voient le tout à l'angle des piastres et des sous, ou de leur intérêt immédiat. On est plus attaché à sa peau qu'à sa chemise, dit le proverbe.

Incontestablement, il est entendu que plus il y a de voyageurs plus les compagnies de transport ferroviaire et maritime font de l'argent. Aussi, ont-elles été admises à dicter pratiquement la politique d'immigration que nous pratiquerons l'an prochain.

D'après les rapports que nous avons lus, il est entendu que l'on diminuera de 25% l'immigration des pays du centre de l'Europe; mais il est entendu aussi que l'on continuera à primer l'immigration anglaise.

* * *

Si nous devons envisager le problème au point de vue canadien-français, nous dirions que nous sommes heureux de voir qu'on donne la préférence aux immigrants britanniques. On nous prête souvent l'intention de dominer le Dominion, intention que nous n'avons pas. Toutefois, nous osons dire que si on veut que nous dominions un jour en notre pays, on n'a

qu'à faire uniquement de l'immigration anglaise.

Il y a une raison à cela. L'Anglais est souvent le plus mauvais immigrant que nous recevions. Non pas qu'il soit dépourvu de qualités; mais il est celui qui se détache le plus facilement de la culture et qui s'en va vers les villes américaines.

L'immigrant qui reste vient surtout de l'Europe centrale. Cet immigrant est habitué à la culture du sol. Il sait s'attacher à la terre et on ne le déracine pas facilement. Aussi, une fois rendu chez nous, est-il un colon modèle, un homme qui travaille pour se faire un patrimoine dans sa nouvelle patrie.

L'immigrant anglais, par contre, se hâte, dès qu'il a fait un peu d'argent, ou une mésaventure, de gagner la ville canadienne ou américaine. Il n'est ici, trop souvent, que de passage.

L'autre reste.

* * *

Et si on veut garder au pays une apparence britannique il est temps que l'on mette un frein à l'immigration des peuples du centre de l'Europe.

On a décidé que l'an prochain les compagnies ne pourront importer qu'un nombre restreint de ces immigrants du centre de l'Europe, soit 25% de moins que cette année. En ce faisant, on a sans doute aidé à diminuer un problème qui se fait déjà angoissant: celui de la diversité des races; mais on ne travaille que peu ou point dans l'intérêt du peuplement canadien en continuant notre politique d'immigration anglaise primée. On va même, nous a-t-on annoncé, faire suivre de brefs cours de culture agricole à des jeunes gens anglais pour nous les envoyer ensuite à nos dépens.

Notre opinion est partagée même par des Anglais. C'est ainsi que la "British Welcome and Welfare League" de Toronto a protesté ces semaines dernières contre cette immigration primée de célibataires anglais. Cette association, qui a pour but d'aider les immigrants britanniques, déclarait dans une lettre au ministre de l'Immigration que la politique adoptée est dangereuse.

C'est que ces gens ont payé pour apprendre qu'il ne sert à rien d'importer des gens qui n'ont pas les aptitudes requises pour cultiver la terre. Nos villes sont actuellement remplies de chômeurs que l'on ne sait où placer, parce qu'ils ne veulent cultiver la terre et ne peuvent trouver d'emploi dans nos industries. Un grand nombre d'entre eux sont déjà passés par la prison, parce qu'ils préféraient vivre avec la pitance de la prison que de mourir de faim.

Une association de Montréal, qui a pour but de voir au rétablissement des prisonniers, a même fait des démarches auprès d'Ottawa pour que ces malheureux reçoivent du secours ou soient tout simplement rapatriés.

Nous ne nous étonnons pas alors de voir la ligue de Toronto déclarer qu'elle en a par-dessus la tête d'essayer de placer ces immigrants, et que d'en faire venir un plus grand nombre est tout simplement adopter une politique dangereuse.

* * *

Que devons-nous conclure de ce qui vient de se passer ?

Une chose bien simple : les compagnies de transports sont toutes puissantes et dictent notre politique d'immigration. Ce sont elles qui mènent.

Aussi, notre politique d'immigration est-elle fautive. Elle ne concorde pas du tout avec les meilleurs intérêts du pays. Elle ne contribue pas même au peuplement du Canada, puisque pour un immigré qui arrive un Canadien s'en va aux États-Unis.

Il serait temps il semble, que nous corrigions cela et que nous donnions nos préférences, que nous accordions nos faveurs à ceux des Canadiens qui veulent demeurer au Canada, mais qui ne le peuvent faute de moyens.

Sachons donc qu'un Canadien n'a pas besoin d'être cultivé pour acquérir notre mentalité et connaître notre idéal, pendant qu'un étranger

ne parviendra peut-être jamais à atteindre ces deux buts.

Et, agissons en conséquence.

Thomas POULIN.

Les suites d'une bonne action



ÉTAIT par une soirée sombre et pluvieuse, à Paris après les tristes événements des 5 et 6 juin 1832. Il pouvait être minuit ; les réverbères ayant été brisés, une partie de la grande cité aux mille bruits se trouvait plongée dans la plus profonde obscurité, la solitude et le silence. Il fallait un motif bien puissant pour sortir de chez soi et s'égarer au milieu des rues désertes, encore dépavées, où les eaux sans écoulement formaient des flaques dont il était difficile de se tirer.

Cependant une jeune femme, à la mise élégante, à l'air noble et bon, s'était aventurée au milieu du dédale de petites rues qui avoisinent le centre des rues Saint-Martin et Saint-Denis. Elle marchait d'un pas rapide, frôlant de sa robe de soie les bornes humides. Quelle affaire si pressante pouvait donc attirer cette femme, à une pareille heure, dans ce triste quartier ? Quel sentiment la poussait à surmonter la fatigue et le danger d'une pareille course ?

Deux mots suffirent pour faire comprendre ce qui la soutenait dans ce voyage nocturne.

C'était une mère inquiète du sort de son enfant, dont les événements l'avaient éloignée, bravant la nuit et la peur pour avoir des nouvelles du trésor dont elle était séparée.

La jeune mère, préoccupée par la fiévreuse anxiété de ses pensées, passait rapide et indifférente à tout ce qui l'entourait, quand elle heurta une créature humaine accroupie sur le trottoir.

Elle eut d'abord un mouvement de frayeur ; mais, lorsqu'elle entendit une voix douce et jeune lui dire avec un accent douloureux : "Au nom de Dieu ! une aumône pour mon père qui meurt de faim !", elle s'arrêta émue, tira vivement sa bourse, la posa sur les genoux du solliciteur et reprit sa course avec plus d'énergie.

Dès que le mendiant sentit la bourse, il se leva précipitamment pour remercier la personne charitable qui le secourait. Écartant ses longs cheveux et essuyant ses larmes, il regarda autour de lui ; mais l'ange dont s'était servi la Providence pour lui venir en aide avait disparu ; seulement il put apercevoir une ombre qui fuyait dans les vapeurs lointaines de la nuit, et

il vit sur le trottoir, à deux pas de lui, une chose blanche qu'il s'empressa de ramasser : c'était un mouchoir de batiste, appartenant sans doute à l'inconnue. Il baisa respectueusement ce mouchoir et le mit dans sa poche, se promettant de chercher à connaître sa généreuse bienfaitrice. Pressé par le besoin, et surtout par le désir de soulager son père, il courut chercher quelques provisions.

Pendant que l'indigent priait et pleurait auprès d'une borne, et que la jeune mère courait, la nuit, chercher des nouvelles de son enfant, une autre scène non moins émouvante se passait tout près de là, dans une maison de la rue Bourg-l'Abbé. Au sixième étage, dans une petite chambre sous les toits, était un homme encore jeune, mais usé par la misère et par la maladie ; assis sur un peu de paille qui lui servait de lit, il priait avec ferveur ; deux larmes coulaient le long de ses joues amaigries. Le malheureux pensait à son fils, souffrant comme lui d'affreuses privations ; ils n'avaient point mangé depuis la veille.

Tout à coup la porte de la mansarde s'ouvrit avec fracas, et un enfant de douze à quatorze ans se précipita au milieu de la pièce où se trouvait le malade.

— Père, dit-il en déposant les provisions dont il était chargé ; père, Dieu a eu pitié de nous. Nous sommes sauvés et à l'abri du besoin pour quelque temps."

Et l'enfant embrassait son père et le serrait contre son cœur.

Le pauvre père recevait ses caresses sans beaucoup de joie, craignant d'être le jouet d'une illusion ; cependant il releva la tête et jeta un regard sur l'enfant. Un soupçon affreux était venu lui mordre le cœur ; en voyant entre les mains de son fils une riche bourse, d'où s'échappait au moins vingt pièces d'or, ses yeux se dilatèrent, ses sourcils se froncèrent, et tous les traits de son visage prirent une singulière expression.

— Cet argent, dit-il en se dégageant des étreintes qui le tenaient enlacé, cet argent, d'où vient-il ? Oh ! mon Dieu, s'il était vrai ! Pourquoi ne suis-je pas mort avant d'être témoin de ma honte !

— Que veux-tu dire, père ? eut à peine la force de répondre le pauvre enfant en le regardant d'un air consterné ; que veux-tu dire ? ...

— Cet argent ! réponds, réponds vite ; d'où vient-il ?

— Cet argent, reprit le jeune garçon qui commençait à comprendre, je ne sais si c'est un ange du ciel ou une simple créature qui l'a remis entre mes mains. J'étais tombé mourant de faim au coin de la rue ; mes larmes coulaient avec abondance, et c'est machinalement que j'implorais la charité des passants, lorsque je sentis cette bourse tomber sur mes genoux ; je me relevai pour remercier l'ange consolateur qui

venait à notre secours ; mais, hélas ! déjà il avait fui ; son ombre seule se détachait encore dans l'obscur brouillard de la nuit. A quelques pas de moi, je vis briller sur le trottoir quelque chose de blanc : c'était ce mouchoir, au coin duquel sont deux chiffres qui, sans doute, nous aideront à retrouver notre bienfaitrice."

Au fur et à mesure que le jeune homme parlait, la figure du père se déridait et reprenait sa placidité habituelle.

— Firmin, mon ami, tu me dis toute la vérité, n'est-ce pas ? Tu me jures que ..."

Il ne put achever ; les paroles expirèrent dans sa gorge.

— Oh ! mon père, s'écria l'enfant avec une dignité qui est l'apanage des cœurs honnêtes ; oh ! mon père !"

Et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Je te crois, dit le vieillard en attirant vers lui son fils et le couvrant de baisers ; pardonne-moi, mon Firmin. Notre misère était si grande, et le besoin est quelquefois un si perfide conseiller !

— Oui, peut-être pour d'autres que votre fils, reprit Firmin ; mais vos bons soins, vos sages conseils et surtout les exemples que vous m'avez toujours donnés me mettent à l'abri de la tentation de mal faire ; j'aimerais mieux mourir.

— Bien, mon fils, très bien ; pense toujours ainsi, et sois assuré que Dieu n'abandonne jamais ceux qui vivent honnêtement et comptent sur sa bonté. Tu le vois, nous sommes un exemple de cette vérité."

M. de Lambre, — ainsi se nommait ce digne et honnête père, — était un de ces hommes qui ne font jamais bon marché de la vertu. Descendant d'une honorable famille, il avait gardé dans son cœur toutes les saintes traditions du foyer. Peu fortuné, il vivait d'une place remplie avec zèle, quand vint la révolution de 1830, qui lui fit perdre son emploi, unique ressource, pour lui et son fils Firmin, seul fruit d'une union trop tôt brisée par la mort de sa compagne dévouée. Se voyant sans moyens d'existence, il avait mis à profit son petit talent à peindre des écrans pour vivre et continuer l'éducation de son fils, qui semblait avoir un goût prononcé pour le grand art de la peinture. Mais les événements de juin et la maladie avaient encore dérangé ses projets et renversé ses espérances. Depuis plusieurs jours, la plus affreuse misère régnait dans sa demeure, lorsque la Providence vint, comme nous venons de le voir, faire briller un rayon de soleil dans la vie de ces infortunés. Avec l'aisance la santé revint, et avec la santé le travail, dont le produit ramena l'abondance au foyer.

Firmin avait une vocation prononcée pour tout ce qui était dessin et peinture. Aussi son père n'avait rien négligé pour lui faire donner

toutes les leçons nécessaires afin de le pousser dans cette carrière ; le jeune homme, plein d'ardeur à l'étude, avait fait de tels progrès que, bien jeune encore, il avait été jugé digne de concourir pour le grand prix de Rome, qu'il remporta en effet, avec tous les suffrages de ses concurrents. Mais, hélas ! pendant que l'artiste laborieux préludait à une brillante renommée, la mort lui ravit son père et jeta sur sa vie la plus grande tristesse. Revenu de Rome avec une éclatante réputation, Firmin resta sombre et renfermé en lui-même ; la tombe de son père, où il allait souvent prier, était le seul endroit où il trouvât quelque soulagement à son chagrin. Une pensée s'empara de son esprit ; sans cesse il rêvait à la mystérieuse inconnue qui l'avait assisté dans un moment si opportun. Il avait conservé religieusement la bourse et le mouchoir sur lequel deux lettres s'entrelaçaient. Bien qu'il fût honoré, devenu riche, accueilli par toutes les célébrités qui admiraient son génie et son noble caractère, l'idée de ne pouvoir prouver sa reconnaissance à sa bienfaitrice le rendait bien malheureux.

Franchissant un espace de temps assez long, nous nous retrouvons en 1849 ; dix-sept ans se sont écoulés sans que Firmin ait découvert l'âme généreuse qui l'a secouru.

Un jour qu'il avait été rendre une pieuse visite à la tombe de son père, il rentra plus pensif encore que de coutume. Il réfléchit bien longtemps, puis enfin sembla avoir pris une grande détermination. Son atelier fut dès lors clos pour tout le monde et il y restait enfermé depuis le lever du soleil jusqu'à ce que la nuit vint l'en chasser. Il sortait alors, fermant sa porte avec soin. Quatre mois se passèrent sans que l'artiste se relâchât de sa solitude et de son isolement. Bien souvent, il sortait plus sombre et plus taciturne, comme si l'œuvre qu'il avait entreprise n'arrivait pas à la hauteur de ses espérances. Enfin, le moment de l'exposition fut annoncé ; un jour, pour la première fois depuis bien longtemps, on vit l'artiste avec un air de satisfaction sur la figure ; son tableau était achevé.

Le jour de l'ouverture de l'exposition, le peintre, plus matinal que le public, s'était empressé de se rendre au Musée. La foule se pressa bientôt dans toutes les galeries, mais elle s'arrêtait surtout devant une grande toile qui avait obtenu les honneurs du Salon Carré. Le tableau qui attirait tous les regards était plein de vie, de couleur et de vérité ; c'était un véritable chef-d'œuvre. Il représentait une vue de la Rue Bourg-l'Abbé, le soir, déserte, avec ses flaques d'eau et ses pavés encore entassés les uns sur les autres. A la clarté d'une lumière accidentelle qui partait d'une fenêtre, dont les carreaux étaient à moitié brisés, on distinguait un jeune garçon, à la mine hâve et fatiguée, qui pleurait agenouillé contre une

borne ; une bourse venait d'être déposée sur ses genoux. A quelques pas plus loin, un mouchoir de batiste se voyait sur le trottoir, montrant deux lettres entrelacées ; puis, au loin, dans l'ombre vaporeuse de la nuit, une blanche apparition disparaissait, glissant comme un sylphe.

L'enfant, la bourse, le mouchoir et surtout les chiffres étaient rendus avec un tel talent qu'il était impossible de ne pas s'arrêter devant ce tableau. Au catalogue de l'exposition on lisait : "Témoignage de reconnaissance d'un pauvre enfant devenu homme, envers un ange inconnu."

Tous les yeux se portaient sur ce tableau, toutes les bouches en faisaient l'éloge ; mais chacun se retirait sans supposer toute l'importance que l'artiste attachait à son œuvre et sans faire attention à un inconnu, la figure enveloppée d'une épaisse cravate qui lui cachait une partie du visage, examinant tous ceux qui s'arrêtaient devant cette toile. Pendant dix jours, l'étrange observateur arriva le premier et sortit le dernier du Musée. Chaque jour le voyait s'en aller triste et découragé.

Enfin, le onzième, il arriva plus matinal et plus sombre encore que de coutume. Il y avait plus d'une heure qu'il était à son poste, le regard fixé sur ceux qui entraient, lorsqu'il vit s'avancer, silencieuses et modestes, deux dames dont la mise annonçait sinon la misère, du moins une grande pauvreté. Et cependant un air de grandeur et de noble fierté les faisait remarquer tout d'abord ; l'une de ces femmes paraissait plus âgée qu'elle ne l'était réellement ; l'autre, bien jeune, semblait atteinte d'une maladie de langueur qui donnait à sa physionomie un caractère de mystérieuse souffrance. Ces deux dames examinaient avec un certain bonheur tous les chefs-d'œuvre qui les environnaient, lorsque, tout à coup, la jeune personne poussa une exclamation :

"Ma mère, dit-elle, voyez !..."

Et elle indiquait du doigt le tableau où était si bien rendu l'épisode de la rue Bourg-l'Abbé.

La mère jeta les yeux sur la toile que lui indiquait sa fille et l'examina avec une vive attention ; puis elle resta absorbée, comme si elle cherchait dans son passé quelque chose qui lui rappelât la scène qu'elle avait devant les yeux. Sa main pressa son front ; peu à peu ses idées semblèrent jaillir d'une source qui paraissait épuisée. Un léger sourire effleura ses lèvres, et deux larmes s'échappèrent de ses yeux ; elle se rappelait tout un passé qui avait fui, emportant bien des joies sur ses ailes.

"Ma mère, dit encore la jeune fille en lui présentant le livret, lisez..."

Le pauvre dame essaya de lire à travers le brouillard qui obscurcissait ses yeux, mais inutilement.

La jeune fille s'aperçut alors de l'émotion qu'éprouvait sa mère.

— Qu'avez-vous donc, ma mère ? Vous paraissez tout émue !

— Que veux-tu ? mon enfant, eut à peine la force de répondre la mère ; ce tableau me paraît admirablement peint, et sans doute c'est l'œuvre de quelque grand artiste.

— Oui, ma mère, ce tableau est un vrai chef-d'œuvre ; mais le chiffre qui se trouve dans cette peinture, c'est le vôtre ; ce mouchoir, dont il vous reste de semblables, vous m'avez dit l'avoir perdu un soir en allant chercher de mes nouvelles. Comment se fait-il . . .

— Chut ! fit la mère en posant un doigt sur ses lèvres décolorées . . . Allons-nous-en, ma fille ; je me sens fatiguée ; et au regret que j'ai de ne pouvoir aller plus loin se joint celui de ne pouvoir acheter ce tableau pour être utile à l'artiste qui l'a exposé."

La jeune fille, obéissante comme le sont toutes les jeunes filles pieuses et bien élevées reprit le bras de sa mère sans faire d'autres objections ; elles sortirent du Salon. Mais l'artiste avait tout vu, tout entendu ; il lui avait fallu en ce moment sa respectueuse admiration pour ne pas tomber aux pieds de la grande et noble infortune qui avait la généreuse pudeur de cacher un bienfait et une noble action avec la délicatesse qu'on ne rencontre que dans les âmes bien nées. Certain d'être sur la voie de celle qu'il cherchait depuis si longtemps, le peintre, dont le cœur s'épanouissait de bonheur, suivit les deux dames avec la plus grande précaution ; il les vit traverser le pont des Saints-Pères et entrer dans la rue du même nom. Arrivées à une maison de modeste apparence, elles entrèrent et disparurent.

Firmin fut bientôt chez le concierge, qui lui apprit que Mme de X . . . était depuis une année locataire dans cette maison, qu'elle habitait une petite pièce au cinquième avec sa fille, et que ces dames vivaient du travail de leurs mains.

— Mais, dit Firmin, comment se fait-il qu'elles soient réduites à cette extrémité ? Elles ont dû être riches.

— Il est vrai, dit le concierge, Mme de X . . . était mariée à un haut fonctionnaire sous Louis-Philippe ; mais il est mort peu après la révolution, et ces dames se trouvent réduites à cet état de gêne, parce que M. de X . . . n'a rien amassé, comptant sur des héritages qui ne sont pas encore venus."

Le peintre se retira en remerciant le concierge et en bénissant l'heureuse idée qu'il avait eue.

Le lendemain, le tableau qui avait attiré tant de regards au Salon n'y était plus. L'artiste l'avait fait transporter chez lui, puis couvrir d'un grand voile ; il prit ensuite cinquante mille francs de ses économies en billets de

banque, dont il fit un paquet qu'il remit entre les mains d'un ami dévoué, auquel il donna ses instructions.

C'était jour de tristesse dans la pauvre mansarde ; le travail avait manqué, les provisions étaient épuisées, et pas d'autre secours à attendre que l'assistance du Tout-Puissant. Mais cette protection divine, qui ne manque pourtant jamais à l'appel de la vertu indigente, n'apparaissait point encore. Les deux nobles créatures étaient en prière, lorsqu'on frappa à la porte ; la jeune fille alla ouvrir et fut surprise de voir un monsieur respectable, suivi d'un commissionnaire.

— N'est-ce pas ici la demeure de Mme de X . . . ? demanda le visiteur.

— Oui, monsieur, c'est ici, dit la jeune fille tout interdite, et voici ma mère qui vous répondra si vous voulez bien entrer.

— Quel motif me procure l'honneur de votre visite ? dit Mme de X . . .

— Une chose fort simple, madame, mais très importante pour un de mes amis, dont je suis le mandataire."

Et aussitôt, ouvrant un écrin, il mit sous les yeux de Mme de X . . . la bourse et le mouchoir si bien représentés sur le tableau et religieusement conservés par Firmin.

— Pourriez-vous me dire, madame, si ces objets ne vous ont point appartenu ?

Madame de X . . . hésita un instant ; mais, comme tous les cœurs honnêtes, elle fut entraînée par la vérité.

— Oui, monsieur dit-elle, ces objets ont été à moi ; un soir, je donnai cette bourse à un pauvre enfant qui pleurait et je perdis le mouchoir.

— Il suffit, madame, dit l'ami du peintre ; je vous suis bien reconnaissant du noble empressement que vous mettez à satisfaire ma demande. Je suis chargé de remporter ces saintes reliques et de vous prier d'accepter en échange ce petit paquet et ce tableau. Pardonnez-moi si je ne reste pas plus longtemps, mais j'ai une anxieuse et bien légitime curiosité à satisfaire. Adieu, madame."

Le petit paquet étant déposé entre les mains de Mme de X . . . , l'étranger partit avec le commissionnaire. La mère et l'enfant se regardaient, doutant qu'elles fussent bien éveillées. Enfin la jeune fille fit tomber le voile qui recouvrait le tableau. On peut juger de leur étonnement, lorsqu'elles reconnurent l'œuvre qui les avait frappées au Salon.

Mme de X . . . brisa l'enveloppe du paquet qu'elle tenait dans ses mains tremblantes ; aussitôt cinquante billets de mille francs tombèrent sur ses genoux avec une lettre. Les deux femmes passaient de l'étonnement à la stupéfaction. Mme de X . . . reprit son calme et lut la lettre, qui était ainsi conçue :

MADAME

“ Pendant dix-sept ans, j'ai cherché l'ange protecteur de mon vieux père et de ma jeunesse, sans être assez heureux pour le découvrir. Une idée m'a été suggérée par Celui qui récompense toutes les belles actions ; cette idée m'a réussi. Je vous crois trop grande et trop généreuse pour ne pas m'accorder la seule faveur que j'ambitionne ; reprenez, non votre mouchoir, non votre bourse, précieuses reliques que je veux conserver, mais l'or que vous m'avez si généreusement donné, grossi des intérêts. Ce n'est point un don que je vous fais c'est une restitution que vous ne pouvez refuser et qui ne me gêne en rien, Dieu ayant béni mon travail. Soyez assez bonne pour m'accorder l'honneur de venir vous remercier et vous faire connaître toute la gratitude dont mon cœur est plein pour vous.”

Mme de X... resta un instant pensive.

“ Eh bien ? ma mère, dit la jeune fille.

— J'accepte, dit Mme de X... avec un visage plein de majesté. Il y a trop de grandeur et de noblesse dans ce procédé pour refuser. Remercions Dieu, ma fille, en attendant que nous fassions connaître au cœur généreux qui sait si bien pratiquer la reconnaissance combien nous sommes touchées de sa conduite.”

Firmin se présenta bientôt. Il fut reçu comme il le méritait et devint pour Mme de X... et pour sa fille un fils et un frère. La Providence avait disposé les voies au bonheur ; elle continua de se montrer pour les trois cœurs qui avaient espéré en Elle, prodigue des plus délicates attentions.

(*L'Ami des Enfants.*)

Le curé de campagne

Nos lecteurs savent sans doute la vie de misère que mènent en France les curés de campagne. Ils aimeront alors à lire l'extrait suivant de la belle conférence que le poète Louis Mercier fit au Congrès de recrutement sacerdotal de Lyon, 13-16 novembre 1928.



TOUT de suite, je vous confesse une ambition : je voudrais que le curé de campagne que je vais esquisser devant vous ne ressemblât pas trop à ceux que l'on rencontre dans la littérature, voire dans la littérature bien intentionnée. Je voudrais, il va sans dire, qu'il n'eût rien de commun avec le trop fameux *Vicaire savoyard* de J.-J. Rousseau. Et avec son cousin, ce Jocelyn, cher aux âmes sensibles, qui porte, à travers de beaux paysa-

ges, son cœur en écharpe, son esprit inquiet et sa théologie insuffisante. Je ne voudrais pas, non plus, qu'il rappelât en rien le curé Bournisien que Flaubert a campé, en face de M. Homais, et à peine au-dessus de lui, dans *Madame Bovary*. Flaubert n'avait rien d'un sectaire ; ce n'était qu'un païen agnostique. Mais il éprouvait une délectation morose à braquer son microscope sur les médiocres, les imbéciles et les grotesques. Faut-il s'étonner si son curé d'Yonville n'est qu'une caricature dont tous les traits nous offensent ?

... Quant aux curés de campagne qu'utilisent les romanciers convenables, mon Dieu, ils correspondent assez bien aux produits modérément artistiques des magasins du célèbre quartier de Saint-Sulpice. L'abbé Constantin en constitue le parangon ; c'est le curé charmant, tout en sucre, qui plaît aux belles dames en villégiature et qui déploie une ingéniosité souriante et subtile à unir — oh ! chrétiennement et pour le plus grand bien de la religion ! — le jeune premier et la jeune première.

Longtemps le type du curé de campagne qui prévalut dans le roman et le théâtre fut celui d'un prêtre un peu gros, un peu gauche, et infiniment naïf. Il était entendu que la moindre allusion aux choses de l'amour devait provoquer chez lui un effarement sans bornes, des roulements d'yeux éperdus et des gestes comiques. Ce curé, qui n'avait, sans doute, jamais confessé personne, ni appris de théologie morale, s'exprimait dans un langage onctueux, dévot, papelard — que pour ma part je n'ai jamais entendu — mais dont Anatole France a truffé ses laborieuses conversations ecclésiastiques. Il était de rigueur qu'il prisât dans une vieille tabatière et se mouchât dans un immense mouchoir rouge. Cela se passait au siècle dernier ; aujourd'hui le curé de campagne des romans à gros tirage coiffe le bonnet de police, fume la pipe et va chez les nouveaux riches assener l'Évangile en argot des tranchées. Il est un peu là pour parler son langage.

Soyons sérieux : le curé de campagne, tel qu'on l'entend en littérature, existe-t-il ? Je veux dire : peut-on créer un type réunissant les caractères communs à tous les prêtres qui exercent leur ministère aux champs ? Je me hâte de répondre : non. Le curé de campagne, exemplaire uniforme et spécialisé du sacerdoce rural, n'existe pas.

Il y a, à la campagne, des prêtres dont la fonction s'exerce dans des conditions à peu près semblables, mais eux, ils ne se ressemblent pas. Chacun a son caractère, chacun sa physiologie personnelle. Les types donnés par la littérature sont des créations arbitraires ou représentent des cas individuels.

Négligeons donc ces contingences. Allons tout de suite à la moelle de notre sujet. Au lieu de peindre le curé de campagne, sous ses traits

individuels, infiniment variables, arrêtons-nous à son ministère : voyons l'œuvre qu'il accomplit aux champs.

Cette œuvre, mais dans son essence elle est la même partout. A la campagne, comme à la ville, le prêtre a pour mission de rappeler aux hommes qu'ils ont une âme, que cette âme est immortelle et que, selon ses œuvres, une éternité magnifique ou terrible attend cette âme au sortir de la vie terrestre.

C'est une chose étrange que ces vérités formidables aient besoin d'être rappelées sans cesse à l'oublieuse humanité. Nous devrions en être obsédés au point de ne pouvoir penser à autre chose. Quoi ! au milieu de tout ce qui passe, de tout ce qui coule, de tout ce qui meurt définitivement, nous sommes, nous, des êtres qui ne finiront pas ! Nous survivrons, non seulement à nos œuvres, fragiles comme nos mains, mais aux œuvres mêmes de Dieu, à la terre, au soleil, aux étoiles, à l'immense création qui submerge notre petitesse ; nous vivrons après que toutes les choses visibles seront rendues au néant ; nous vivrons toujours, toujours... Depuis le commencement de l'humanité, des milliards d'âmes qui ont animé des corps, pas une n'est morte ; pas une qui ne vive quelque part, dans la félicité ou dans le malheur sans fin. Et il en sera ainsi des milliards d'âmes humaines qui sont nées ou naîtront jusqu'à la consommation des temps ! . . . Et nous pouvons oublier cela ? Et nous ne sommes pas perpétuellement frissonnants devant cette perspective prodigieuse ?

Hélas ! oui, cela s'oublie ; rien ne s'oublie plus communément. Ce sera, aux champs comme aux cités, le labeur continu et harassant du prêtre de lutter contre cet oubli, et de tenir les âmes attentives à leur existence, à leur immortalité et aux infinies conséquences de cette immortalité.

Dois-je dire que ce labeur est plus difficile au curé de campagne qu'à celui de la ville ? Peut-être.

A Dieu ne plaise que je médise des paysans : je suis l'un d'entre eux ; j'ai vu vivre les miens ; je sais de quelles vertus un paysan véritablement chrétien est capable. Je l'ai vu prier, le soir, devant la grande cheminée ; je sais comment le dimanche était par lui sanctifié ; je sais comment il accueillait les épreuves que Dieu lui envoyait. Je sais, pour en avoir été le témoin trois fois de suite, avec quel simple héroïsme il donnait ses enfants quand la vocation religieuse les arrachait au foyer. Et j'ai vu comment il savaient mourir.

Mais ces souvenirs sont déjà vieux. Déjà, en ce temps-là, le paysan que je viens d'évoquer formait une exception, ou tout au moins une élite. Depuis, hélas ! le monde n'est pas devenu meilleur : il faut le reconnaître ; de nos jours

et de plus en plus, l'âme paysanne se laisse aisément glisser dans le matérialisme pratique. Le dur métier qui ploie le corps et penche le visage vers la terre y attache aussi. La glèbe pèse aux pensées comme aux pieds du laboureur et c'est un peu de son cœur qu'il ensevelit dans le sillon avec le grain qu'il sème.

Ah ! sans doute, autour de lui, la nature déploie ses magnificences, mais il n'a pas le temps de les contempler, ni moins encore le souci de les comprendre. S'il observe les choses, c'est en fonction de son métier. S'il interroge l'horizon, s'il regarde le ciel, c'est pour savoir le temps qu'il fera, ce n'est pas pour admirer la profondeur du firmament, ni la beauté des nuages, ni le scintillement des étoiles. Ne le lui reprochons pas trop. Combien d'hommes, pourvus de plus de loisirs et de savoir que lui, vivent dans la même indifférence ! Combien ne se doutent pas que les cieux racontent la gloire de Dieu, leur Créateur !

Certes, au curé de campagne on peut appliquer ces vers que nous avons dédiés naguère aux clochers de village : Sans vous, pouvons-nous dire,

... Combien de pauvres gens
Vivraient le front toujours abaissé vers la terre,
Limitant leurs désirs aux bornes de leurs champs ?

Asservis aux labeurs que la glèbe réclame,
Pourtant leurs jours ainsi qu'un éternel fardeau,
Sans vous, hélas ! combien désapprendraient leur âme
Et que leurs yeux sont faits pour regarder en haut ?

Mais votre voix s'élève...
Elle rappelle à ceux qui peinent pour le pain
Que la tâche ici-bas, saintement terminée,
Reçoit, dans l'autre vie, un salaire divin.

Ainsi vous conservez à ceux dont les mains rudes
Dirigent la charrue et tiennent l'aiguillon
L'instinct de l'invisible et la saine habitude
De relever la tête au bout de leur sillon.

* * *

Voilà l'œuvre du curé de campagne, mais à combien de difficultés elle se heurte ! Que de vertus et de grâces elle nécessite !

Comment, par exemple, aborder l'âme paysanne ? L'accès n'en est pas facile ; elle n'est pas seulement, de par ses occupations, inclinée au matérialisme, mais elle est sourde, défiante et secrète profondément.

Le paysan cache sa pensée comme sa bourse ; le plus souvent il se tait, et s'il parle, ce n'est pas toujours pour la découvrir, c'est bien souvent pour la dissimuler. A moins que ce ne soit pour découvrir la pensée d'autrui.

Devant le prêtre surtout, dont il sent la supériorité, il s'enveloppe, suivant le cas, d'une feinte humilité ou d'un ombrageux quant-à-soi. Comment franchir la zone de silence et de réserve dont il s'entoure ? Comment pénétrer vraiment dans sa vie ?

Etre familier et cordial ? Oui, oui, mais avec des précautions et des nuances. Évitez la vulgarité ; le paysan aime la politesse et ne craint pas les bonnes manières. Si vous les négligez à son endroit, vous le blessez ; si vous les forcez, vous éveillez ses instincts satiriques. Pas de hauteur à son égard, mais ne lui laissez pas supposer non plus que vous faites effort pour vous mettre à son niveau. De la simplicité, du naturel, du tact et encore du tact.

Le curé de campagne n'ignore rien de tout cela, d'autant moins qu'il est très souvent, lui aussi, de souche paysanne. S'il est d'origine citadine (et cela arrive aussi), l'adaptation demandera quelque effort, mais avec de la bonne volonté, illuminée et réchauffée par la charité, rien n'empêche qu'il n'y parvienne... Pour aborder et conquérir l'âme du paysan, il n'est pas de méthode absolue, pas de procédé exclusif. Pas plus qu'il n'existe, comme je le disais tout à l'heure, de type fixe du curé de campagne. Il en est de plusieurs sortes : toutes sont bonnes, lorsqu'elles sont vivifiées par des vertus vraiment sacerdotales.

Mais le curé de campagne n'a pas seulement à vaincre la défiance innée et les susceptibilités rétractiles de l'âme paysanne ; d'autres obstacles et d'autres difficultés s'opposent à son ministère.

On dit que l'anticléricalisme est passé de mode, et c'est vrai jusqu'à un certain point, dans les villes du moins. Les gens qui touchent du fer à l'aspect d'une soutane sont moins nombreux qu'autrefois. Mais, à la campagne, cette vilaine maladie n'a pas complètement disparu.

Elle y prend généralement une forme larvée et sournoise. Elle y porte les stigmates de la secte ténébreuse qui la propage. Non qu'il y ait des francs-maçons authentiques aux champs : cette forme est d'ordinaire réservée aux cités, mais les gens n'y manquent pas que contamine l'esprit des Loges.

Dans la plupart des villages de France, il existe un café rouge, où la contre-église a son siège, une petite tchéka, une guépéou en miniature, qui ne peut encore envoyer personne au poteau d'exécution, mais qui s'entend déjà fort bien à l'espionnage et à la délation. Lisez plutôt le journal rouge de cette semaine ; lisez l'entre-filet venimeux où on dénonce le curé comme un ennemi de l'intangible "laïque". N'a-t-il pas osé, dans l'un de ses derniers prônes, dénoncer l'école sans Dieu ? Comme le correspondant du journal en question n'est autre que l'instituteur, vous pensez si le curé est gentiment accommodé. Notre pédagogue n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai : il y a quinze jours, il persiflait "notre doux pasteur". — C'est une expression où il a voulu mettre beaucoup d'esprit, parce que le curé avait "fulminé" —

encore un mot de maître Aliboron — contre les robes trop courtes et les jambes trop longues.

Certes, la personne du curé est au-dessus de ces basses taquineries : il ne peut toutefois y rester totalement indifférent. Il sait l'exécrable puissance d'une sottise imprimée ; il n'ignore pas que le paysan, même pratiquant, aime à se gausser de son curé, et que les irrévérences qui le visent atteignent aussi la religion. Et puis ces articlets ont encore l'inconvénient de faire lire le mauvais journal.

D'autres fois, l'anticléricalisme campagnard prend une forme officielle : c'est un maire sectaire qui fait abattre une croix, ou interdit une procession ; c'est un Conseil municipal maçonnisant qui prétend porter à un prix prohibitif le loyer du presbytère. A moins qu'il ne refuse toute réparation à l'église, avec l'espoir qu'elle tombera toute seule, ou que, devenue un danger pour la circulation, on s'en prévaudra pour la démolir. On a vu de ces choses avant la guerre, et l'on n'a pas oublié de quelles généreuses colères le grand Barrès a flagellé ces démolisseurs d'églises.

* * *

L'anticléricalisme, c'est la forme aiguë d'une maladie trop connue : la laïcisme, "la peste du laïcisme", selon l'expression de S. S. Pie XI.

Le curé de campagne, comme le curé de ville, rencontre le laïcisme sous la forme particulièrement redoutable de l'école officielle. Pour s'en défendre, il est, en général, moins bien armé que son confrère ; l'école libre est, hélas ! une exception à la campagne. Or, sans l'école libre, comment préserver l'âme des enfants, plus précieuse que les pierres de l'église, du laïcisme dévastateur ?

L'abominable chose ! Les catholiques eux-mêmes n'y pensent pas assez et n'en conçoivent pas suffisamment la scélératesse. S'emparer des âmes encore toutes fraîches du baptême pour leur insuffler l'indifférence, l'incrédulité, quand ce n'est pas la franche impiété. Infliger cela aux petits Français, tous issus d'une race trempée dans quinze siècles de christianisme, dont les mères, pour la plupart, joignent encore les mains, dont les aïeux sont morts dans la foi et se sont couchés dans la tombe, le chapellet aux doigts. Ce forfait, ce sacrilège s'accomplit tous les jours, et nous avons presque cessé de nous en indigner et d'en souffrir.

A l'école laïque, le curé de campagne ne peut offrir que son catéchisme, quelques heures, qu'on lui chicane et qu'on lui rogne, contre les journées et les journées dont le laïcisateur dispose. Avec quelques peines il fera pénétrer en ces cerveaux distraits, légers ou volontairement fermés, cette science de Dieu dont leurs maîtres ne leur parlent pas, quand ils ne font pas ouvertement profession de la mépriser ! Que de

semences perdues, par ces terres mal préparées ou déjà envahies par les mauvaises herbes !

Cependant le jour de la première Communion arrive. Les enfants n'ont pas trop mal passé l'examen préparatoire ; ils ont suivi passablement la retraite, et comme si les hérédités chrétiennes s'étaient réveillées en eux, il en est qui font preuve d'une certaine piété. Le curé est content : l'Hostie, il le sait, ne touchera que des lèvres innocentes ou purifiées, et le divin Maître pourra caresser ses enfants, comme autrefois, dans les bourgades galiléennes. Mais la joie du prêtre se teinte d'inquiétude : il sait combien est fragile l'œuvre qui lui a coûté tant de soin ; il prévoit que ce beau jardin spirituel, fleuri de cierges immaculés, embaumé d'encens et de prière, sera livré demain à quels souffles funestes ! Comment les protéger ? Si quelque œuvre de persévérance, Congrégation, patronage, cercle d'études ou autres, ne les retient pas combien de ces petits garçons, et même de ces petites filles, avant même de quitter l'adolescence, auront perdu leurs habitudes chrétiennes !

* * *

Commencez-vous à évaluer les difficultés au milieu desquelles le curé de campagne doit exercer son ministère ? Mesurez-vous la quantité de savoir-faire, de patience, de dévouement et surtout d'amour qu'il doit dépenser ? Ah ! s'il n'aimait pas, s'il n'avait pas, avec l'amour de Dieu, la passion des âmes, s'il ne tenait pas à son troupeau par toutes les fibres de son cœur ! . . .

D'autant que je n'ai pas encore tout dit. Ce dur combat contre tous les obstacles opposés à son apostolat, n'oublions pas qu'il le mène dans la solitude et la pauvreté.

. . . A cette solitude le prêtre doit rester fidèle. Son cœur appartient à tous, il ne lui est pas loisible d'en distraire une trop grande part pour personne. Le vêtement de deuil qu'il porte signifie qu'il est mort, non seulement aux vanités du monde, mais encore à certaines des joies légitimes d'ici-bas.

D'ailleurs, gardons d'oublier que le curé de campagne habite un village, ce qu'on appelle plus communément un bourg. Un village qui le regarde, qui le surveille de toutes ses fenêtres, qui l'écoute avec toutes les oreilles de ses murs, un village où ses ennemis, comme ses amis, sont prêts à interpréter ses moindres démarches, à commenter et à déformer ses paroles et ses intentions. Et cela ne contribue pas médiocrement à rendre sa solitude plus nécessaire et plus pesante.

Donc, solitude, et j'ajoute : pauvreté.

La solitude, elle est de tous les temps, mais la pauvreté est, comme vous savez, une conséquence du laïcisme qui a volé l'Église et dépouillé le prêtre. Je ne m'y arrêterai pas : le sujet est trop vaste. Un éminent écrivain que vous avez applaudi hier, le grand romancier

Henry Bordeaux, a fait une admirable campagne et a écrit un livre poignant sur la " glorieuse misère des prêtres " ; lisez-le, il vous dira avec quel héroïsme nos curés de village savent porter la croix de leur pauvreté . . .

Des curés de campagne meurent de faim lente ; d'autres, pour manger du pain, sont obligés de se louer comme tâcherons chez les paysans. On les a vus faucher, moissonner, piocher la vigne. Oh ! cela ne les humilie pas ; ils ne méprisent pas le travail des mains, qui fut, jusqu'à trente ans, celui de Notre-Seigneur. Ils en gémissent pourtant, parce que ce labeur pour la vie frustre les âmes du temps qui leur appartient. Puis ils sentent trop que cette misère, en les rabaisant aux yeux du paysan qui aime l'aisance et respecte l'argent, augmente les difficultés de leur ministère.

Cela ne les humilie pas, mais cela nous humilie et nous révolte, nous, les catholiques français, que la France, généreuse et riche malgré tout, ne puisse ou ne veuille nourrir ses prêtres. Cela nous humilie et nous révolte qu'une secte, qui n'ose affronter le soleil des honnêtes gens, ait pu de la sorte condamner à la misère et à la faim des hommes qui ont voué leur existence à un idéal, dont toute âme bien née, fût-elle incroyante, doit saluer la grandeur.

Je passe sur les menues tribulations, sur les petites épines, souvent fort aiguës de la vie quotidienne, les embarras ménagers causés par la servante introuvable. Ces pauvres servantes de curé, si souvent plaisantées et caricaturées ! Maintenant qu'on n'en trouve plus, on apprécie leurs mérites, dont le premier était d'être nécessaires. Et puis il n'y a pas seulement la crise des domestiques, il y a celle des enfants de chœur, et celle des chantres, et celle des sacristains . . .

Eh bien, malgré tout cela et le reste, ils tiennent, les curés de campagne !

Grâce à eux, la vie chrétienne persiste dans les campagnes françaises. Les églises continuent de prier et leur tabernacle maintient la présence de Dieu au milieu des paysans.

Grâce à eux, il y a toujours des dimanches et des fêtes . . .

* * *

L'ordonnateur et l'animateur de toutes les solennités, n'est-ce pas lui ?

Lui parti, rien de tout cela ne survivrait. Plus de processions, plus de bénédictions liturgiques aux fruits de la terre, plus d'ostensoirs élevés au-dessus des moissons. S'il n'y avait plus de prêtres à la campagne, dans vingt ans, disait le curé d'Ars, les hommes adoreraient les bêtes. Les bêtes, oui, celles surtout qui hantent la jungle intérieure que chaque homme porte en soi : les passions que la seule religion peut museler, les vices que les imagiers du moyen âge enchaînaient, sous des formes grotesques ou terribles, aux murailles des cathédrales.

Telles seraient les idoles adorées par les hommes des champs quand, avec le prêtre, ils auraient perdu Dieu.

Sans compter les superstitions, pullulant dans les âmes comme des rats dans une maison abandonnée. Car l'être humain a faim et soif du merveilleux. Otée la religion qui assure à cet appétit des satisfactions légitimes, celui-ci se déprave et va demander au sorcier, au nécromant — ou au charlatan — ce qu'il ne peut plus recevoir du prêtre.

Ah ! le village abandonné, sans prêtre, à la domination exclusive du laïcisme, il y aurait là matière à une noire tragédie.

J'imagine le soir du jour où le prêtre, après avoir consommé les Saintes Espèces, fermé le tabernacle et éteint la veilleuse de l'autel, est parti pour ne plus revenir. J'imagine, en quelque endroit maudit, comme il y en a dans presque toutes les campagnes — maison où traîne un relent de vieux crime, bois dans lequel quelqu'un s'est pendu — j'imagine le rassemblement des démons se concertant avant de s'abattre sur ce pays que la présence réelle et l'action du prêtre ne protègent plus.

Quelle sinistre joie chez la gent infernale ! Quelle hâte de se ruer sur la proie livrée à leur haine vorace !

Mon traitement vous offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

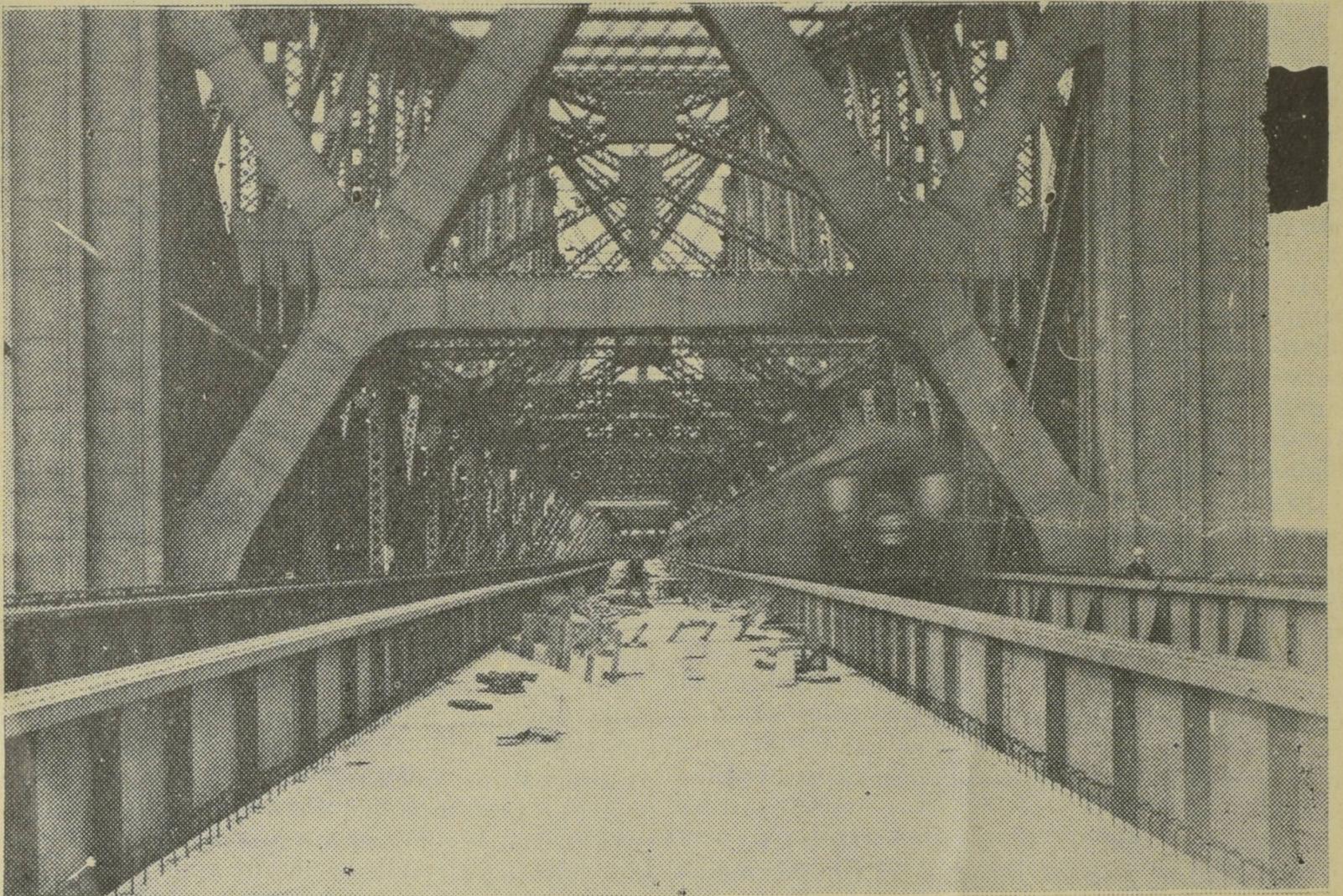
MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R26P
BOITL 50 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Se pourrait-il que, faute de prêtres, cette calamité se généralisât sur la chrétienne terre de France ?

Non, cela ne peut pas être ; cela ne sera pas.

LOUIS MERCIER.



VUE DE LA NOUVELLE VOIE CARROSSABLE SUR LE PONT DE QUÉBEC.
(Vue prise à l'entrée sud du pont.)

Trois nuits de siège

LORSQUE les géographes anciens voulaient abriter derrière une formule saisissante leur ignorance des terres inexplorées, ils disaient d'elles : c'est le domaine des lions. *Hic leones sunt*. Voilà tout-à-l'heure trois quarts de siècle que l'on a commencé à reconnaître le Congo, à relever le tracé du grand fleuve et la topographie des vallées qu'il arrose ; mais l'explorateur a pu avancer dans toutes les directions, et, derrière lui, le géographe, relever la carte de cette partie de l'Afrique équatoriale, les lions sont toujours là : *hic leones sunt*. Rien ne les a délogés, ni les carnaves des explorateurs, ni l'éveil de l'industrie, ni la marche, lente mais réelle, de la civilisation. Le Congo est leur patrie de choix, et notre Katanga en est infesté au moins autant que les autres provinces de la colonie. *Simba*, le lion, le terrible lion, terreur des chefferies congolaises, nous fait trop souvent sentir son haleine toute proche. Tenez, voici la dernière des visites nocturnes dont nous a honoré sa fauve majesté. Elle s'est close par une victoire, mais peu s'en est fallu qu'elle ne touchât au tragique.

Visite plutôt inopportune. — Plantureux repas pris à nos frais. — Un double piège habilement machiné. — Retour des affamés. — Instants dramatiques. — Le bilan d'une nuit.

Ce matin-là, deux décembre, à la petite aube, comme une rumeur sourde, un bruit d'altercation, un mélange confus et criard de voix nous arrivaient des huttes toutes proches. "Dispute de ménage à ménage. Un gosse aura volé quelque chose dans la cabane voisine, et les parents se chamaillent. Ils pourraient tout de même bien nous laisser dormir, aujourd'hui dimanche que la prière du matin est plus tard qu'en semaine. On ne dérange pas ainsi les gens à l'aube."

Ainsi monologuait, en se retournant sur sa natte, un vieux broussard de salésien, quand les yeux hagards, les traits fatigués par une nuit blanche, se dressa sur le seuil de sa hutte un de ses collègues, très sommairement vêtu.

"Eh bien, vous êtes gentil, vous ! Vous n'avez pas entendu tout le vacarme de cette nuit ? J'ai eu beau appeler, hurler, personne n'est accouru."

— Quoi, que s'est-il passé ?

— Vraiment, vous n'avez rien entendu ?

— Vaguement, dans mon premier sommeil, les chiens aboyer : c'est tout.

— Depuis neuf heures hier soir vous n'avez pas entendu les lions ?

— Mais non, que je vous assure.

— Et pourtant ils sont passés, et il y a de la casse, pour sûr. Ce n'a été toute la nuit que

grognements et rugissements, broiment d'os et mastication goulue de chairs. Je crains que nos chèvres aient été décimées. Notre vieux Castor n'est plus là. De la nuit nous n'avons pu fermer l'œil. Pour moi je circulais dans ma hutte à pas étouffés, n'osant ni crier, ni tirer, de crainte de voir le fauve bondir sur ma porte, l'enfoncer et me broyer. Ils viennent à peine de partir. Allons, prenez votre fusil et venez constater l'étendue de l'orgie qu'ils se sont payée à nos frais."

Quelques minutes après nous étions sur les lieux : il fallut bien se rendre à l'évidence. A dix mètres du logis, la mâchoire fraîchement décharnée d'un chien : pauvre Castor ! Un peu plus loin, du sang à peine bruni et coagulé. Sur le sol détrempe par la pluie d'hier, d'énormes empreintes de pattes de lion. Plus loin encore, les traces d'un troisième repas : des flaques de sang et la peau d'une chèvre. Étaient-ils donc trois les visiteurs de cette nuit ? Pendant quelque temps nous suivons leurs traces, qui se perdent bientôt dans les hautes herbes. N'allons pas plus loin : on pourrait troubler la digestion des fauves, et alors gare ! Rentrons pour la prière et l'instruction. Après, l'on avisera, et l'on prendra ses mesures pour la défensive, ou même l'offensive, car, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, ils reviendront ces bons amis : l'étalage est trop bien garni, trop tentant !

"C'est par ici qu'ils sont venus, nous disait après l'office un de nos noirs, en nous montrant de nouvelles traces de pattes de fauve toutes fraîches.

— Ils ont longé la rivière, affirmait un autre.

— Après l'avoir traversée, disait un troisième.

— Hier, soir, racontait celui-ci, j'ai aperçu briller des yeux au-dessus de la termitière qui surplombe ma hutte, et quelques minutes après j'entendais le rugissement de *Simba*.

Et les discours de ces grands enfants allaient leur train.

"S'agit pas de tout ça, leur dis-je alors ; trêve aux discours ! Disposons toutes choses pour leur capture, car, pour sûr, ils reviendront cette nuit. Allons, les hommes, vos haches, et partons pour la forêt. Il faut dresser à ces gêneurs un piège, et même deux, pour tenter de les avoir, morts ou vifs."

Deux heures après les deux pièges étaient debout. Des pieux, hauts de trois mètres, encerclaient deux chèvreries circulaires improvisées, de 1m 50 de diamètre. Au milieu, lié par une corde, un chevreau destiné au martyre s'ébattait, inconscient de son malheur tout proche. A l'entrée de la porte deux fusils, dont la détente est actionnée par une ficelle, attendent le visiteur. En se courbant sous l'huis pour atteindre sa victime, le lion déclanchera fatalement le déclic, et la décharge l'atteindra en pleine poitrine. Du moins nous avons combiné toutes choses pour qu'il en fût ainsi, et

nous n'apercevions pas la moindre échappatoire à notre projet. L'engin devait être fatalement mortel. Nous allons voir qu'il ne le fut qu'à demi.

A 4 heures nos chevreaux étaient rivés à leurs pieux, et à cinq heures tout le village était barricadé dans ses huttes, entourées prudemment ce soir de haies d'épines, taillées à même la forêt. Dehors, seuls, nous trois, nous nous promenions avec un petit air qui sentait son Tartarin.

Nous aurions voulu avoir une bonne lumière ou un réflecteur puissant, un phare d'automobile ; nous n'avions, hélas, qu'une misérable lampe de bicyclette. Et la lune n'éclairera qu'à minuit. Nos chiens déjà lèvent ferme le museau, ils flairent, sans arrêt. L'ennemi doit être proche. Tout notre espoir est dans nos pièges. Pourvu que les fusils fonctionnent bien. Rentrons !

Au moindre bruit la conversation tombe, l'oreille se tend. Les noirs, eux, ne soufflent mot. Calme, précurseur de la tempête, pensons-nous.

“ Baba, murmure soudain, un boy, écoute : ils sont là, à côté. Tiens, voilà qu'ils grognent.”

De fait, nous distinguons des bruits vagues, nous entendons gratter. “ Ne creusent-ils pas sous le piège No 1 ? ” interroge mon voisin. Tout d'un coup un cri assez fort, suivi d'un second, plutôt faible, étouffé, aigu. Les vilaines bêtes sont assurément là, et le chevreau du piège No 1 vient d'être étranglé.

Soudain un bruit lourd de chute. Est-ce possible que le lion ait sauté, d'un bond, par dessus le piège, et projeté sa victime par la même voie, en sens inverse ? Risquons un bout de nez dehors. A peine avons-nous entr'ouvert la porte de la hutte qu'un galop passe devant nous, masse sombre en fuite. Pour sûr c'est le lion : tirons donc. Mais le fusil épaulé nous n'apercevons plus rien dans les ténèbres. C'est pourtant bien *Simba*, qui est passé ainsi en trombe devant nous, car nos chiens se précipitent, aboyent, avancent, reculent, se relancent encore. Les pauvres bêtes voient, elles, suivent, flairent, mais nous continuons à ne rien distinguer de cette masse sombre enfuie, qui doit être à l'affût à une quinzaine de mètres. Une demi-heure nous restons là, en attente, fouillant les ténèbres, criant aux noirs de se tenir en garde.

Enfin las de ne rien voir, énervés par ce danger invisible et tout proche nous rappelons les dogues et nous reprenons l'affût, dans les ténèbres.

Tout à coup une détonation. C'est le piège No 2 qui éclate. Le lion s'y est porté directement, dès qu'il n'a plus vu notre lumière et que nos chiens ont cessé de le harceler. Celui-là en a sûrement, car le chevreau-appât n'a pas bélé. Tué raide probablement, car pas un gémiss-

ment ne trouble le silence de la nuit. Allons donc voir ce qui s'est passé. Lampe en tête, fusils chargés et prêts à tirer, nous nous portons vers le piège. Mais déjà les chiens ruent et à toute allure foncent vers l'enclos où s'est déroulé le drame, puis reviennent vers nous ventre à terre. “ Y a bon, y a bon ”, murmure un noir. Par prudence nous nous approchons à pas très lents du piège, mais nos yeux n'arrivent pas à percer les ténèbres. Pouvons-nous avancer davantage ? Nous ne le croyons pas. Si les lions étaient deux, et que le second fût apposté à quelque coin d'ombre ! Mieux vaut rentrer et attendre l'aube, l'arme toute prête !

A l'aube, voici le spectacle que nos yeux ravis découvrirent. A l'entrée du piège No 2 une lionne superbe, de forte taille, était étendue sur le dos : la décharge du fusil l'avait atteinte entre les deux épaules et tuée raide.

Et le chevreau, demandez-vous ? Sauvé ? Intact ? Hélas ! De lui il ne restait plus que la peau et une plaque de sang coagulée. Deux lions étaient donc venus : l'un avait reçu la décharge, et l'autre sautant par dessus le cadavre de son compagnon s'était payé le chevreau auprès de la première victime. Décidément ce fauve manque de sentiment ! Pas le plus petit respect pour la mort !

Du piège No 2 nous nous portons au piège No 1. Plus de chevreau, ficelle intacte, fusil toujours chargé. Nos suppositions étaient donc fondées. Le lion avait bondi par dessus le piège, arraché pieux et chevreau, jeté le tout par dessus bord, et, à deux pas du piège, et pas loin de notre barbe, fait le plus plantureux des repas. La peau saignante était encore là.

Bilan de la journée : perte, deux chevreaux ; gain, une lionne. Conclusion pratique : il reste encore au moins un lion à supprimer. Il va falloir prendre des dispositions plus intelligentes.

Potins de noirs.— *L'art de perfectionner des pièges à lion.*— *Tactique de fauves : le fameux enveloppement par l'aile droite.*— *Ce brave Mutako !*— *Mélancoliques constatations de chasseurs à l'affût.*

Dans la journée quelques rares visiteurs viennent des villages voisins voir la terrible bête que deux hommes écorchent. Pas facile à trouver ces écorcheurs, car personne ici n'ose toucher au lion : ça porte malheur, disent-ils.

Cependant les conversations vont leur train, et elles ne respirent guère le plus ferme des courages.

— Rappelez-vous, dit l'un, qu'un lion, en quinze jours, à *Kimpeta*, a étranglé et dévoré quatorze personnes.

— Pour sûr, observe un autre, que cette lionne a son mâle, qui reviendra.

— Non, ce doit être une bande, diagnostique un troisième. Et les huttes de se barricader

plus solidement, et les gens de renoncer à leur petite promenade quotidienne, à l'orée du bois, où les fruits mûrs sont si tentants ! Pour nous, nous fortifions, nous perfectionnons nos pièges. Le lion peut sauter par dessus ; eh bien, nous le couvrirons de traverses solidement fixées. Le lion peut creuser une excavation par dessous : eh bien, nous entourerons nos petits enclos de fortes épines. Il ne s'y frotera pas.

Longtemps avant la nuit tout est clos et barricadé, et nos deux chevreaux s'ébattent à leur poste de sacrifice.

Jusqu'à neuf heures, rien. Las de demeurer au créneau, je me dispose, vers cette heure à aller m'étendre. Mais avant, l'envie me prend de respirer une bouffée d'air frais. J'ouvre la porte et je m'apprête à faire quatre pas dehors quand, juste en face de moi, quatre yeux, telles des lampes électriques, se braquent sur nous, en même temps que des grognements sourds agitent le silence de la nuit. Ce sont les lions, là à quelques mètres. Nous bondissons sur nos carabines, mais impossible de tirer sur ces terribles yeux : derrière eux ce sont les huttes des noirs, la moindre balle manquée peut aller frapper un de nos chers congolais.

Avec notre lampe à vélo nous tentons de localiser les deux fauves ; mais à peine ceux-ci ont-ils aperçu notre quinquet, qu'ils se mettent à rugir et avancent sur nous. Nous les sentons à dix mètres à peine : c'est clair qu'ils en veulent à notre peau. J'épaule et attends l'éclair de seconde où, débouchant dans la zone éclairée, ils offriront à ma carabine une cible certaine. Je n'en ai pas le temps. Une seconde ils semblent hésiter, nous fixent violemment, puis au galop se disloquent, l'un à gauche, l'autre à droite. C'est le mouvement enveloppant qu'ils dessinent, pas de doute.

Les chiens se lancent à leur piste, reviennent vers nous, hurlent, bondissent, cependant que nous continuons de braquer sur l'ombre le jet insignifiant de notre pauvre falot. L'un de nos dogues, le brave *Matako*, se lance à moins d'un mètre d'eux, et manque d'être happé par un bond du fauve : une volte-face nerveuse lui sauve la vie. Depuis un quart d'heure nous sommes là, en haleine, les nerfs ultra-tendus, sentant les fauves à quelques pas, devinant leurs yeux dans les ténèbres qui guettent un instant d'inattention de notre part.

Tout-à-coup un déplacement d'air formidable. Pour la seconde fois un des fauves s'est lancé à toute allure sur *Matako*. Il passe en trombe devant nous. C'en est fait, pensons-nous, de notre brave bête. Mais non : la minute d'après voici qu'elle rapplique, hurlante de rage, telle que je ne l'ai jamais vue. Elle a esquivé l'attaque directe du fauve qui lui faisait face, et évité l'autre lion qui devait le recevoir dans ses griffes.

Allons-nous ainsi passé la nuit dans ce continu chasse-croisé ? Mieux vaut, bien barricadés dans nos huttes, attendre les événements. On rappelle les dogues, on ferme hermétiquement le loquet, et l'on s'étend l'oreille aux aguets. Mais les émotions de ces premières heures de la nuit ont trop secoué notre système nerveux ; nous cédon à la fatigue et nous nous endormons.

L'aube nous réveille tout habillés. En un clin d'œil nous sommes dehors. Devant notre porte les traces énormes sont là : les marques des griffes des terribles lions sont inscrites au sol. Allons voir les pièges.

Piège No 1 : le chien du fusil est à l'abattue mais le percuteur n'a pas percuté. Le chevreau est dévoré, et sa peau atteste l'appétit des convives.

“ Camelote de fusil, ronchonne mon compagnon ! Quelle rossignol, non mais quel rossignol ! Est-il permis d'avoir de pareils outils ! ”

Piège No 2 : les lions n'ont pas daigné y passer ; le chevreau nous regarde d'un air de bête qui revient de loin.

Tout est donc à recommencer, car nos visiteurs, enhardis par leur victoire, et attirés par le menu, reviendront certainement. Nous passons notre journée à monter un piège dernier modèle, infaillible. Si le lion, ce coup-ci, veut le chevreau, il faudra qu'il se courbe sous la porte : et alors, pan, tout un paquet de chevrotines dans le poitrail ! Trois pièges sont ainsi préparés et nos derniers chevreaux sacrifiés. A quatre heures tout était prêt, et nous n'avions plus qu'à attendre les événements.

Aube de victoire.— Un phare providentiel.— La fuite du fauve.— Des pièges qui fonctionnent bien.— Bilan magnifique de cette nuit.— De l'influence de la chasse sur la ferveur des oraisons.

Il y avait une heure que nous étions barricadés, qu'un coup de feu retentit : Piège No 3, le plus figolé de tous. “ Ce sera le chevreau qui s'est détaché, me glisse un noir. Il faudrait aller recharger l'arme, et emprisonner de nouveau la bête. ” On se dispose à le faire, mais à peine sortis de la hutte nos chiens nous font comprendre, par leur allure rageuse, que ce n'est pas le chevreau qui a déclenché l'arme. D'ailleurs nous distinguons une masse inerte à l'entrée du piège. Faut-il s'avancer vers elle ? Pas très prudent. Si un autre lion, embusqué derrière une termitière, nous tombait dessus à cette minute-là !

Que faire ? Nous hésitions, quand, de la porte d'une hutte toute proche, jaillit un faisceau puissant de lumière. C'est un de nos confrères, qui, par un agencement savant de piles, a obtenu ce cône impressionnant d'électricité. “ Amenez votre phare, lui crions-nous ”. Il s'avance,

et, d'une main tremblante, il dirige son faisceau lumineux vers la masse indéfinissable aperçue tout-à-l'heure. Mais à peine ce pan de lumière a-t-il atteint le piège, théâtre probable du drame, qu'une autre masse, mouvante celle-là, saute par dessus celle affalée à l'entrée du piège, s'arrête, nous fixe une seconde, et d'un bond gagne les cultures toutes proches. O la magnifique bête ! Combien souple, agile ! Aucune crainte dans son allure. On devine une force orgueilleuse et sûre d'elle-même. Je tire au hasard, et je manque. Écartons-nous : le fauve, alléché par le chevreau, ne va pas manquer de revenir. De fait, cinq minutes plus tard, il rôdait de nouveau autour du piège. Deux nouvelles balles, résultat identique. Lentement, superbement, dédaigneusement l'animal s'est mis, en deux bonds, à l'abri de nos carabines. C'est dépitant. Le mieux est de se retirer et d'attendre paisiblement que nos autres pièges fassent ce que notre maladresse, mal éclairée, n'a pu réaliser.

Vers une heure du matin une détonation. Je sursaute. C'est le fusil du piège No 2 qui a éclaté. La lionne doit avoir son compte cette fois, car pas un cri n'a retenti. Dormons donc en attendant le jour. Depuis combien de temps étions-nous replongés dans le sommeil quand éclata une dernière détonation ? Nous ne savons mais nous pensons : " Une victime de plus."

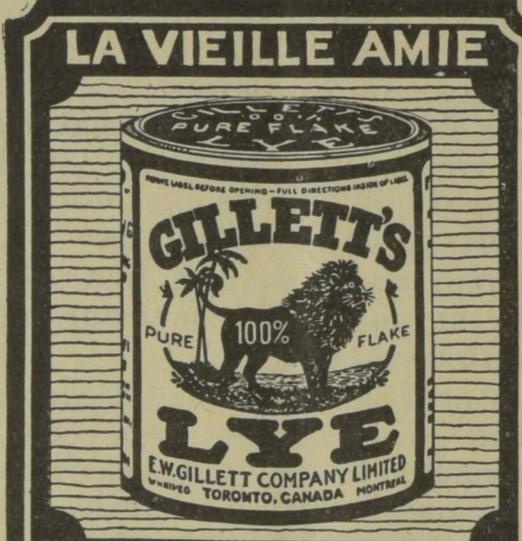
À l'aube grise voici ce que nous trouvâmes. Devant le piège No 3 un superbe lion à plat ventre, la tête entre les montants du piège, immobile, comme prêt à bondir. Il a le crâne traversé par la décharge. Quelle formidable bête, quelles redoutables canines, quelles puissantes griffes, quelle magnifique crinière ! Elle n'a pas fait un mouvement : assommée sur le coup.

Au piège No 1 des traces de plombs à terre des empreintes de pas, et, un peu plus loin, une traînée de sang. Nous suivons la piste, et, à cent mètres, nous découvrons une lionne accroupie, les reins cassés. Vite un fusil, qu'on l'achève ! Mais la terrible bête se traîne encore et essaie de se soustraire à notre vengeance. Campée sur ses pattes de devant, orgueilleuse et menaçante, elle pousse des rugissements effrayants. A moins de deux mètres j'épaule, vise la tête tournée vers moi appuie sur la gâchette, et, malheur, le coup ne part pas. Et dire que trois soirs consécutifs c'était avec cet engin que nous voulions abattre les lions ruant vers nous ! Quelle bonne idée ils ont eu d'obliquer devant la décharge.

On me passe une autre carabine, et cette fois en pleine tête, la cartouche frappe. Un flot de sang gicle, et l'énorme bête s'affaisse lentement, dans un râle de sa gueule ouverte. Cette fois c'est fini.

L'heure de la messe sonnait justement. Je ne sais si les auteurs spirituels signalent les lions comme agents producteurs de ferveur, mais, ce

LA VIEILLE AMIE



Employez la Lessive Gillett
· POUR FAIRE VOTRE
SAVON
et pour tout nettoyage et
DESINFECTANT
*La Lessive Gillett protège
votre santé et économise
votre argent.*

matin-là, je dois avouer que de tout cœur je remerciai le bon Dieu et la Vierge Auxiliatrice de nous avoir si visiblement protégés, nous et notre troupeau, en face de ce péril.

LOUIS PANSARD
Missionnaire Salésien.

(Le Bulletin Salésien.)

L'ORIGINE DES CROISSANTS.

En 1529, les Turcs assiégeaient Vienne et, ne pouvant la prendre d'assaut, décidèrent de creuser des mines sous ses murs et de les faire sauter. Or, à cette époque, les fours des boulangers se trouvaient sous les fortifications de la ville, et pendant que les Turcs fouillaient le sol, les mitrons donnèrent l'alarme et sauvèrent Vienne.

Pour célébrer cet événement — assure le journal égyptien "La Patrie" — les boulangers donnèrent à leur pain la forme de l'emblème turc.

Et voilà pourquoi dans les hôtels, on mange des petits pains en forme de croissant au déjeuner du matin.

Braves gens

I



LA veille je m'étais couché de mauvaise humeur, le lendemain matin je me levai très gai ; je fis ma toilette en fredonnant, et lorsque je fus sur la galerie de bois de la petite auberge, je jetai des regards tout pleins de bienveillance sur la montagne, qu'éclairaient les rayons joyeux du soleil levant.

Je m'étais couché de mauvaise humeur, parce que toute la journée j'avais été au supplice. Je suis médiocre marcheur ; or, mon guide faisait tranquillement de si grandes enjambées que je m'essoufflais à le suivre, pestant tout bas contre la longueur de ses jambes, et n'osant pas, par amour-propre, le supplier de modérer son allure.

Je me levai très gai, parce que j'avais pris une grande résolution ; il me montait à la tête comme des bouffées d'indépendance à l'idée de planter là le guide, de me sauver tout seul dans la montagne, d'aller où me mènerait mon caprice, de jouir d'une bonne demi-journée de solitude et de respirer à mon aise. Je prendrais là, à ma gauche, le sentier qui s'enfonce sous les grands châtaigniers, je monterais la pente sans m'essouffler, je verrais ce qu'il peut bien y avoir derrière cette croupe que je toucherais d'ici rien qu'en étendant la main, et je redescendrais en flânant. Rien de plus simple, comme on voit.

Le guide fumait sa pipe, en bas, attendant le bon plaisir des voyageurs. Il leva la tête par hasard, porta la main à son bonnet en me reconnaissant, et m'adressa un petit signe interrogatif.

“ Pas aujourd'hui ! ” lui dis-je avec une noble fierté.

II

Je pris donc à ma gauche le petit sentier qui s'enfonce sous les grands châtaigniers. Pendant les premières heures, ce fut comme un enchantement perpétuel. Tous les cent pas, je m'arrêtais pour regarder autour de moi, pour respirer à pleins poumons et pour m'applaudir de mon heureuse audace. Cependant l'aspect de la montagne avait changé peu à peu, le paysage était devenu plus âpre et plus sauvage ; j'étais entré dans l'ombre immense projetée par l'un des grands pics, et il me sembla que j'avais hâte d'en sortir. A chaque instant j'étais obligé de contourner d'énormes blocs, dont l'apparence avait quelque chose de rechigné et de malveillant. Mon allégresse avait des intermittences ; il me venait pas instants des pensées trop graves pour la circonstance, et même je me

surpris à me demander : “ Au tournant de cette grosse roche noire, là où le sentier est si étroit, si tu allais te trouver nez à nez avec un ours, qu'est-ce que tu ferais ? ”

Je tressaillis, non pas de peur, bien entendu, puisque je savais qu'il n'y avait pas d'ours dans cette partie de la montagne ; mais je n'étais pas content d'avoir eu cette idée, et je n'en aimais pas la couleur. Je marchai droit à la roche noire, et je ne me trouvai point nez à nez avec un ours ; en revanche, je me trouvai face à face avec cette idée qui me tracassait depuis quelque temps et que je ne pouvais plus empêcher de prendre une forme précise : C'est par trop désert et par trop silencieux de ce côté-ci ; on aimerait à entendre un son, ne fût-ce que le cri d'un oiseau ; on aimerait à voir remuer quelque chose de vivant, ne fût-ce qu'un écureuil. Je sifflai alors quelques mesures d'un duo de *Guillaume Tell*, mais je m'arrêtai court. Le bruit que je venais de produire semblait rendre la solitude plus profonde et le silence plus menaçant.

III

“ Du moins, pensai-je en portant la main à ma poche de côté, il me reste une consolation. ”

Je tirai ma pipe, mais je m'aperçus aussitôt que j'avais oublié mon tabac.

La déception fut cruelle, et je demeurai un instant tout interdit. Je songeai aussitôt à revenir sur mes pas ; mais les blocs de rochers formaient comme un labyrinthe autour de moi, et je craignis sérieusement de m'y égarer. Je regrettai sincèrement de n'avoir pas à mes côtés le guide aux longues jambes, et même je me reprochai de lui avoir parlé un peu rudement le matin.

Ce que j'avais de mieux à faire, c'était de gagner la crête que je commençais à apercevoir. Une fois là, je m'orienterais et j'aviserais. Cette résolution bien arrêtée dans mon esprit, j'e mis à grimper avec une ardeur fiévreuse, poussé par un impérieux désir de revoir le soleil, qui jetait là-haut de grandes taches blanches sur les rochers.

Enfin, j'entrevois la crête de ma montagne à moi, qui se détache en noir sur le bleu des montagnes lointaines et sur les vapeurs qui flottent au-dessus de l'abîme.

Malgré ma fatigue, ce fut presque en courant que je fis les derniers pas qui me séparaient du sommet. Une fois là, je reculai de terreur comme frappé de vertige. Presque sous mes pas, la montagne s'enfonçait brusquement à pic à des profondeurs que je n'osais mesurer. Je me jetai sur la mousse, et je fermai les yeux ; quand je me crus assez maître de moi-même, je m'avançai en rampant pour regarder en bas.

IV

Je l'avoue franchement, la peur avait troublé ma vue, et mon premier coup d'œil m'avait trompé en partie. L'abîme, il est vrai, un abîme noir et sans fond, se creusait à ma droite ; mais quand je portai mes regards vers la gauche, c'est à peine si je pus retenir une exclamation de joie. A trente mètres au-dessous de moi, sur une saillie de rocher que je n'avais pas aperçue d'abord, la lumière bénie d'un glorieux soleil éclairait une créature humaine !

Cette créature humaine était un chasseur de chamois qui savourait, en se chauffant au soleil, ce quart d'heure de repos plein de charmes, qui est comme la douce récompense de toutes les grandes fatigues.

C'était un homme dans toute la force de l'âge, bien taillé, grand, vigoureux. Assis sur la mousse, le chapeau rabattu sur les yeux, le regard perdu dans le vide, le cœur content, car il avait fait bonne chasse, la conscience tranquille, car il avait la figure d'un honnête homme, il fumait voluptueusement, à petites bouffées. Sa main droite reposait nonchalamment sur son genou droit ; sa jambe gauche un peu repliée servait d'appui au bras gauche ; dans la paume de sa main gauche reposait mollement le fourneau de sa pipe recourbée.

“ Plus heureux qu'un roi ! ” murmurai-je en moi-même.

V

Mon premier mouvement fut de lui porter envie, car il jouissait de tout ce qui me manquait à moi-même ; lumière, chaleur, contentement de soi-même, accompagné d'un délicieux anéantissement du corps, qui laissait l'âme vagabonder à sa fantaisie, — sans compter les délices de la pipe.

Mon second mouvement fut de me dissimuler de mon mieux et de me tenir aussi tranquille qu'une marmotte endormie, afin de ne pas abrégé cette espèce de “ trêve de Dieu ” pendant laquelle il oubliait les soucis de la veille et ceux du lendemain ; car tout homme ici-bas a ses soucis, même le chasseur de chamois. Oui, pendant une grosse demi-heure, je demeurai immobile, et cependant j'avais des crampes dans tous les membres, la vue de sa gourde me desséchait le gosier, et à chaque bouffée qu'il tirait de sa pipe, des larmes d'envie me venaient aux yeux. Je ne prétends pas d'ailleurs me faire un mérite des souffrances que j'ai endurées pour le laisser jouir de son bonheur ; car, au moment même où je les endurais, j'en recevais la récompense ; je ne sache pas, en effet, de spectacle mieux fait pour vous reconforter et pour vous faire aimer la vie que la vue d'un homme parfaitement heureux.

VI

Enfin il se leva, et j'en fis autant. Il me vit, et porta la main à son chapeau ; ensuite il sourit avec un orgueil naïf et me montra du doigt le chamois étendu à ses pieds.

“ Joli coup de fusil ! lui criai-je.

— Pas laid ! répondit-il. Et comme cela vous vous promenez par ici ?

— Je crois que je me suis égaré.

— Où donc allez-vous ?

— A Geierbach.

— Je vais par là ; voulez-vous m'attendre ? ”

Je le crois bien que je voulais l'attendre ! Du reste, il ne se fit pas attendre longtemps. Ayant secoué les cendres de sa pipe, il mit sa carabine en bandoulière, son chamois en travers sur ses épaules, et, en moins de deux minutes, je le vis apparaître à ma gauche, sans deviner par où il avait pu passer.

Chemin faisant, je lui contai mes aventures.

“ Oh ! s'écria-t-il, si j'osais ! ”

Et il tira de son bissac un morceau de pain noir.

“ Osez ! ” lui dis-je ; et je me mis à dévorer le pain noir à belles dents.

Il fit sonner sa gourde contre son oreille et me regarda en côté.

“ Donnez ! ” lui dis-je.

Machinalement il tira sa pipe et la bourra tout en causant. Mais au moment de l'allumer, il me dit :

“ Vous êtes peut-être fumeur ? ”

Je tirai aussitôt ma pipe de ma poche, et il me passa son tabac.

Quand nous arrivâmes à l'auberge, mon hôte poussa de bruyantes exclamations en voyant le chasseur de chamois :

“ Toi par ici ! C'est une rareté ; entre, entre, nous trinquerons ensemble. Pourquoi es-tu si rare ? ”

Mais le chasseur ne voulut pas entrer ; sa mère l'attendait.

“ Si c'est cela, dit mon hôte, je ne cherche pas à te retenir. Et elle va bien ta mère ? Oui ? Tant mieux. Veux-tu que je te débarrasse de ton chamois ? Vends-le-moi.

— Il est promis.

— C'est différent.”

Mon chasseur s'exquiva sans me laisser le temps de le remercier.

VII

“ Il n'est donc pas d'ici ? demandai-je à mon hôte.

— Lui ? Il demeure avec sa mère à plus de trois lieues d'ici.

— Et il va faire tout ce chemin-là à cause de moi ?

— Oh ! dame ! c'en est un qui ne regarde

pas à sa peine quand il s'agit de rendre service au prochain ; son père était de même. C'est comme Bruno, son cousin.

— Quel Bruno ?

— Votre guide d'hier."

Je me mordis les lèvres en songeant que j'avais parlé durement à Bruno, le matin même.

"Je voudrais bien, repris-je aussitôt, lui rémoigner ma reconnaissance.

— Si vous voulez le remercier, il acceptera cela. Mais si vous vous avisiez de... (il frotta son pouce contre son index, comme quelqu'un qui compte de l'argent), vous le fâchiez.

— Je veux le remercier tout simplement. Est-ce que Bruno pourrait me conduire demain chez sa mère ?

— Oui, oui, il le pourra, et il sera même bien content, par-dessus le marché, d'aller dire bonjour à sa tante. Tous braves gens dans cette famille-là !"

VIII

Ce soir-là, je me couchai très confus, et le lendemain matin je me levai très modeste.

Ou bien Bruno n'avait pas remarqué que je lui avais parlé rudement, ou bien le plaisir d'aller voir sa tante l'empêchait de me garder rancune. Seulement, il marchait toujours de son grand pas allongé. J'essayai d'abord de le suivre, mais je sentis que j'allais perdre haleine et peut-être patience, ce dont j'aurais été bien fâché.

"Bruno, lui dis-je, nous autres gens de la ville, nous ne sommes que des limaçons comparés aux gens de la montagne ; si vous pouviez marcher un tout petit peu moins vite ?

— Bête que je suis ! dit-il en riant. J'oubliais que Monsieur est Français. Les Anglais nous ont gâtés, voyez-vous. Ils sont toujours pressés et veulent voir tout ce qui est inscrit sur leur petit livre. Alors, vous comprenez, on leur en donne pour leur argent."

Quand nous eûmes pris une allure plus modérée, je pus causer avec Bruno, et j'eus tout lieu de m'en applaudir ; car, je puis bien l'avouer sans honte, je gagnai certainement plus à sa conversation que lui à la mienne.

En voyant arriver un monsieur de la ville, la mère du chasseur se montra d'abord très réservée ; mais dès que je lui parlai de son fils, elle se laissa aller. Mon hôte avait bien raison, tous braves gens dans cette famille-là !

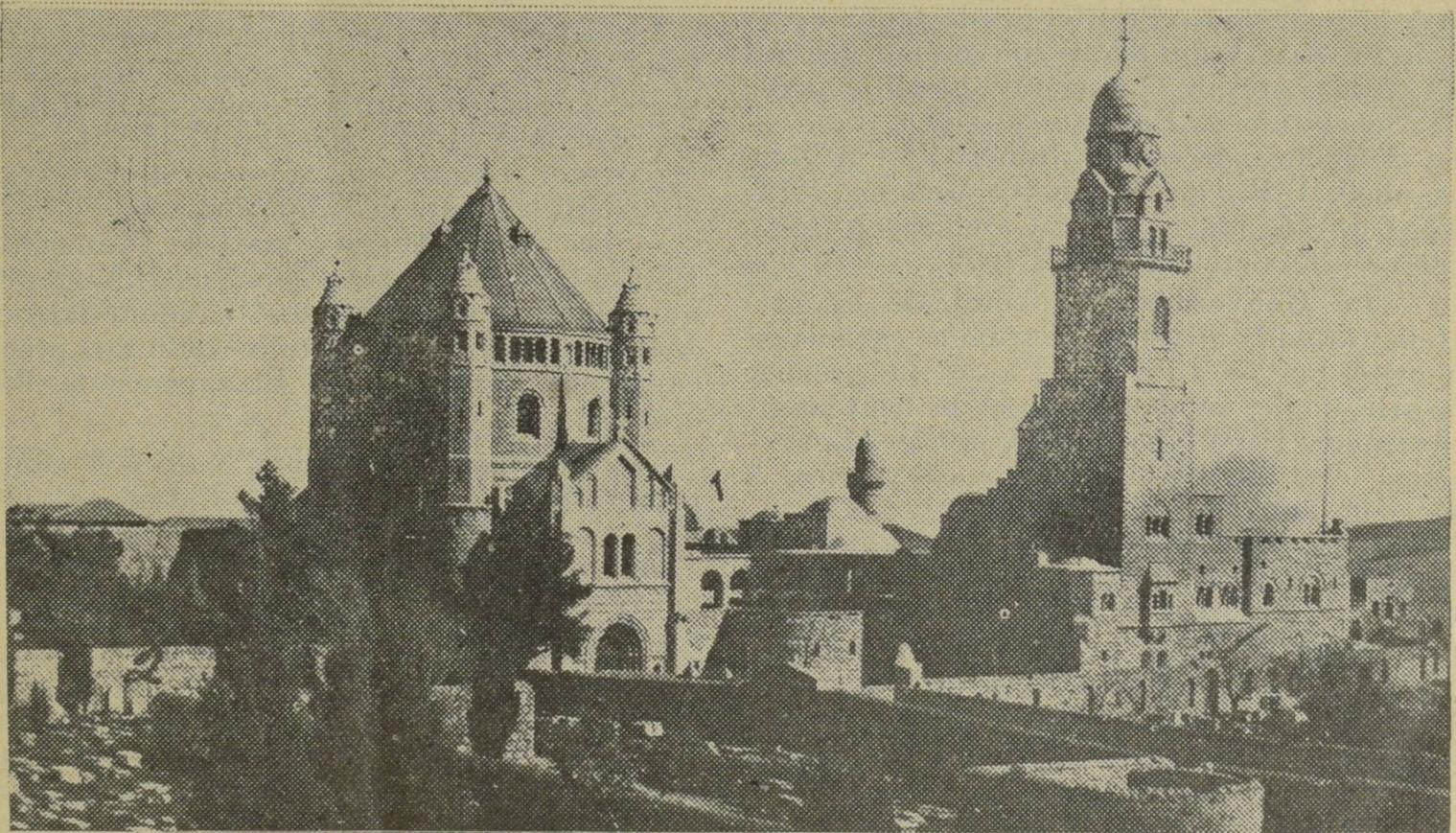
G.

CHEZ LE DENTISTE

M. LE PARVENU.— Je veux un râtelier complet, ce qu'il y a de mieux dans le genre.

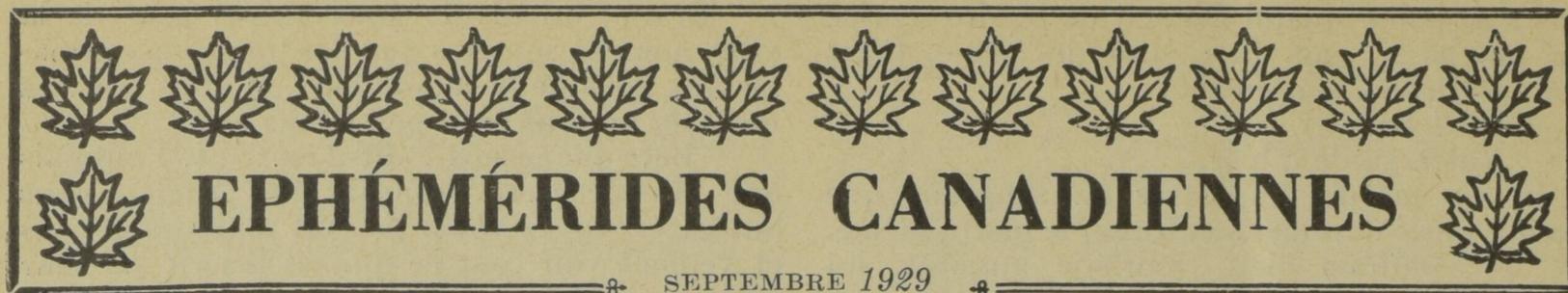
LE DENTISTE.— Comme celui-ci alors ? C'est pour un américain. Les trente-deux dents sont en or.

M. LE PARVENU.— Oui, il est bien, mais... vous m'en mettez quarante.



VUE DE L'ÉGLISE DE LA DORMITION DE LA STE VIERGE, sur LE MONT SION, À JÉRUSALEM.

Le chiffre 1 indique le coin de la coupole du S. Cénacle, et le chiffre 2, le cimetière des Franciscains, les gardiens de ce sanctuaire.



EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

SEPTEMBRE 1929

1 — Près de 25,000 ouvriers de Montréal se rendent en pèlerinage à l'Oratoire St-Joseph, à la Côte des Neiges, pour commencer par un acte religieux, aux pieds de leur saint Patron, la célébration de la fête du Travail.

2 — L'hon. J.-F. Mahoney, ministre des ressources naturelles dans le Gouvernement de la Nouvelle-Écosse, se tue dans un accident d'automobile.

— Le yacht de M. le Dr Émile Fortier, de Québec, *Le Neptune*, frappe une roche, en face des Éboulements, et Mme Fortier et sa jeune fille Madeleine, en voulant sauter dans la chaloupe, sont toutes deux la proie de l'onde. Les autres membres de la famille Fortier sont sains et saufs. On ne retrouve pas le corps de Mme Fortier.

4 — Le nouvel annuaire de la maison Lovell nous apprend que le grand Montréal comprend une population de 1,224,059 habitants.

— M. Alfred Dubé de Rimouski, est, cette année, le lauréat de la médaille d'or du concours du Mérite agricole. Il conserve 928 points sur un maximum de 1,000.

5 — Au Château Frontenac de Québec, S. Ex. le vicomte Willingdon, gouverneur général du Canada, préside l'ouverture du 14e congrès de l'Association du Barreau canadien.

— A Québec, décède M. Robert Peel William Campbell, C.R., greffier du Conseil législatif, à l'âge de 76 ans. Assistant-greffier en 1883, le défunt était greffier depuis 1909.

6 — Le Gouvernement libéral de la Saskatchewan, que dirige M. Gardiner, est mis en minorité, par un vote de 34 à 28. Le premier ministre donne sa démission et le lieutenant-gouverneur, H.-W. Newlands, invite M. Anderson, chef de l'opposition conservatrice, à former un nouveau cabinet.

— L'hon. M. J.-E. Caron, vice-président de la Commission des liqueurs de Québec, annonce que le traditionnel sandwich qui permettait aux hôteliers de servir le dimanche de la bière et du vin entre les repas, allait bientôt disparaître. Les hôteliers qui voudront continuer d'éluder la loi par ce moyen détourné, seront privés de leur licence.

7 — A Ste-Anne de Beaupré s'ouvre une série de fêtes religieuses commémorant le cinquantenaire de l'arrivée des RR. Pères Rédemptoristes à la direction de notre sanc-

tuaire national. On y remarque la présence de Son Ém. le cardinal Rouleau, archevêque de Québec, de S. Ex. Mgr Cassulo, délégué apostolique, qui célébrera demain, la messe pontificale, de S. G. Mgr Langlois, évêque de Valleyfield, qui prononcera le sermon à cette messe, et de plusieurs autres évêques.

8 — Aujourd'hui est lu pour la première fois le décret d'érection d'une nouvelle paroisse dans la ville de Québec sous le vocable de Notre-Dame de Recouvrance. Cette paroisse, qui est un démembrement de celle de St-Malo, est la 24ème de notre ville.

9 — M. l'abbé Olivier Maurault, sulpicien, curé de Notre-Dame de Montréal, est nommé supérieur du collège Grasset, un externat nouvellement construit à Montréal.

11 — On annonce que la Commission d'enquête sur le radio au Canada recommande de nationaliser la radiodiffusion. Elle demande de plus que les autorités provinciales aient un contrôle absolu sur les programmes de la station ou des stations d'émission situées sur le territoire de cette province.

12 — L'hon. Jacob Nicol, trésorier de la Province de Québec, est nommé membre du Conseil législatif pour la division de Bedford. Il est remplacé au Trésor par l'hon. M. A.-R. McMaster. Le nouveau trésorier devra se faire élire dans le comté de Compton.

— Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception de Montréal décident de fonder une nouvelle maison de leur communauté en Mandchourie, sur le territoire confié aux prêtres canadiens des Missions Étrangères de Pont Viau.

14 — Un pénible accident marque l'inauguration de l'aéroport de Ste-Catherine, Ont. Un avion portant un pilote et cinq passagers s'abat sur le sol et prend feu. Tous les occupants sont tués et brûlés.

15 — La paroisse de St-Jean, I. O., célèbre avec éclat le 250e anniversaire de sa fondation.

— A Notre-Dame de Lourdes du Lac-Bouchette, diocèse de Chicoutimi, se tient une journée mariale qui réunit 6,000 pèlerins. Près de 4,000 communions sont distribuées le matin à ce sanctuaire marial.

16 — La ville de Québec décide de prendre à sa charge l'enlèvement des vidanges.

— L'université Laval décide de fonder des cours de perfectionnement post-scolaire, destinés aux instituteurs et aux institutrices. Ces cours commenceront en octobre prochain.

— Maître Léo Pelland, avocat de Québec, devient propriétaire de la *Revue du droit*, qu'il a acquis de la succession de feu Eusèbe Belleau.

— La Société Provancher de Québec acquiert la propriété de l'Île-aux-Basques pour en faire un refuge d'oiseaux, surtout pour le canard eider.

18 — Au Château Frontenac de Québec s'ouvre le Congrès de l'Association des Vétérans de l'Armée et de la Marine du Canada.

19 — La Congrégation du T. Saint Sacrement décide, à la demande de S. G. Mgr Daniel Manning, de fonder une maison de leur Ordre à Melbourne même. Le supérieur de la nouvelle maison sera un Canadien français, le R. P. Henri Lachance.

21 — Les conservateurs du comté de Compton choisissent le major A.-T. Pomeroy pour faire la lutte à l'hon. A.-R. McMactcr, le nouveau trésorier de la Province de Québec. La votation aura lieu le 30 septembre prochain.

— On apprend que le R. P. Marie-Stanislas Gillet vient d'être élu maître-général des Dominicains, en remplacement du R. P. Bonaventure Garcia de Paredès, démissionnaire. Le nouveau général, qui était provincial des Dominicains de France, est bien connu au Canada par ses nombreux écrits.

22 — La nouvelle route carrossable que le Gouvernement provincial a fait construire sur le pont de Québec, est ouverte aujourd'hui même à la circulation. L'inauguration officielle de cette voie n'aura cependant lieu que l'année prochaine.

23 — A Québec s'ouvre le congrès annuel de l'Association des ports d'Amérique, sous la présidence du Brigadier-général T.-L. Tremblay, gérant du port de Québec.

24 — Toute notre population apprend avec douleur la mort, arrivée hier soir, de S. Ém. le cardinal Dubois, archevêque de Paris. Le défunt, qui était âgé de 73 ans, avait passé quelques jours à Québec, en 1926, en revenant du congrès eucharistique de Chicago.

— M. Édouard Carteron, conseil général français à Montréal, fait connaître les noms des six diplômés d'universités canadiennes qui passeront une année d'étude en France comme boursiers du gouvernement français. Ce sont M. le notaire Gérard Morisset, dessinateur bien connu de Québec, présenté par l'Université Laval ;

Mlle Régina Scolman, de l'Université McGill, de Montréal ;

M. le Dr Lasalle Laberge, de l'Université de Montréal ;

Mlle Madeleine Lacke, de l'Université de Toronto ;

Mlle Jessie D. Hunt, de l'Université du Manitoba,

et M. le professeur L. Leblanc, de Church Point, N.-E.

26 — On annonce que le traitement de Sir Henry Thornton, président des Chemins de fer nationaux, sera porté à \$85,000 par année au lieu de \$75,000. Dans ce traitement sont compris \$10,000 pour ses dépenses de voyage.

— Le Manoir et 475 acres de terrain de la seigneurie de Louis-Joseph Papineau, à Montebello, sont vendus à M. Sadrelmeyer, de New-York, qui représente des financiers américains et canadiens.

— S. Ém. le cardinal R.-M. Rouleau, archevêque de Québec, bénit l'aile nouvelle qui vient d'être ajoutée au Séminaire des Missions étrangères de Pont Viau, près Montréal.

28 — Ce soir à minuit, la cité de Québec retourne à l'heure normale.

29 — L'hon. Georges-Casimir Dessauls, sénateur de la division Rougemont, célèbre aujourd'hui le 102^e anniversaire de sa naissance.

— La paroisse de Pont-Rouge, au diocèse de Québec, célèbre avec éclat le soixantième anniversaire de sa fondation. Son Ém. le cardinal Rouleau, qui assiste à ces fêtes, y bénit un nouveau pensionnat dirigé par les Sœurs de la Charité de Saint-Louis.

30 — A la suite d'une campagne électorale très violente, l'hon. M. A.-R. McMaster, le nouveau trésorier provincial, est élu par une faible majorité, contre le major A.-L. Pomeroy, candidat conservateur.

— M. Joseph Dansereau, 2^e vice-président du Comité central de l'A. C. J. C. à Montréal, est élu président général de cette association, en remplacement de M. le notaire Lionel Leroux, démissionnaire.

VOL ÉTRANGE

Un étrange cambriolage vient d'avoir lieu aux environs de Wiesbaden. Dans des conditions particulièrement délicates, les cambrioleurs se sont introduits dans une fabrique de dents artificielles et ont emporté vingt mille dents.

Chose curieuse, ils n'ont pas touché aux coffres-forts et ont dédaigné des tiroirs qui renfermaient de l'argent.

On se demande bien ce que les voleurs peuvent faire avec tout cela.

En tout cas, la police est sur les dents... elle voudrait même être sur les vingt mille dents.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS : LE PANARI

JE lisais dernièrement dans une revue féminine que le panari est une affection légère, pour laquelle il n'est pas besoin d'avoir recours au médecin.

La bonne dame qui donne ce conseil le faisait sans doute de bonne foi ; ce qui ne l'empêche pas de commettre une lourde erreur.

Le panari est une maladie insignifiante, si l'on considère l'endroit où il siège, le bout du doigt ; mais c'est une affection grave quand on sait les douleurs qu'il provoque, et surtout les risques qu'il fait courir.

* * *

Il faut d'abord ne pas confondre le panari avec une vulgaire tourniole, c'est-à-dire l'inflammation de la peau qui entoure la base de l'ongle. Ce qui caractérise le panari, c'est que c'est un abcès qui siège à la partie profonde du bout du doigt, entre l'os et cette membrane qui l'entoure immédiatement, et qui s'appelle le périoste.

Le périoste n'est pratiquement pas extensible. Or qui dit inflammation et surtout formation de pus, dit gonflement. Le gonflement étant d'abord pratiquement impossible à cause de l'inextensibilité du périoste, il en résulte d'abord des douleurs atroces par compression des filaments nerveux, douleurs qui durent tant que le pus n'a pas trouvé une issue suffisante. Comme cet issue est lente à s'ouvrir, et est rarement suffisante d'emblée, les douleurs persistent longtemps.

Le médecin, appelé à temps, essaiera d'abord d'une médication énergique, bains antiseptiques appropriés pour faire avorter le mal. S'il n'y réussit pas, il ne laissera pas son malade souffrir. Il débridera largement, et surtout profondément d'un coup de bistouri qui devra atteindre l'os ; et son malade sera si radicalement soulagé qu'après quelques heures il ne souffrira pas plus que s'il avait une simple égratignure. Il lui suffira d'attendre la guérison qui sera naturellement

plus lente que pour une blessure moins profonde.

* * *

Mais si l'on s'en tient au remède de bonne femme préconisé, voilà ce à quoi on se voue :

D'abord, en premier lieu à des douleurs atroces et prolongées.

Ensuite à une infirmité permanente. Car le panari laissé à lui-même, non seulement dure longtemps, mais aboutit à une déformation, par perte d'une partie de la dernière portion du doigt, la phalange, qui se nécrose. Or, une partie osseuse gâtée ne peut pas rester en place ; il faut qu'elle sorte. La nature l'expulse avec les tissus avoisinants ; de sorte qu'il reste un doigt aminci, sensible au froid, et dont la difformité peut être parfois très gênante.

* * *

Mais cela n'est pas le seul risque à courir. Il y en a d'autres beaucoup plus graves, si le mal siège au pouce ou au petit doigt.

Ces deux doigts ont cette particularité anatomique de communiquer par les gaines qui laissent passer leurs tendons, avec le reste du bras. L'infection qui y siège peut donc très facilement passer du doigt à la main, puis à l'avant-bras et même au bras jusqu'à l'épaule. On saisit tout de suite la gravité de la complication, et comme il importe qu'un panari du petit doigt ou du pouce reçoive sans retard un traitement approprié. Il serait par trop regrettable de rester avec un bras presque inutile, ou même de le perdre tout à fait, faute de s'être soumis tout de suite à un traitement aussi simple que sûr.

* * *

Méfions-nous des panaris, et surtout des remèdes censés infailibles pour les faire avorter ou les guérir, et qui ne doivent leur renommée qu'au fait d'avoir le plus souvent été employés contre des affections qui n'étaient pas de véritables panaris.

Le plus sûr est de ne pas badiner avec le panari.

LE VOEUX DOCTEUR.

Epistaxis

En langage ordinaire, l'épistaxis est le saignement de nez ; c'est, en somme, une hémorragie qui se produit au niveau de la muqueuse pituitaire.

La muqueuse nasale ou pituitaire renferme un riche réseau sanguin fait de capillaires superficiels et de tissu érectile expliquant la turgescence rapide des vaisseaux, à l'occasion d'une inflammation de cette muqueuse (rhume de cerveau) et l'obstruction nasale qui en résulte.

C'est à la partie antéro-inférieure de la cloison que passe l'artère en cause dans l'hémorragie nasale.

Le réseau pituitaire est une véritable soupape de sûreté entre les vaisseaux intra et extracrâniens. On sait que, lorsque la congestion cérébrale est intense (hypertension artérielle des vieillards, vertiges, menaces d'apoplexie), un violent saignement de nez (un quart ou un demi-litre de sang) doit être regardé comme un bienheureux accident déclenché par la nature qui, par ce moyen, a pu sauver le malade d'une hémorragie cérébrale foudroyante.

L'enfant lui-même, à l'occasion de maladies graves générales ou cérébrales, est exposé aussi à ces accidents, car on voit souvent des hémiplegies, c'est-à-dire des paralysies de toute une moitié du corps qui sont le reliquat d'hémorragies intracérébrales de l'enfance.

La muqueuse du nez a pour but de réchauffer et d'humecter l'air que nous inspirons. Il en résulte que, suivant les températures, la muqueuse nasale devra très rapidement s'adapter aux circonstances et pouvoir ainsi dilater ou relâcher les vaisseaux pour envoyer plus ou moins de sang, selon les besoins ; c'est ce qu'on appelle des alternatives de vaso-dilatation et vaso-constriction. Ainsi on s'explique la fréquence des hémorragies au niveau de cette muqueuse. Chez l'enfant, il faut, avant tout, penser à une cause locale fréquente : le grattage du nez. Les enfants qui ont la mauvaise habitude de se mettre les doigts dans le nez irritent la muqueuse, l'écorchent, la font saigner ; il se produit des croûtes qui s'infectent et s'écorchent à nouveau au moindre grattage.

La présence de végétations adénoïdes est une cause fréquente de congestions veineuses et par suite d'épistaxis.

Souvent on observe des épistaxis à répétition chez les petites filles à l'approche de la puberté ; c'est le signal du début de la formation.

Le surmenage cérébral, l'air confiné dans des atmosphères surchauffées et mal ventilées sont la cause habituelle de l'épistaxis, à l'âge scolaire.

Plus grave sont les saignements de nez de cause générale : septicémies, maladies hémor-

ragiques. Dans le purpura, dans l'hémophilie, par exemple, le nez saigne, mais il y a également des hémorragies ailleurs (gencives, peau, etc.), parce que le sang trop fluide n'a pas le pouvoir de se coaguler en temps voulu, l'hémorragie est alors abondante et persistante. Il s'agit ici de maladie véritable du sang et des organes hématopoiétiques plus que d'hémorragie. La coqueluche (par les efforts de toux), la diphtérie, la fièvre typhoïde peuvent s'accompagner d'épistaxis.

Ce n'est que chez le vieillard que des épistaxis peuvent s'observer à la suite de maladies du foie (ictère grave, cirrhoses), du rein, ou comme conséquence du diabète et de l'artériosclérose.

Le sang peut s'écouler d'une ou de deux narines, il est très rouge et non mélangé d'air. La quantité peut être variable, de quelques gouttes à un demi-litre. Généralement le saignement, lorsqu'il est peu abondant, s'arrête de lui-même et n'occasionne aucun trouble.

S'il se prolonge, il peut provoquer de l'anémie, de la faiblesse du pouls, des vertiges et même une syncope.

L'épistaxis du vieillard artérioscléreux est à respecter, c'est un trop-plein, c'est la soupape de sûreté qui évite l'hémorragie cérébrale.

Celle du jeune enfant, de la jeune fille en particulier, demande à être arrêtée, surtout si elle se repète, car c'est une grande cause d'anémie.

Un enfant qui saigne du nez, la nuit, avale le sang qui est rendu soit le lendemain matin dans les selles qui sont noires comme du goudron, soit en toussant, par chatouillement du gosier.

On évitera donc de prendre ce saignement du nez pour une hémoptysie (sang venant des poumons) ou une hématomèse (sang venant de l'estomac).

Si on a quelque doute (très important au point de vue diagnostic et pronostic), on appellera un médecin, qui en constatant la présence des placards sanglants au-dessus du voile du palais, ou par la rhinoscopie, pourra conclure à une hémorragie des fosses nasales.

On comprend que le point de départ de l'hémorragie soit important à préciser, surtout au point de vue du traitement.

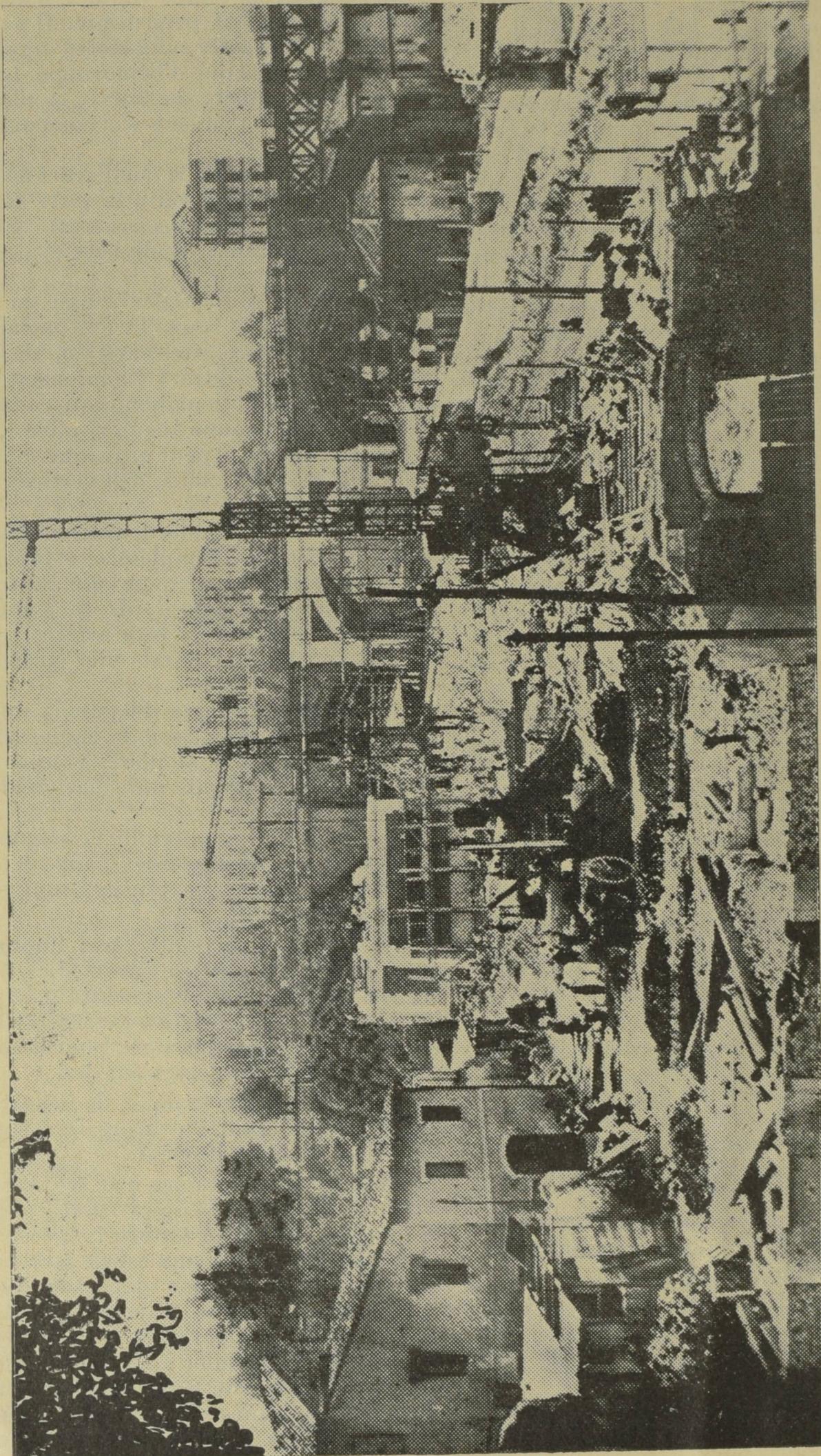
Si le malade a tendance à se trouver mal, on l'étendra, sinon on l'assoira. Inutile de perdre du temps à faire lever les bras, ou à mettre une clé dans le dos. Le mieux est de mettre dans la narine un petit tampon de coton hydrophile imbibé d'eau oxygénée, et de pincer fortement le deux narines. L'hémorragie peut s'arrêter ou le sang continuer à couler mais dans la bouche. Si l'hémorragie persiste malgré ces moyens, appeler le médecin, qui ordonnera un potion hémostatique, fera au besoin une piqûre d'ergotine,

et, si c'est nécessaire, pratiquera le tamponnement des fosses nasales ou même des injections

de sérum antidiphtérique ou de sérum d'animal frais.

(*La Maison.*)

Dr PIERVAL.



OÙ EN SONT LES TRAVAUX DE CONSTRUCTION DU CHEMIN DE FER DE LA CITÉ VATICANE.

Les murs qui entourent les terrains du Vatican ont été partiellement démolis pour faire passer la voie ferrée.



Les miroirs

CERTAINES de mes lectrices en jetant les yeux sur le titre choisi de cet article se diront : "Tiens, on parle ici des demoiselles qui s'étudient devant leur miroir..." et vite elles liront avec empressement. Déception ! il est bien question de miroirs, non pas de ceux qui renvoient un image fidèle mais bien des glaces convexes, miroirs concaves qui rallongent, raccourcissent, élargissent et défigurent ceux qui ont la mauvaise fortune de rencontrer ces glaces mal faites.

Dans quelques musées, on voit de ces glaces qui dispensent ainsi tout autour d'elles la laideur sous ses formes les plus grotesques. Les gens ne se reconnaissent plus et sur les figures des visiteurs, on peut lire un étonnement mêlé de stupéfaction de se retrouver si laids.

Quelques-uns trouvent ces caricatures ridicules et s'amuse à se regarder sous tous les angles. Le grotesque de ces images ainsi renvoyées n'est pourtant pas des plus amusants. D'autres passent leur chemin sans même jeter un coup d'œil. Ils préfèrent garder intacte la pensée qu'ils se sont faite d'eux-mêmes. D'autres pleurent de voir cette transformation méchante de leur être. Le *beau* a ses adeptes fidèles et tout ce qui les rapproche de la laideur les rend tristes et décontenancés.

Comme ces miroirs, il est des esprits qui prennent un malin plaisir à déformer tout ce qui les entoure et tout ce qu'ils voient.

Vous sortez. Il serait préférable de garder la maison.

Vous ne sortez pas. L'air et l'exercice vous sont nécessaires.

Vous parlez. Ces esprits mal faits tout en répétant ce que vous avez dit, vous feront dire ce que vous n'avez même pas pensé.

Vos actes passés à leur examen auront un but tout autre que vous leur assignez. Et si

lassés, vous tentez de vous défendre, personne ne vous croira. Ces gens font l'opinion et s'emparent des esprits à leur avantage.

Comme les miroirs mal faits, ils grossissent, allongent, élargissent vos faits et gestes et bientôt vous ne vous reconnaissez plus. C'est vous et ce n'est pas vous. Vous vous dites : "C'est bien ce que j'ai dit" et ce n'est plus cela. "C'est bien ce que j'ai fait" et ce n'est pas cela. L'esprit déformateur s'est emparé de vos actions sans s'occuper du préjudice que ses soupçons et ses allusions pouvaient vous porter.

Défions-nous de ces gens-là et surtout gardons nous bien d'être cet esprit qui défigure tout ce qui l'approche, qui grossit les faits et laisse supposer des choses qui sont fausses, préjudiciables au prochain.

Cette pensée de Pascal est toujours d'actualité : "D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas et qu'un esprit boiteux nous irrite ? La cause est qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons ; sans cela nous en aurions pitié et non colère."

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

FRAGILE.— Je suis enchantée de votre décision de revenir plus souvent et plus longuement à notre *Femina* où vous trouverez toujours le meilleur accueil. Votre envoi parcheminé m'est parvenu par un jour d'orage mais au moment où je vous dédie ces quelques lignes, le soleil d'automne semble vouloir nous dédommager de la parcimonie de son confrère : le soleil d'été.

Je transcris ici, pour vous, cette pensée de J. de Maistre, *Lettre à la Duchesse des Cars*, mai 1819 : "Les minutes des empires sont les années de l'homme ; nous donc qui ne vivons

tout au plus que quatre-vingts minutes, dont il faut encore donner dix à l'enfantillage et dix au radotage, dès qu'une grande calamité dure vingt minutes, par exemple, nous disons : *C'est fini !* Les esprits célestes qui entendent ces exclamations rient comme des fous . . .”

Hâtons-nous, puisque la vie est si courte et l'éternité de si longue durée, de préparer par celle-là le bonheur de celle-ci, en nous essayant à faire toujours mieux les menues choses qui composent le fil de nos jours.

Je remets votre article à la Rédaction de la Revue et vous invite à nous revenir bientôt.

SOLITAIRE.— Votre joli billet, couleur d'espérance, me dit votre profonde et entière conformité à la Volonté de Celui qui broie les cœurs de ceux qu'Il s'est choisis. De plus la douleur est d'ordinaire son envoyée et nul ne peut aimer le Maître s'il ne sait pas souffrir. Chaque minute de votre vie est donc une offrande au Ciel des épreuves que la Providence vous envoie. Je souhaite de tout cœur la continuation de ces sentiments si méritoires.

Le *Femina* vous sera toujours sympathique et vous y serez toujours la bienvenue.

Jeanne LE FRANC.

Les douleurs

“ à l'homme sensible ”.

L faut un ouragan, un désastre affreux, des coups violents pour que l'être “ fort ” s'abatte ! Oh ! quelle pitié en retour pour cette *Douleur* !

Que de fois il agonise intimement, sans que l'extérieur reflète sa souffrance . . . Comme il sait lutter ce “ chêne d'énergie ” incomparable ! Le courage de son cœur a notre admiration, et notre faiblesse s'en éprend plus encore. Si une essence différente coule en nos âmes, c'est pour qu'elles s'appuient l'une sur l'autre ; la frêle plante attend secours du cœur fort et celui-ci demande la sympathie douce de la première. Hélas, il nous faut un si léger coup pour nous renverser .

Foudroyée, l'aile faible essaie de se relever, mais chaque coup d'aile est *Douleur* nouvelle ; le courage ne nous abandonne pas, mais la force nous quitte. Plus “ fragile ” à la peine, nous recevons plus intenses ses dards, mais il y a en nous, ce pouvoir de laisser échapper les *Douleurs* par les larmes révélatrices ; avec elles passent un peu de ce lourd qui s'acharne au plus sensible de l'être ! Oh ! que vous devez souffrir vous qui ne pouvez pleurer ; je comprends vos souffrances et je m'incline devant votre sublime courage de les refouler !

Puisque sensible, vous souffrez hélas à l'heure due ; votre *Douleur* aussi profonde que la nôtre, n'a rien de factice ! Oh ! croyez que l'on s'apitoie sincèrement sur le mal qui vous déchire, et que l'on devine sans que vous le traduisiez.

Et quand il vous arrive de soulager la tristesse mal contenue, par une angoisse apparente, comme alors nous sommes émues !

Les larmes disent l'impuissance qui dévoile un état d'âme ; elles sont la force des grandes *Douleurs* !

FRAGILE.

(A. St-Césaire.)

Les lunettes de ma grand'mère

J'entends encor la voix si chère,
Je vois le sourire indulgent
De ma bonne vieille grand'mère,
Avec ses lunettes d'argent.

Plus d'une fois, l'oreille pleine
Des récits qu'elle me contait,
Je lui tins l'écheveau de laine
Pour mes bas qu'elle tricotait.

A me parer, l'heure venue,
Elle prenait un soin jaloux ;
Le soir, ma prière ingénue,
Je la disais sur ses genoux.

Un mot câlin, une caresse,
Et d'elle j'obtenais tout . . . mais
Ses besicles . . . défense expresse
Pour moi de les toucher jamais.

Aussi, tambours, cerceaux, trompettes . . .
Que de jouets j'aurais donnés,
Pour sentir ces belles lunettes
A califourchon sur mon nez !

Un jour, les voilà, par mégarde,
Sur son Évangile à fermer.
Grand'mère dort . . . Je me hasarde . . .
Je les tiens . . . Enfin, je vais voir !

En toute hâte je les glisse
Dans les boucles de mes cheveux ;
Singeant grand'mère avec malice,
J'écarquille mes petits yeux.

Quand, par malheur, l'ample monture,
Sur mon nez s'équilibrant mal,
Dégringole . . . et de l'enchâssure,
Sans se briser, sort le cristal.

Dans l'étui,— quel trait de lumière ! —
Je la replace promptement,
Du coin de l'œil guettant grand'mère
Qui se réveillait doucement.

J'alignais, plein d'inquiétude,
Mes soldats de plomb, sans les voir...
Elle allait, comme d'habitude,
Faire sa lecture du soir.

Le livre est dans ses mains distraites :
Et pendant qu'elle remettait,
Sans penser à mal, ses lunettes,
Comme mon petit cœur battait !

“ Mais qu'ai-je donc ? dit-elle, émue,
En passant la main sur son front.
Quel nuage obscurcit ma vue ?
Mes yeux, mes pauvres yeux s'en vont ! ”

Et rapprochant, toute tremblante,
Les feuillets, si souvent relus,
De la lumière vacillante :
“ Bonté du ciel ! je n'y vois plus !... ”

Je me glisse alors sous la table ;
Je prends les verres tombés là,
Et, cachant ma mine coupable :
“ Bonne maman, tiens, les voilà ! ”

— Ah ! c'est toi... ” Sa voix altérée
Se tut. Après de longs efforts,
Grand'mère, à peine rassurée,
Replça les verres... Alors

Ses lèvres restèrent muettes ;
Mais son front était radieux,
Car, en retrouvant ses lunettes,
Elle avait retrouvé ses yeux.

Pour moi la peine fut sévère ;
En me couchant,— quel désespoir ! —
Pour la première fois grand'mère
Me dit : “ Point de baiser ce soir !... ”

H. M.

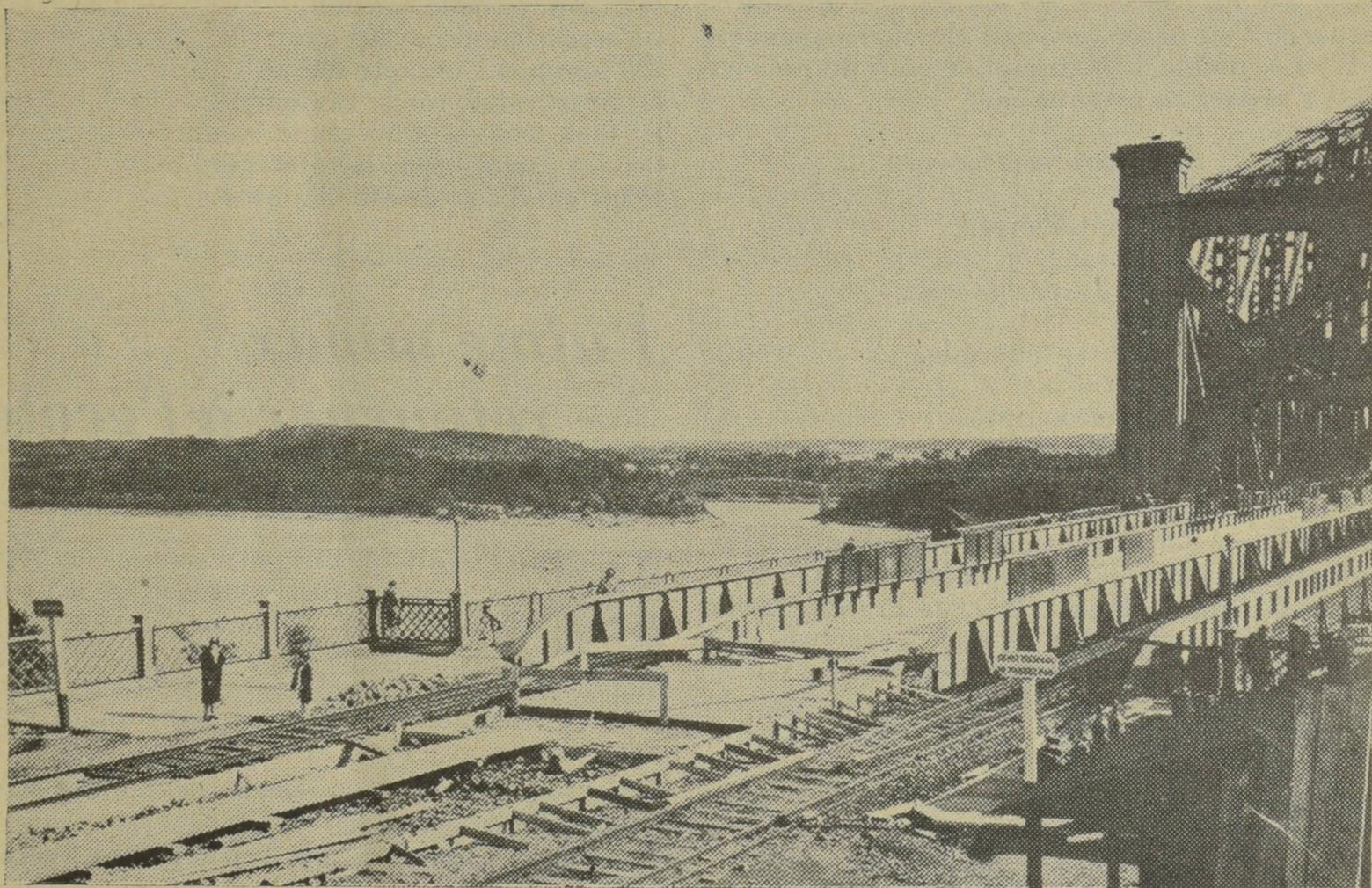
ON SE COMPREND

L'ARTISTE.— Madame, je désirerais peindre
votre maison.

LA FERMIÈRE.— Et ça me coûtera quelque
chose ?

L'ARTISTE.— Pas un sou !

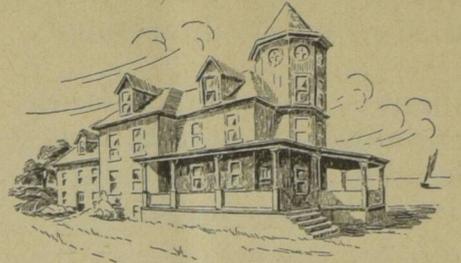
LA FERMIÈRE.— Dans ce cas, vous pouvez
tout peindre, de la cave au grenier. La maison
en a bien besoin.



LA NOUVELLE VOIE CARROSSABLE SUR LE PONT DE QUÉBEC.
Photographie prise à l'entrée nord du pont.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT

DU MOIS DE SEPTEMBRE

DEVINETTES

1° Le comble de la piété pour une blanchisseuse est de *repasser les saints avis* qu'elle a reçus, et d'en peser (*empeser*) les conséquences.

2° Le comble de la discipline pour un policier c'est d'*arrêter sa respiration*.

QUESTION LITTÉRAIRE

Bernardin de Saint-Pierre.

CHARADE FANTAISISTE

Chat — rat — de — charade.

LOGOGRIPE

Laval — aval — val.

A trouvé des solutions partielles : Mlle Juliette Paquet, 33, rue Lafayette, Québec; Melle Bérengère Huart, 26, rue Fraser, Lévis.

A trouvé toutes les réponses exactes : Le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière.

Nous avons envoyé un prix au Couvent du Bon-Pasteur.

JEUX D'ESPRIT N° 125

LOGOGRIPE

Avec trois pieds, je vais sur terre.
Renversez-moi, je vais sur mer.

ANAGRAMME

Dans cette phrase : " Oh ! Bébé qui lit ! " trouver un seul mot ?

(On ne doit pas s'occuper de la ponctuation ni des accents.)

PROVERBE CACHÉ

Trouver un proverbe de cinq mots en enlevant une lettre à chacun des mots suivants :

Maison. Embarras. Boutique. Cache-nez. Colibri. Cahute. Rotisser. Artisan. Abel. Morue. Paon. Haricot. Almée. Festival.

CHARADE

Pour mon *premier* vous ferez choix
D'une note de la musique.
Le *second* puni par les lois
Est sûrement un acte inique.
Le *trois* ronge, ronge toujours.
Et mon *tout* est d'un grand secours
Quand parfois dans la forêt sombre
D'un bandit se dessine l'ombre.

J'aime mieux retourner à l'école

POUR LES PETITS

EMILE était un joli petit garçon de sept ans, grand et fort pour son âge, et pas bête du tout. Mais par malheur, il avait quelquefois des lubies, et, quand ses lubies le prenaient, il devenait aussi têtu qu'un mulet, et aussi méchant qu'un âne rouge.

Un jour, il revint de l'école, avec l'idée fixe de n'y pas retourner.

" Je n'y retournerai pas ! je n'y retournerai pas ! " dit-il en jetant avec violence son petit bissac d'écolier sur la table de la chambre de travail.

Émile n'avait pas vu son papa, qui lisait près de la fenêtre, caché par le dessus de son grand fauteuil.

— Émile, viens ici ! dit le papa. Émile s'en alla, la tête basse, auprès de son papa.

— Alors, mon petit, lui dit le papa, tu n'aimes pas l'école ?

— Oh ! non, papa, répondit Émile, sans lever les yeux.

— Tu t'y ennues ?

— Oh ! je m'y ennuie tant ! C'est si triste d'être enfermé entre quatre murs ! Oh ! papa, retire-moi de là ; ne me force pas à apprendre à écrire, à faire des additions et des soustractions, et à conjuguer des verbes. A quoi cela sert-il ? Laisse-moi à la maison, tu verras comme je serai sage, obéissant !

— Eh bien ! répondit le papa nous essayerons.

— Oh ! bien vrai, papa ? demanda Émile, qui leva sur son père des yeux pleins de reconnaissance.

— Parfaitement vrai. Et, si tu retournes à l'école, c'est que tu l'auras demandé toi-même.

— Alors, papa, je n'y retournerai jamais.

— Nous verrons ; dans tous les cas, cela dépendra de toi ; tu vois que je te traite en homme."

Émile se sentit très fier d'être traité en homme, et il devint tout rouge de plaisir. Son papa comprit ce que signifiait cette rougeur, et il ajouta :

— Un homme ne peut pas rester sans rien faire, il faut qu'il s'occupe à quelque chose et qu'il gagne sa vie. Nous verrons demain ensemble quelques personnes qui s'occupent et gagnent leur vie sans avoir jamais appris à lire et à écrire."

Du moment qu'il ne s'agissait ni de lire ni d'écrire, ni par conséquent de retourner à l'école, Émile ne s'inquiétait guère du reste ; aussi dit-il : "Oui, papa !" sans se faire prier.

Le lendemain, par un joli soleil de printemps, pendant que les écoliers s'en allaient à l'école, le papa et le petit garçon s'en allèrent se promener par les rues.

Chemin faisant, ils rencontrèrent un garçon d'une dizaine d'années, qui vendait des journaux.

Le papa d'Émile acheta un journal et dit au petit marchand :

— Belle journée, hein ! pour courir les rues !

— Oh ! oui, monsieur, une belle journée tout à fait.

— Es-tu content de ton métier ?

— Oui, monsieur, quand il fait beau temps comme aujourd'hui ; mais, quand il pleut, quand il gèle, quand il y a de la boue dans les rues, de la neige, du verglas, c'est un vilain métier. Et puis, même quand il fait beau, je n'ai guère le temps de m'amuser, allez. Il faut

servir les pratiques et courir, pour cela, d'un bout à l'autre de la ville. Il faut vendre aux personnes qui passent le paquet de journaux que mon père m'a mis sur les bras. Quand j'en ai fini avec les journaux du matin, c'est le tour des journaux du soir. Je rentre à la maison quand les autres ont soupé, et, si je rapporte seulement un seul de mes malheureux journaux, mon père me met au pain sec. Si j'en rapporte davantage, il m'envoie au lit sans souper. Il est sévère, allez, mais il paraît qu'il faut que ce soit comme cela, parce que ma maman est toujours malade, et qu'il y a des petits frères et des petites sœurs à élever ; alors le père raccommode la faïence du monde, quand le monde a de la faïence à raccommoder, et moi, je cours les rues par tous les temps. Il faut que je vous quitte bien vite, monsieur, car je n'ai pas une minute à moi."

Le petit marchand de journaux s'éloigna au pas de course, pour rattraper le temps perdu. Le papa d'Émile ne fit aucune réflexion. Émile se dit qu'il n'aimerait pas être à la place du pauvre garçon.

Comme ils tournaient le coin d'une rue, ils virent venir à eux un bonhomme qu'Émile connaissait bien : c'était le maître ramoneur, orné des attributs de son métier.

— Eh bien, Pacomier, lui dit le père d'Émile, comment vont les affaires ?

— Heu ! Heu ! comme ci, comme ça. J'ai perdu mon apprenti, et cela me fait bien du tort dans mon métier. Ses parents ont fait un petit héritage, et ils me l'ont repris pour l'envoyer à l'école. A l'école ! Je vous demande un peu pour quoi faire ? Est-ce que j'ai jamais mis le pied dans une école, moi ? Cela ne m'empêche pas de gagner honnêtement ma vie."

Il ajouta, par manière de plaisanterie :

— Savez-vous quoi, monsieur ? Eh bien ! donnez-moi votre petit garçon pour remplacer mon apprenti. Ça l'amusera de grimper dans les cheminées et de chanter la petite chanson du ramoneur, lorsqu'il sera arrivé tout en haut. Un peu salissant, le métier, mais on s'y fait. Le ramoneur reste quelquefois dans le corps de cheminée sans pouvoir ni monter ni descendre ; mais on le pousse en avant avec un balai, ou bien on le tire par les jambes, et il n'en déjeune que mieux après !"

Émile voyait bien que le maître ramoneur plaisantait ; malgré cela, comme la plaisanterie n'était pas de son goût, il serra très fort la main de son papa, pour s'assurer sa protection, et il ne respira à l'aise que quand le père Pacomier se fut éloigné de son pas traînant. Émile tourna furtivement la tête. Les épaules du bonhomme avaient l'air de danser ; c'est que le bonhomme riait tout seul de son excellente plaisanterie.

Décidément Émile n'aimait pas ces excellentes plaisanteries-là.

L'inconvénient de ne pas regarder devant soi c'est qu'on s'expose à heurter les gens qui

passent. Émile heurta la porteuse d'eau. La porteuse d'eau ne se fâcha pas, parce que la maman d'Émile était une de ses bonnes pratiques. Et non seulement elle ne se fâcha pas, mais encore elle sourit ; mais son sourire était contraint, et la sueur lui perlait sur le front.

“ Dur métier ! ” dit le papa d'Émile, quand la porteuse d'eau se fut éloignée, les reins cambrés sous son fardeau.

Émile trouva, lui aussi, que le métier était bien dur. Il prit donc en pitié la porteuse d'eau, et, faisant un retour sur lui-même, il se trouva bien heureux, oh ! oui, bien heureux de n'avoir pas à courir les rues, brûlantes en été, glissantes en hiver, et à monter des escaliers tout le jour pour servir les pratiques.

“ Oh ! Caïphe ! ” dit-il tout bas en se serrant contre son père. Caïphe, dont personne ne savait le vrai nom, était un vieux Juif, malpropre et barbu, qui achetait les chiffons, les peaux de lapin, les vieux habits et les vieux chapeaux.

“ Il ne faut pas juger les gens sur la mine, lui répondit son père ; Caïphe n'est pas beau ; il n'est pas propre non plus, mais il a de l'ordre et du savoir-faire, et l'on dit qu'il entasse dans un vieux coffre de jolies petites économies.”

Malgré les jolies petites économies de Caïphe, pour rien au monde Émile n'eût consenti à lui ressembler et à faire le métier qu'il faisait.

Aux abords de la place du Marché, une petite fille offrait des violettes aux passants.

“ A la bonne heure ! dit Émile étourdiment, voilà un joli métier ! ”

— Joli métier ! s'écria la petite bouquetière d'un air grognon. Ah bien ! vous ne diriez pas cela, s'il vous fallait aller chercher les violettes par tous les temps à deux lieues d'ici, avec des chemins défoncés où l'on enfonce jusqu'à la cheville, avec des chiens qu'on ne connaît pas, qui sortent on ne sait d'où, et qui vous courent après en aboyant, avec des polissons qui se cachent derrière les haies pour vous jeter des pierres ! ”

Le papa d'Émile acheta un bouquet à la petite bouquetière, qui lui dit :

“ Ah ! si tout le monde était poli et généreux comme vous, monsieur ! Mais il y a des personnes qui vous crient après, qui vous appellent fainéante, qui . . . ”

— Vends tes violettes au lieu de jaboter, cria une voix aiguë ; sinon, tu auras affaire à moi ! ”

La personne qui disait cela était une vieille mendicante, accroupie dans un coin, avec une béquille à côté d'elle.

La petite fille rougit et se dirigea vers d'autres acheteurs.

Le papa et son petit garçon croisèrent un de ces industriels en plein vent qui portent sur la tête une planche chargée de figurines et de bustes en plâtre. Cet homme grand et vigoureux avait dans le regard quelque chose de

familier et d'insolent qui fit peur à Émile et qui déplut au papa d'Émile, car il dit :

“ Pour faire un pareil métier au lieu de travailler de ses bras, il faut que cet homme soit un franc paresseux, car ce métier-là ne peut pas le nourrir, et je me demande, en vérité, de quoi il vit.

— Eh bien ! et celui-là donc ? ” s'écria Émile en montrant à quelque distance un individu qui portait des chapelets d'oignons, suspendus aux deux bouts d'une perche posée sur son épaule. Il y a longtemps que je le vois rôder, et personne ne lui achète rien. De quoi est-ce qu'il peut vivre ?

— Celui-là, mon enfant, lui dit son père d'un air sérieux, c'est ce que l'on appelle dans le pays “ un innocent ”, en d'autres termes, un pauvre fou inoffensif. Comme il ne peut rien faire pour gagner sa vie, et qu'il a horreur de demander l'aumône, les bonnes gens du marché font semblant de lui donner des commissions pour qu'il se figure avoir gagné honnêtement les quelques sous qu'on lui donne. De vraies commissions, on ne peut lui en confier, car il est incapable de les faire ; alors on lui met n'importe quoi sur les bras ou sur les épaules ; on lui dit : “ Jacquet promène gravement ce qu'on lui a donné à promener, et, quand il l'a bien montré à tout le monde, il le rapporte fidèlement et se figure avoir gagné sa vie.”

Pauvre Jacquet ! pensa Émile ; et il se promit bien de ne plus rire de lui, quand il le verrait repasser avec ses chapelets d'oignons.

Le papa d'Émile, ce matin-là, semblait animé d'une bienveillance universelle et d'une insatiable curiosité. Il ne cessait d'arrêter les gens pour leur demander de leurs nouvelles et s'informer de l'état de leurs affaires.

Le rempailleur de chaises se plaignait de ses fraîcheurs qui le faisaient souffrir ; elles ne l'auraient pas empêché de travailler cependant ; mais, pour travailler, il faut avoir de l'ouvrage, et il ne savait pas où l'ouvrage pouvait se cacher tant on avait de peine à en trouver.

“ Hier, dit-il, je n'ai rien fait, et aujourd'hui j'ai couru toute la ville pour trouver cette chaise qui a besoin d'être recannée. Les temps sont durs ; les pauvres gens ont bien de la peine à vivre. Si je gagne vingt-cinq sous par jour, l'un dans l'autre, c'est tout le bout du monde, et voilà ! Ça tient sans doute à ce que les petits enfants sont plus sages qu'autrefois, et qu'ils ont perdu l'habitude de grimper sur les chaises pour les défoncer.”

Ayant salué le pape d'Émile et souri à Émile, comme si sa dernière phrase était un compliment pour lui, le rempailleur continua son chemin.

Une chose qui finit par frapper Émile lui-même, quoiqu'il ne fût pas grand observateur, c'est que tous les braves gens auxquels s'adres-

sait son père lui semblaient s'être donné le mot pour dire pis que pendre de leur métier, et pour maudire la pluie, la grêle, la neige, la glace et toutes les intempéries de l'air.

Le marchand de sable, appuyé sur sa pelle, raconta le mal qu'il se donnait (un mal si peu payé !) pour tirer le sable de la rivière, l'amener à bord, le charger sur son tombereau et le charroyer jusqu'à la ville, par les chemins défoncés.

La petite marchande de champignons roses, ceux que l'on trouve à la marge des prés, dit que c'était bien fatigant de se lever avant le jour et de courir là-bas, là-bas, dans la rosée, pour arriver avant les autres.

Rien qu'en entendant la sonnette du marchand de poisson au rabais, Émile tira machinalement son mouchoir pour y cacher son nez ; car ce négociant en vieux répandait, ou plutôt sa marchandise répandait autour de lui de fort désagréables émanations ammoniacales.

— Eh bien ! quoi ? dit cet homme à une paysanne qui, sans vergogne, se bouchait la narine, si mon poisson n'est plus frais, il l'a été, c'est une consolation pour lui. Moi non plus, je ne suis plus jeune ni joli garçon, mais c'est une consolation de l'avoir été. Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens, n'est-ce pas, monsieur ? ajouta-t-il en s'adressant au père d'Émile. Mon métier n'est pas plus sot qu'un autre ; mais c'est moi qui ai été une bête d'en venir à le faire ! Feu mon père me le disait bien : « Tu ne veux rien faire ; tu ne veux rien apprendre, tu ne veux pas aller à l'école ; tu t'en repentiras ! » Et je m'en repens, foi d'honnête homme, mais mon garçon va à l'école, et il apprendra à l'école, ce que l'on apprend à l'école, ou bien il dira pourquoi ! »

Je ne sais pas si Émile se trompait, mais il se figura que l'homme le regardait d'un air narquois en parlant de l'école. Dans tous les cas, lui, il regarda l'homme d'un air de méfiance et de mécontentement.

Tout à coup le père d'Émile parut bien surpris ; il s'arrêta devant un paysan qui offrait au public une marchandise que le public ne semblait pas très curieux d'acheter : c'étaient des enchevêtrements de petits morceaux de bois ; il appelait cela des cages à sauterelles, et disait :

— Qui veut des cages à sauterelles ?

— Ah ! ça ! Thibaudeau, lui dit le père d'Émile, quel métier faites-vous donc ?

— Ah ! monsieur, un vilain métier, puisqu'il ne rapporte rien.

— Eh bien ! vendez les produits de votre ferme.

— Je n'ai plus de ferme, monsieur. J'ai perdu, il y a deux ans, ma pauvre bonne femme qui écrivait un peu et qui tenait les comptes. Depuis tout s'est embrouillé ; j'ai eu des créanciers, les huissiers ont mis le nez dans mes affaires ;

j'ai été ruiné du coup. Me voilà réduit, à mon âge, à chercher du service chez les autres, et pas sûr d'en trouver. Il faut vivre pourtant. Mon garçon, mon pauvre infirme, vous savez, a toujours été adroit de ses mains ; il a fait ces petites choses-là en s'amusant, et moi j'essaye de les vendre.

— Où demeurez-vous pour le moment ? lui demanda le père d'Émile.

— Chez mon frère ; tenez, cet homme, qui passe là avec des pots de fleurs sur les bras. A nous deux nous représentons la faim et la soif, car il n'est guère mieux accommodé que moi ; mais il a bon cœur, et il fait ce qu'il peut, le pauvre bonhomme. Il travaille depuis trente ans chez M. Mervoyer, vous savez bien, M. Mervoyer l'horticulteur. Mais il n'a pas beaucoup plus d'idées qu'un coffre à avoine, et, de son temps comme du mien, l'on ne s'inquiétait guère d'envoyer les enfants à l'école. Aussi M. Mervoyer n'a jamais pu le dégrossir et en faire un contremaître. Il pioche la terre et fait les commissions."

Émile, avec l'approbation de son père acheta deux cages à sauterelles. Pour lui témoigner sa reconnaissance, le fermier ruiné lui dit :

— Dieu vous bénisse, mon petit monsieur ! Ah ! vous allez à l'école, vous ; je puis bien dire que vous ne connaissez pas votre bonheur !

Émile baissa le nez et devint tout rouge. Le paysan put croire, si cela lui faisait plaisir, qu'Émile rougissait de modestie. Le père d'Émile détourna un peu la tête pour cacher un sourire.

— Papa, dit tout bas Émile, si nous allions voir les personnes dont tu m'as parlé hier ?

Sans répondre un mot, le papa prit de nouveau son petit garçon par la main et se dirigea vers la Grande-Rue.

A l'entrée de la Grande-Rue, un garçonnet très actif, très agile, avec une figure éveillée et un air bon enfant, balayait, en sifflant, les débris de choux, de poireaux, de carottes et de laitues qui encombraient le passage.

— Eh bien ! vieux ? » cria-t-il gaiement, à travers la rue.

Émile crut qu'il s'adressait à lui, et cela le scandalisa de se voir traiter si familièrement par un individu si mal habillé.

Mais il s'aperçut bien vite qu'il avait eu tort de se scandaliser, car, du trottoir opposé, partit, en réponse à l'appel du garçonnet, le cri suivant : « Oui, mon vieux ! » Celui qui avait crié : « Oui, mon vieux ! » était un petit décrotteur, à genoux devant sa sellette.

Ayant sans doute terminé son service, le petit balayeur mit son balai sur son épaule, traversa la rue en sifflant ; puis, se plantant en face du décrotteur, il lui demande : « As-tu eu de la chance ?

— Pas trop. Par ce beau temps-là, les décrot-

**Son goût fin plait même
aux gourmets**

LE THÉ
"SALADA" 5237

Tout frais des plantations

LIVRETS AVEC

ANNEAUX POUR

FEUILLETS MOBILES

L'Action Sociale Limitée

103, Ste Anne, 103

QUEBEC

teurs peuvent se croiser les bras. Je n'ai ciré qu'une paire de bottes et une paire de sabots.

— Moi, mon balayage est fini ; je vais revenir t'aider à ne rien faire."

Là-dessus, les deux amis partirent d'un éclat de rire si franc, si gai et si honnête, que le père d'Émile s'arrêta et se mit à les regarder avec un grand plaisir.

"Holà ! les enfants, dit-il d'un ton de bonne humeur, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, que vous allez vous mettre à deux pour ne rien faire du tout ?

— Oh ! non, monsieur, répondit le balayeur, c'était une frime, une manière de parler pour faire rire mon frère. Nous ne sommes pas paresseux du tout, et nous faisons tout ce que nous pouvons pour gagner notre vie. Moi, je balaye, et lui, il cire les chaussures du monde les jours de marché. Nous sommes orphelins, tels que vous nous voyez, et nous vivons comme nous pouvons ; petitement, bien sûr, parce que nous ne savons pas grand'chose. Mais une personne qui s'intéresse à vous va nous faire entrer en apprentissage chez M. Mathis, le cordonnier, et nous irons à l'école du soir, et alors nous deviendrons de vrais messieurs, n'est-ce pas, Joseph ?

— Bien sûr, répondit Joseph, en montrant toutes ses dents ; car il avait le sourire très large et la mine tout à fait réjouie.

— Vous êtes deux braves gâteaux, dit le papa d'Émile, et je suis sûr que vous réussirez. Bonne chance, mes amis !

Vingt pas plus loin, Émile dit à son papa :

"Quelle drôle d'idée, d'aller s'ennuyer le soir à l'école après avoir travaillé toute la journée ! Est-ce qu'un cordonnier a besoin de savoir lire et écrire ?

— Mais, certainement, répondit le papa. Comment un cordonnier pourrait-il s'y recon-

naître dans ses affaires, s'il ne savait pas lire, écrire et compter ? Il s'embrouillerait dans ses achats et dans ses ventes, et serait bien vite forcé de renoncer au métier ; tous les négociants, tous les commerçants, si modeste que soit leur négoce ou leur commerce, ont absolument besoin de savoir lire, écrire et compter.

— Alors, je ne serai pas commerçant, voilà tout, dit Émile, qui d'ailleurs ne se sentait aucun goût pour aucun métier. Mais, papa, quand est-ce que nous irons voir les personnes dont tu m'as parlé, tu sais bien ?

Son père lui répondit avec un grand sérieux : "Nous venons de passer deux heures à les voir, à leur parler, à leur faire raconter leurs petites affaires. Comme tu ne peux entrer ni dans les administrations, ni dans le commerce, il faut bien que tu cherches parmi les professions où l'on n'a pas absolument besoin de savoir lire ; nous venons de les passer en revue, depuis le petit porteur de journaux jusqu'aux deux futurs cordonniers ; et encore, ceux-là, il faut les effacer de la liste, car ce sont des ambitieux qui veulent apprendre ; mais il reste encore du choix, même en retranchant ces deux-là. Tu réfléchiras bien à ton aise, et, demain matin, tu me diras ce que tu auras décidé."

Là-dessus, le papa fit rentrer son petit garçon et s'en alla à ses affaires.

Le lendemain matin, à son réveil. Émile vit sa mère, debout près de son lit, comme d'habitude.

"Maman, dit-il d'un air assez penaud, je crois que je ferais mieux de retourner à l'école."

Sa maman l'embrassa et lui répondit :

"C'est à ton papa qu'il faudra dire cela."

Émile s'habilla, alla trouver son papa et lui dit tout d'une haleine, pour en avoir plus tôt fini :

"Papa, j'aime mieux retourner à l'école."

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

IX

STERNFELL.— KADOSCH-BEN SCHADAI

— Il m'est avis que c'est une occasion de te montrer, disait à un chevalier le sire de Rancon. Je sais que le dessein du roi est de surprendre l'ennemi, et, par la barbe de Dagobert ! le Sarrasin ne m'a pas l'air d'être facile à surprendre. Cette rivière, pour n'être pas fort large, n'en est pas moins dangereuse. On la dit profonde, escarpée de bords, et partout difficile à franchir. Ton grand-père n'eût pas hésité à accepter la commission d'aller l'explorer et découvrir ses gués. Raoul, cette expédition te tente-t-elle ?

— Je m'en sens le courage, maître, mais non pas l'habileté. Un vieux guerrier, habitué à ces sortes de commissions, peut seul les remplir convenablement. Qu'arriverait-il si, mon inexpérience me trompant, je venais à donner de fausses indications ?

— Ta réflexion est sage. J'aime à te voir cette maturité d'esprit qui sonde le terrain avant de s'y aventurer. Je puis te donner un vieux guerrier pour guide. et alors accepteras-tu ?

— Je suis tout prêt. Songez, noble sire, que vous ne pouvez me faire plus de plaisir qu'en mettant mon courage à l'épreuve. Le vieillard peut donner son expérience : le jeune homme ne peut donner que sa valeur.

— Très bien. Ton aïeul Guillaume Chenard, sire de Louville, estimait plus la prudence que la force. Je fus très frappé de lui entendre dire un jour que la force n'est bonne qu'à renverser, et que la prudence seule sait bâtir. Il faisait observer que la folie, qui est l'absence de la raison, augmente toujours la force physique ; tandis que vieillesse, qui est l'absence de la force, double toujours la raison. Cette remarque était juste. Alors... Cuthbert, viens ici !

Cuthbert était un vieux soldat allemand, que le sire de Rancon avait recueilli des débris de l'armée de Conrad, et à qui il avait donné la place du plus ancien de ses écuyers, mort de la dysenterie. Ce brave serviteur avait eu maille à partir avec le sire de Rancon lui-même, dans une guerre en Flandre, et le souvenir de cette valeur éprouvée, joint à l'aspect de la misère où un si noble guerrier était réduit, avait porté Geoffroy à l'attacher à son service. Cette manière de se venger d'un ennemi était dans les mœurs de ce temps-là.

— Cuthbert, dit le sire, je voudrais savoir si tu te trouves mieux maintenant ?

— Beaucoup mieux, illustre maître. En pourrait-il être autrement, au milieu des soins dont vous m'entourez ?

— Je veux être le butin de ces vils mahométans, si rien te manque par ma faute. Te sens-tu assez de forces pour faire une marche ?

— D'ici à Jérusalem, noble seigneur, si ce peut être votre bon plaisir.

— Va-t-en chercher Sternfell.

Le vieux soldat revint bientôt, accompagné d'un magnifique chien à peau mouchetée (d'où lui était venu son nom) et de race danoise, dont l'œil intelligent et éveillé semblait attendre un ordre ou un signe.

— C'est cela : vous voilà trois, et je consens à passer pour un mauvais prophète, si vous ne faites pas quelque chose qui soit digne de vous. A toi, Cuthbert, la prudence qui guide ; à toi, Sternfell, la sagacité qui découvre ; mais à toi, mon garçon, ajouta le sire, en frappant Raoul sur l'épaule, à toi la force qui entreprend et la valeur qui exécute. Maintenant... pourquoi secoues-tu la tête, Cuthbert ?

— Vous me paraissez, sire de Rancon, ignorer l'esprit des Sarrasins. Bien sûrement, le cours de la rivière leur est parfaitement connu ; leurs espions les ont avertis de la présence de l'armée : par quel hasard vous figurez-vous qu'ils aient négligé de garnir de troupes les lieux et les passages accessibles, ou qu'il soit possible de tromper leur vigilance ?

— Par S. Boniface d'Allemagne ! Cuthbert, je ne m'attendais pas à une objection de ta part. L'armée des Sarrasins est-elle donc infinie en nombre ? Et, si elle ne l'est pas, comment aurait-elle la prétention de garnir de renforts suffisants tout le bord de cette rivière, ou seulement tous les endroits accessibles ? Du reste, il suffit que tu nous découvres un lieu où des chevaux puissent résister au courant. Je sais que le roi a intention de faire sonder la rivière en ce sens ; mais je serais bien aise que son désir fût prévenu, et que cette bonne aubaine lui vînt de la part du sire de Rancon. N'oublie pas, Cuthbert, que c'est mon tour de porter l'étendard royal(1) : juge combien je serais fier d'honorer ainsi un poste glorieux, de mettre en évidence le fils d'un de mes meilleurs amis, et

(1) L'avant-garde était toujours commandée par celui des seigneurs qui portait l'étendard du roi. Cet honneur s'accordait tour à tour à ceux que le roi en jugeait dignes.

d'attirer aussi sur toi, chevalier brave et malheureux, l'attention du plus juste des rois.

Le vieux soldat secoua la tête.

— J'ai cru voir hier, à une lieue environ du camp du roi, un lieu où le Méandre s'enfonce dans des rochers assez escarpés. Tu dirigeras particulièrement ton attention de ce côté-là. Ma vue n'y a pas découvert un seul ennemi ; je suppose volontiers qu'ils comptent assez sur la nature du lieu. Eh bien tu sonderas cette partie, et tu n'oublieras par que presque rien n'est impossible à la valeur française. Archambaud de Bourbon et Enguerrand de Coucy sont là.

Pendant ce court dialogue, les traits de Raoul d'Allonville s'illuminaient, son regard surtout brillait d'un éclat innaccoutumé : la gloire lui apparaissait de plus près.

— Oui, noble sire, répondit-il à la place du soldat, qui restait silencieux ; oui, nous irons là, et ailleurs encore, et nous vous en rapporterons bonnes nouvelles. Voyons, Cuthbert, laissez se rallumer en vous cette vieille flamme de l'honneur, qui ne s'y est, du reste, jamais éteinte. Ne perdons pas de temps. Voilà la nuit qui se fait. Ce beau soleil qui se couche derrière ces montagnes, semble nous sourire, et nous invite à tenter quelque chose.

— Qu'il soit fait selon votre désir, Raoul d'Allonville. Je prie Dieu de vous laisser toujours une aussi noble ardeur ; mais je l'engagerai en même temps à y mêler un petit brin de prudence. Sire de Rancon, je me fais un devoir de vous obéir. La commission est périlleuse, beaucoup plus que vous ne le pensez ; et, si vous me permettez de vous donner un avis, je vous conseillerai de retenir près de vous ce bel adolescent : ce serait dommage de l'exposer dans une entreprise obscure et sans gloire, où sa mort, s'il succombe, passera plutôt pour la suite d'une folle témérité que pour l'effet du courage. Alors j'irais seul, accompagné de Sternfell, mon vieil et fidèle ami et compagnon d'armes, qui n'est certes pas novice au métier. De la sorte, vous ne risqueriez que la peau d'un vieux soldat . . .

— Non, non, Cuthbert, repartit vivement Raoul, vous n'irez pas là sans moi ; le noble sire de Rancon voudra bien se souvenir de l'amitié qui l'unissait à mon grand-père, et ne pas me priver de la première occasion de faire quelque chose pour l'honneur et la gloire de mon Seigneur Jésus-Christ. N'est-il pas vrai, sire Geoffroy ?

Le sire fit un signe affirmatif, bien qu'il eût aperçu le rapide coup d'œil que lui jetait son écuyer et le froncement de sourcils qui l'avait suivi. Il n'eut pas l'air d'y faire attention. Quelques paroles s'échangèrent encore entre eux à voix basse. Puis, quand le soleil fut couché, les deux explorateurs se mirent en route, précédés du brave Sternfell. Raoul était armé à la légère, vif, svelte comme une biche des montagnes. On venait d'apprendre par des courriers que l'arrière-garde approchait (en ce temps-là il n'y avait jamais que deux divisions dans une armée : l'avant-garde et l'arrière-garde), et que le roi, qui la commandait, désirait immédiatement passer le Méandre.

Le jeune guerrier souriait dans l'espoir qu'il serait assez heureux pour réussir dans l'opération, et se présenter devant le roi avec un plan de passage bien et dûment établi sur la connaissance des lieux.

La rivière, dont le nom même est resté le synonyme de détours, avait un cours fort irrégulier, se pliant et se repliant sur elle-même comme un serpent : là arrosant un terrain fanguex, ici coulant sur un sable mobile, ailleurs s'encaissant entre des rochers, mais partout offrant de véritables difficultés, ou par la profondeur de ses eaux, ou par la nature de ses rives. Le sire de Rancon, qui commandait l'avant-garde, en qualité de porte-étendard royal, avait pu mesurer de plus près la grandeur de l'obstacle, et désirait vivement le diminuer. La multitude des tentes sarrasines que l'on découvrait de l'autre côté, dispersées dans les plaines ou sur les montagnes, laissait deviner quelle importance l'ennemi attachait à disputer le passage. Et c'était, répétons-le, la certitude de cette difficulté qui relevait si fort la commission de notre jeune héros.

Ils marchèrent longtemps à une certaine distance du bord, tant pour s'épargner les détours que pour ne pas être remarqués de l'ennemi. Les feux des Sarrasins leur servaient de point de mire. L'avant-garde française avait aussi multiplié ses feux, pour faire croire à la présence d'un nombre de soldats beaucoup plus grand qu'il n'était réellement : en sorte que cette multitude de foyers qui constellaient l'horizon offraient comme l'image d'autant d'yeux ouverts, et formaient un aspect des plus pittoresques. L'air parfaitement pur, le ciel tout peuplé d'étoiles, cette atmosphère transparente propre aux climats d'Orient l'absence de tout bruit dans la nature, contribuaient à donner au tableau un caractère de grandeur et de beauté.

— C'est une riante contrée que celle-ci, Cuthbert, disait le jeune guerrier, ému de ce magnifique spectacle. Je trouve vrai ce que disait mon grand-père : les moindres nuits d'Orient sont plus belles que les plus belles journées d'Occident. Ne trouvez-vous pas que ni la France ni l'Allemagne ne sauraient rivaliser avec ces régions du soleil ?

— A votre âge, jeune homme, on s'éprend facilement de la beauté, c'est-à-dire des apparences : car la beauté n'est rien qu'une apparence, rien qu'une superficie, jamais une réalité. Je parle, bien entendu, de la beauté matérielle. Raoul, avez-vous déjà soupiré pour une beauté créée ? Vous êtes jeune, et j'aime à croire que vous ne connaissez point encore cette passion cruelle, terrible, aveugle, qui a toujours fait tant de maux, et fera tout à l'heure de si horribles ravages dans le cœur des chevaliers.

Ici le jeune guerrier se reporta par la pensée vers la tour du Puiset, vers sa belle et douce fiancée.

— Pardon, Cuthbert : un amour tout innocent, tout légitime, a déjà pris place dans mon cœur. C'est le devoir qui l'a créé, c'est la voix d'une sainte qui l'a béni, c'est tout un concours de circonstances aussi honnête qu'heureuses qui l'a confirmé.

— J'entends. Eh ! qui ne trouve cent bonnes raisons pour justifier ainsi sa passion ? Arrêtons-nous

là, et laissez-moi vous dire ma pensée. Votre amante est bonne, gracieuse, aimable ?

— Oui, oui, oui. Si...

— Elle est pure, vertueuse, irréprochable ?

— Quatorze ans ! songez donc ! Elle a encore la simplicité de l'enfance et la robe du baptême.

— Voilà le solide. Attachez-vous à cela, surtout, si c'est comme vous le dites : car rien n'est bon, rien n'est aimable que la vertu. Elle est belle sans doute aussi, votre fiancée ?

— Oh ! Cuthbert ! jamais rose, jamais lis...

— Suffit. Je m'y attendais. Eh ! bien, sire d'Alonville, supposez qu'un couteau (celui des Sarrasins ferait cela sans peine) lui enlève sa peau : que vous semblerait de sa beauté ?

— Horreur ! qu'allez-vous dire là, Cuthbert ?

— Rien qui ne soit possible. Votre belle serait alors un monstre, un objet d'épouvante et d'effroi. Vous voyez donc que la beauté n'est qu'une superficie, une épaisseur de peau. Que dis-je ? laissons-lui encore sa peau ; supposons seulement qu'une maladie, la lèpre, par exemple, a passé sur ces joues, où l'éclat de la rose se mêle, dites-vous, à la blancheur du lis, encore en ce cas-là, chevalier, vous l'éviteriez, vous en auriez peur, vous renoncerez bien sûrement à la nommer votre fiancée.

— Ce que vous dites là est vrai.

— Eh bien ! jeune homme, il en est de même de cette terre d'Orient ; sa beauté est toute à la superficie ; elle n'a pour elle que la douceur de son climat, la pureté de son ciel, la fécondité de son sol ; le reste lui fait entièrement défaut. Sans doute, Raoul, nos contrées de l'Occident ou du Nord sont peu riantes à l'œil ; notre ciel est souvent nébuleux, notre air humide ou froid ; un manteau de brouillards enveloppe trop souvent nos forêts ou nos montagnes ; mais, au moins, là les âmes sont fortes, les cœurs droits et ouverts ; une noble valeur anime les esprits ; la probité, la piété, la fidélité aux traités y sont vulgaires ; et, quand le crime s'y commet, il porte au front une tache visible et détestée. Ici, au contraire, les caractères sont dégénérés, abâtardis ; la mollesse y détend tous les ressorts de l'âme et du corps ; le luxe y corrompt les grands, l'oisiveté y perd les petits ; une immense avidité du lucre s'empare de toutes les classes ; c'est à qui se procurera le plus d'or, et, pour l'acquérir, tous les moyens sont bons. La jalousie, la ruse, le mensonge, la perfidie, le parjure, l'hypocrisie, tous les vices des âmes basses et énervées sont passés en habitude dans ces populations dégradées. Perdues désormais pour la vérité, ces vastes régions resteront peut-être à jamais la proie de l'hérésie. Alors pourquoi nous vantez-vous les agréments de leur climat ? Ce n'est là qu'une vaine parure ; c'est la peau fraîche et rosée dont vous parliez tout à l'heure ; ôtez-la, et vous ne voyez plus qu'un monstre. — Ah ! Sternfell sent par là quelque chose... Tout bas, mon fidèle ! pas de bruit ! pas de bruit !

Les deux explorateurs s'arrêtèrent pour prêter l'oreille ; ils n'entendirent rien qu'un son lointain de trompette qui leur parut venir du côté des leurs.

Ces bruits, affaiblis par la distance, se distinguaient à peine du léger bourdonnement des mouches.

— Et pourtant mon guide me trompe rarement, reprit l'écuyer. Sa sagacité a plus sauvé d'hommes que jamais guerrier ne le fit de sa vie. Je voudrais, Raoul, (que Dieu me pardonne ce vœu étrange !) voir la moitié, les trois quarts de vos soldats, remplacés par autant de ces animaux fidèles : le but de l'entreprise serait plus sûrement atteint. Rapprochons-nous, s'il vous plaît, de la rivière.

— Croyez-vous, Cuthbert, dit le jeune homme à voix basse, que nous soyons trop loin du camp sarrasin pour être exposés à une surprise ? Mon cœur bat, comme si je sentais l'approche du péril.

— Avec cette race maudite, le péril est partout. Je voudrais, Raoul, que vous eussiez été, comme moi, dans ces horribles montagnes de Cappadoce : vous auriez appris à connaître la tactique rusée et perfide des Musulmans. Et vous souhaiteriez alors comme moi de voir une armée de chiens se ruer sur ces ennemis du nom chrétien.

— Voilà Sternfell qui relève le nez.

— Non sans cause, soyez-en sûr. Mettez la main sur votre épée, et tenez-vous prêt. C'est dans une circonstance pareille que ce précieux animal a sauvé la vie à une escouade tout entière.

— Racontez-moi cela, Cuthbert. J'aime à entendre des récits de ce genre ; cela m'instruit et m'encourage.

— Quand la foule des croisés, excitée par la parole du moine Rodolphe, et surtout de l'abbé de Clairvaux, se fut réunie à Ratisbonne(1), on délibéra sur la route qu'il fallait prendre. Attaché à la personne de Bernard, duc de Carinthie, et montant la garde à la porte de la salle du conseil, j'entendis la discussion : elle me présagea les malheurs qui devaient nous arriver : car la division était déjà dans les rangs. En somme, on conclut, sur l'avis de l'Empereur, qu'il fallait suivre le chemin de Godefroy de Bouillon. Une raison spéciale attirait Conrad de ce côté : il comptait sur Manuel Comnène son beau-frère, et sur l'alliance des Grecs. Fatale illusion ! son beau-frère le jalousait, et les Grecs nous haïssaient. J'en conviens : nos troupes ne se sont pas toujours bien conduites ; il y a eu des pillages, il y a eu des massacres ; mais les provocations n'avaient pas manqué de la part de nos prétendus alliés. Je ne vous dirai rien de l'incendie d'Andrinople ; vous avez appris quelle en fut la cause : un parent de l'Empereur même avait été tué dans son lit. On égorga tous les habitants de cette ville infortunée, et certes ! c'est là un crime que rien ne peut excuser. Mais... tout bas, Sternfell, à plat ! à plat !

Sur cette interpellation, le dogue se coucha ventre contre terre, s'avança ainsi de quelques pas, puis revint de la même façon lécher la main de son maître.

— J'ai compris, dit le vieil écuyer ; il y a par là quelque chose, mais à une distance raisonnable :

(1) Ratisbonne avait été le rendez-vous des croisés allemands, et Metz celui des Français.

œ qui veut dire que l'autre rive est encore garnie de troupes, ou au moins semée de sentinelles. Silence !

Ils écoutèrent, et n'entendirent rien que le murmure majestueux du fleuve, dont les eaux, grossies par de précédents orages, s'engouffraient dans un lit de rochers.

— Pour continuer mon histoire, reprit le guerrier en se remettant en marche, nous arrivâmes à Constantinople, et là une chose étrange se passa. Approche, Sternfell, et écoute : car c'est ton histoire que je raconte. On voulut me tuer mon chien.

— Il est vrai, Cuthbert, que vous étiez contre la règle. Le pape a défendu d'emmener des chiens et des oiseaux de chasse : j'étais à Saint-Denis, quand il proclama cette défense.(1)

— Entendons-nous, jeune homme. Certes ! personne n'est plus soumis que moi aux ordres du Pape ; mais, si je ne me trompe, c'est le chien de luxe, c'est le chien de chasse qu'il a défendu, et non l'ami, le gardien fidèle. Quand je vous dis que si Sa Sainteté savait ce qui se passe, elle désirerait cent mille chiens comme le mien aux troupes de ces infidèles. On mit donc Sternfell en jugement. Hélas ! son tort était d'avoir étranglé un caniche de la princesse Irène pendant cette ignoble cérémonie de l'*hommage*, où l'on vit les plus nobles, les plus fières têtes de la noblesse allemande s'incliner devant le monarque, fils bâtard des Constantins.

— Ah ! Cuthbert, que cette cérémonie a coûté aussi à l'orgueil de nos chrétiens ! Demandez au sire de Rancon comment je fis pour me soustraire à cet acte d'humiliation. Je laissai tomber mon gantelet, et me baissai pour le ramasser : on n'en demanda pas davantage. Il est vrai que je n'étais que peu de chose parmi les hauts et puissants seigneurs présents devant le trône du roi des Grecs. Et pourtant, plus fin que la plupart d'entre eux, je ne voulus point abaisser le symbole de la vérité devant l'étendard de l'erreur.

— Vous fîtes bien, jeune homme, et je ne vous en estime que davantage. Ah ! cette race perfide nous déteste ; elle représente la vieille rivalité qui sépara dès l'origine, Constantinople de Rome, l'Orient de l'Occident. Je suis sûr que, si on eût pu lire dans le cœur du rusé Comnène, on y eût vu le désir de voir mort à ses pieds chacun des guerriers qui s'inclinaient si sottement devant lui.— Eh bien ! Raoul, mon chien était de mon avis : car il étrangla bel et bien Chrysoure (queue d'or), la levrette favorite de l'Impératrice.

— Je m'étonne, Cuthbert, que vingt doryphores(2) ne se soient pas élancés sur lui pour le percer.

— Ils essayèrent ; mais... hein ! Sternfell, tu sus bien les mettre à la raison ; ils s'estimèrent trop heureux de te relâcher. On essaya ensuite du poison ; mais mon vigoureux et fidèle gardien rendit tranquillement la dose qu'il avait prise. On se plaignit alors aux princes, et le brave chien fut mis en jugement.

— Et quels étaient ses juges, je vous prie ?

— Des spathaires(1), des doryphores, des cuniques, que sais-je ? un tas d'officiers et de plats valets. On procéda selon les règles ; il y eut plaidoyers pour et contre ; et, bien entendu, la sentence de mort fut rendue à l'unanimité. Mais on comptait sans le duc Bernard ; il avait vu mon chien à l'œuvre ; il ne pouvait le laisser périr. Avez-vous ouï parler de l'orage de Sélivrée, Raoul ?

— Oui, ce fut une chose horrible, au rapport des témoins.

— Et les témoins ne sauraient vous dire la moitié de la vérité. Pendant que nous célébrions dévotement la fête de l'Assomption de Notre-Dame, le ciel se couvrit de nuages épais, le tonnerre gronda, le vent, ou plutôt tous les vents se mirent à souffler ; et ce fut le plus effroyable bouleversement de la nature qui ait jamais eu lieu. Une pluie torrentielle tomba pendant dix heures, au milieu d'un fracas de tonnerre incessant ; les ruisseaux se précipitaient des montagnes ; en un clin d'œil la rivière de Chérobague devient une mer qui inonde les plaines. Nos tentes sont déchirées ou emportées ; bagages, chevaux, hardes, armes, hommes même sont entraînés par les eaux, et la nuit nous surprend dans cet horrible tumulte. Ce qu'il périt de monde dans cette bagarre, c'est ce que je n'oserais dire. Eh ! bien, mon fidèle Sternfell ne resta pas oisif pendant ce temps-là. A ma voix, il se lançait dans les flots, et leur arrachait tantôt un enfant, tantôt une femme, tantôt une arme, tantôt un guerrier. Un des gardes du duc de Carinthie s'en allait à la dérive, sous les yeux du prince qui n'y pouvait mais ; quand, sur un signe de mon doigt, l'intrépide danois se précipita à sa poursuite et fut assez heureux pour le ramener à bord. Oui, le duc Bernard avait vu cela ; et, dès lors, il ne pouvait consentir à la mort de ce noble animal. Mais ce qu'il lui en coûta d'or pour empêcher l'exécution du jugement, c'est ce que je ne pourrais préciser.— Me suis-je trompé, Raoul, ou si je vois que la montagne est maintenant plus élevée ? — Ici, Stenr, à plat ! à plat ! — Nous tirerons, s'il vous plaît, un peu sur la gauche. Ou plutôt, restez ici en observation ; je vais m'approcher de la rive et flairer, à l'aide mon de guide, si nous pouvons, sans danger, cotoyer le fleuve.

Cuthbert s'avança, en effet, du côté de la rivière, et laissa son compagnon seul au milieu de la plaine. Bien que la nuit fût entièrement close, il restait cependant dans l'air je ne sais quelle transparence, qui laissait apercevoir les objets à quelques pas. Du côté du levant, on voyait la faible nuance blanche qui précède le lever de la lune. Le jeune guerrier, au sein de ce silence universel, éprouva une sensation qu'il serait malaisé de définir. Il promena d'abord ses regards autour de lui, et sembla jouir du grave et solennel spectacle de cette belle nuit d'Orient. L'imagination aidant, je ne sais quelle volupté dans la brise légère et parfumée qui pénétrait ses sens. Puis bientôt il se prit à penser qu'il était sur une

(1) *Hist. des croisades*, par MICHAUD, t. II.

(2) Gardes ou *porte-lance*.

(1) Espèces d'officiers du palais sous les empereurs grecs.

terre ennemie, exposé aux embûches ; et nous ne pourrions dire qu'il ne se mêlât pas quelque frayeur à ses réflexions. Puis son souvenir se reporta vers la France, vers la tour du Puiset ; et involontairement il se laissa aller à murmurer une strophe de la chanson du *Croisé*, qu'il a plus d'une fois entendu chanter à Orléans, le troubadour aveugle.

Je suis le soldat de la foi :
Le Christ est mon Seigneur. Mais, chevalier fidèle,
Tout en mourant pour Dieu, je fais des vœux pour elle...
Le ciel la bénira pour moi.

Pendant qu'il se laissait ainsi aller à la rêverie, il entend un léger bruit dans un buisson de lauriers, et sent bientôt la langue de Sternfell lui passer sur les doigts. Il ne doute pas que Cuthbert ne le suive de près ; il attend, et ne voit rien venir. Des inquiétudes lui naissent alors ; il craint qu'un accident ne soit survenu ; et il allait se mettre en marche pour éclaircir ses doutes, quand une voix humaine vint frapper ses oreilles. Un chant mélodieux et sonore partait de la montagne ; des accents d'une pureté merveilleuse se répandaient dans l'air, et y vibraient comme sur les cordes d'une lyre. Le jeune homme chercha à en comprendre le sens ; mais l'éloignement ne laissait arriver jusqu'à lui que des sons doux et mélancoliques, sans qu'aucune parole en déterminât la signification.

D'où venaient ces chants ? étaient-ils d'un ami ou d'un ennemi ? qu'était devenu Cuthbert ? telles étaient les questions que Raoul se faisait à lui-même. La tranquillité de Sternfell le rassurait bien un peu sur le sort de son vieux compagnon ; il ne lui semblait pas possible que le fidèle animal restât aussi calme, si, par hasard, son maître était tombé dans la rivière, ou aux mains des ennemis. Comme il ruminait ces pensées, les chants recommencèrent ; mais cette fois à deux voix ; il distinguait parfaitement de nouveaux accents, moins purs que les premiers, il est vrai, mais non dénués de force et d'harmonie. Piqué par la curiosité, il s'avança vers la montagne ; et, à son grand étonnement, il vit, à une certaine hauteur, deux petites lampes briller, comme deux étoiles dans un ciel sombre. Les voix s'étaient tues ; mais Sternfell, grognant tout doucement et remuant la queue, avait pris les devants, glissant à travers les ronces et les herbes, comme pour indiquer le chemin à son compagnon.

Après quelques minutes d'ascension, un spectacle singulier frappa les yeux du sire de Louville. Sur une sorte de plate-forme, abritée par une saillie de rochers, se dressait un autel grossièrement taillé dans la pierre, et orné de fleurs sauvages et de verdure. À côté, brûlaient deux lampes en terre cuite. Plusieurs statues de taille humaine garnissaient l'enceinte ; une surtout formait le fond même de l'autel, et présentait sous ses traits mal sculptés l'image de Marie. Sur le plus bas des trois gradins, était agenouillée une forme que Raoul eût volontiers prise pour une nouvelle statue, s'il n'avait vu, à quatre pas en arrière, Cuthbert agenouillé aussi, la tête incli-

née, les mains jointes, et dans l'attitude du plus profond recueillement. Sur un signe de sa main, le jeune guerrier tombe à deux genoux, maîtrisé, pour ainsi dire par le sentiment religieux. Le rêve le plus singulier aurait eu peine à réunir les traits d'un tableau aussi étrange, aussi inattendu. Le vieillard prosterné devant l'autel était si vieux, si cassé, qu'on était tout d'abord tenté de se demander par quels liens une âme pouvait encore être retenue dans une enveloppe si usée. Sa tête entièrement dénudée luisait comme un morceau de marbre poli. Sa barbe blanche et inculte se divisait naturellement en petits cordons, ou plutôt en rigoles, qui la faisaient ressembler à un bloc de stalactites. Ses doigts n'étaient que des os noués et recouverts d'un parchemin ; ses bras, nus jusqu'au coude, paraissaient avoir été exhumés d'un cercueil. Un manteau brun d'une extrême vétusté couvrait ce squelette, et en laissait percer toutes les saillies et les nodosités. Quant aux traits de sa figure, ils semblaient avoir déposé toute expression humaine, pour prendre, par avance, l'empreinte du tombeau.

La voix reprit en ce moment : car cet étrange solitaire ne paraissait pas s'être aperçu de l'arrivée d'un nouvel étranger. En entendant de plus près les accents de sa voix, Raoul sentit redoubler son étonnement. C'est à peine si un ange, revêtu de forme humaine, aurait pu donner des sons plus forts et plus doux. Le jeune chevalier en fut si ému que ses yeux s'humectèrent de larmes. Le vieux soldat, entraîné par l'enthousiasme, mêlait les échos de sa voix mâle et puissante à ces flots de mélodie angélique, et des pleurs involontaires descendaient aussi le long de ses joues ridées. Ce qu'ils chantaient, Raoul ne le discernait pas parfaitement, vu la singularité de leur accent ; mais son cœur s'unissait instinctivement à une prière qui paraissait le fruit d'une piété sincère.

Le chant fini, le solitaire se releva, promena sur ses deux hôtes un œil que la vie était loin d'avoir abandonné, et leur fit signe de le suivre. Dans un angle de rocher se trouvait une étroite ouverture, qui donnait accès dans une grotte de douze ou quinze pas de profondeur. C'était là proprement l'habitation de ce singulier personnage. Il s'assit sur une natte, en offrant une à chacun de ses visiteurs, se croisa les bras, et attendit un moment, ou l'inspiration que son regard cherchait au ciel, ou que l'un de ses hôtes commençât l'entretien.

— Votre destinée a eu beau être traversée Kadosch-ben-Schadaï, puisque c'est votre nom, dit Cuthbert en langue franque ; il vous restait encore une carrière à parcourir.

Le solitaire se contenta de lever lentement son bras amaigri vers le ciel.

— Bien ! je veux que la volonté du ciel vous ait paru claire, manifeste ; cependant vous savez que l'esprit de l'homme est sujet à l'erreur, qu'il prend parfois ses caprices pour les desseins de Dieu. Avez-vous consulté avant de prendre ce parti extrême ? Vous saviez dans le monde des devoirs à remplir, des intérêts à protéger ; peut-être était-il meilleur de les préférer aux charmes de la vie solitaire.

— Le Maître de toutes choses, répondit le vieillard, en recommençant son geste solennel, a pris tous ces soucis pour son compte. Il n'aime pas qu'on regarde en arrière lorsqu'il montre le chemin.

— Et savez-vous ce qu'ils sont devenus tous ? Rudolph, ce guerrier si téméraire ; Sternwitz, l'homme aux mœurs si douces ; et Lieba, la charmante Lieba ? . . .

Un petit soubresaut secoua les membres de l'ermite, mais n'altéra pas l'impassible tranquillité de son visage.

— Ce mur, répondit-il, en promenant mélancoliquement ses deux bras décharnés autour de lui, a formé depuis lors tout mon horizon. Je ne pense plus à eux. Cette grotte est mon cercueil ; et les bruits de la terre expirent sur les sépulcres. Leurs noms sont effacés de ma mémoire ; puissent-ils être écrits dans le livre de vie !

L'émotion avait gagné la voix du solitaire. Il pencha sa tête sur sa poitrine, et resta un moment abîmé dans ses pensées.

— Voyons, Manfred, me permettez-vous, s'il plaît à Dieu de me ramener sur les bords de l'Oder, me permettez-vous de dire à ceux qui vous ont connu (quelques-uns vivent encore) ce que vous êtes devenu ? Voulez-vous que je mette fin aux fables ridicules, malveillantes, qui se sont attachées à votre mémoire ?

— Mon nom, Cuthbert, est une paille livrée au vent. Que la calomnie le noircisse, que la voix populaire le ballotte, il n'en sera ni plus ni moins digne aux yeux du Seigneur. Regardez (il montrait des armes suspendues dans un coin de son antre) : il y a cinquante ans que j'ai déposé là ces premiers ornements de ma jeunesse ; en les dépouillant, j'ai dépouillé le monde entier. Ce n'est pas ma main qui les a accrochées là : c'est lui !

— L'arrêt fut dur, Manfred : car vous étiez un terrible guerrier. Il a dû vous en coûter de quitter une carrière où tant de gloire vous attendait.

— Puissé-je, m'a-t-il dit, en le clouant vigoureusement à cette muraille, oui, puisse-je clouer ainsi ton orgueil et tes vices. Cuthbert, son vœu fut exaucé : il me semblait que chaque coup de sa main robuste m'entraînait dans le cœur. Que Dieu élève en gloire l'âme de Pierre l'Ermite !

— Et les Sarrasins vous visitent-ils quelquefois ?

— Ils n'ignorent pas mon existence. Sans doute, les caravanes qui passent dans ces solitudes, ou les pillards qui ravagent la contrée, jettent parfois un coup-d'œil sur l'antre de Kadosch-ben-Schadaï mais aucun d'eux ne s'est jamais avisé de grimper jusqu'à moi. Ils savent qu'il n'y a rien à prendre ici. Une seule fois, trois ou quatre s'avisèrent d'approcher de mon asile ; l'un d'eux même leva sur moi son cimenterre homicide ; mais il prétendit que l'*Alemah* (la vierge) l'avait regardé d'un œil terrible, et il s'enfuit épouvanté. Marie me protège ; elle sait qu'en taillant cette image grossière, des larmes de tendresse coulaient de mes yeux. Elle se souvient que mes armes furent suspendues, là, en son hon-

neur. Cuthbert, il fait bon s'endormir sous les ailes d'une mère.

— Oui, Manfred, et je vous porte envie. Mon existence fut, comme la vôtre, traversée par bien des épreuves. Je vais offrir le reste de ma vie à mon Maître et Sauveur Jésus-Christ. S'il l'agrée, ce me sera grande joie de mourir pour lui, aux lieux mêmes où il mourut pour moi. S'il ne juge pas l'offrande digne de lui, eh bien ! je viendrai près de vous, partager votre solitude et votre régime de pénitence. M'accueillerez-vous, Manfred ?

Le vieillard baissa la tête d'un air pensif.

— Le ciel a ses secrets, guerrier, répondit-il après un long silence ; ce n'est point à moi à les pénétrer. Mais je sais seulement que notre Maître accepte toutes les offres faites de bon cœur ; il prend même ce que le monde rebute. Mais . . . il se peut que tu doives ailleurs faire ton sacrifice. Des tonnerres grondent dans le ciel . . . Je vois l'ange exterminateur aiguïser son glaive, et des vapeurs de bitume et de soufre monter vers les célestes régions . . . Ah ! que le péché est un grand mal ! qu'il peut attirer de fléaux sur la terre ! Les iniquités de Sodome et de Gomorre n'ont pas disparu sous les lacs salés. Cuthbert, prions et souffrons pour les coupables . . .

Le solitaire faisait une allusion évidente aux désordres des croisés, qui devaient produire de si grands troubles, de si tristes scandales dans l'expédition, et en faire manquer le but. Témoin et acteur de la première croisade, il savait comment les passions humaines peuvent altérer les intentions les plus droites. Une lumière intérieure lui avait sans doute découvert l'avenir. Les deux guerriers restèrent un moment préoccupés de ses sombres prévisions.

— Qu'il en soit ce qu'il plaira à Dieu, Manfred, reprit l'écuyer ; mais ne refusez pas une bénédiction à ce jeune soldat, ni à un misérable pécheur, qui se sent fait pour le sac et le cilice.

— Retire-toi, Satan ! repartit le solitaire, avec un mouvement d'une étrange vivacité. Ne viens pas me tenter d'orgueil, quand tout tend à m'écraser sous le poids de mes misères. J'ai péché, mais j'ai gémi, mais je gémissais encore, mais je gémirai toujours. Mon fils, ne prête pas les mains aux ruses cruelles du prince des ténèbres. Je n'ai que des malédictions à attendre, et point de bénédictions à donner.

— Pardonnez-moi, Manfred, si j'ai blessé votre humilité. Soyez sûr que je n'y mets pas de mauvaise intention. J'ai besoin moi-même d'humilier mon orgueil ; je ne cherche donc point à le réveiller chez les autres. Mais vous avez vécu ; mais la solitude a purifié votre âme ; mais vous eûtes l'honneur de voir le tombeau de Jésus-Christ . . .

— Oui, oui, oui ! dit l'ermite, en levant ses yeux humides vers le ciel. Mes pieds ont pressé les vestiges des pieds de Jésus-Christ ; j'ai collé mes lèvres sur ces traces sacrées ; j'ai déposé mon épée sur son glorieux tombeau, et elle était teinte du sang de ses ennemis . . .

— O bonheur ! s'écria Cuthbert, ravi à son tour ; ô honneur incomparable pour un cœur chrétien ! Que vous êtes heureux, Manfred ; et qu'il me tarde d'en obtenir autant ! Eh bien ! c'est cette vertu que je vous prie de faire descendre sur ce jeune et loyal guerrier. Il est de bon sang, Manfred ; mais qu'est-ce que cela sans le secours d'en haut ? Nous en avons vu de si nobles se rouler dans la fange du vice ! Je vous en conjure, ne refusez pas de lui donner un signe d'amitié.

Après avoir encore un moment réfléchi, la tête sur son sein, l'anachorète fit signe qu'on détachât ses armes, et qu'on les ceignit à Raoul d'Allonville, qui s'agenouilla ensuite devant lui.

— Maintenant, mon fils, dit-il en posant sur sa tête ses deux mains glacées, que la vertu de Dieu descende en toi ! que l'amour de Marie te protège ! Par ces armes, instruments de la valeur ; par le sang criminel qu'elles ont fait couler ; par les objets sacrés qu'elles ont eu l'honneur de toucher : garde, garde toujours la candeur de ton âme et la pureté de tes mœurs. Défie-toi de l'aiguillon perfide de la volupté ! Reste ferme où tant d'autres succombent ! Que l'esprit de l'immortel Godefroy, que le souffle de Pierre l'Ermite habitent toujours en toi ! N'oublie jamais que l'orgueil est le ver rongeur du cœur humain, et que l'homme n'est que cendre et poussière.

Là-dessus, le vieillard se leva avec vivacité, et donna au jeune guerrier l'accolade fraternelle. Puis son regard aperçut Cuthbert à genoux, le front découvert, la tête inclinée et les mains croisées sur la poitrine.

— Et toi, vieux soldat de la croix, que demandes-tu ?

— Mon père, n'avez-vous qu'une bénédiction à donner ? Ou ce jeune homme a-t-il tout reçu ?

— Cuthbert, ne tente pas ma faiblesse. Il sied peu à ta mâle vertu de t'incliner devant un homme moins digne que toi. Mais si un secours particulier t'est nécessaire encore, tourne-toi, tourne-toi vers Celle qui est belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille. C'est elle qui peut abaisser sa main sur ton front déjà chauve, et t'obtenir le courage de vivre et de mourir pour la croix.

Puis, se jetant à genoux devant l'image de Marie, il entonna l'*Ave Maria*, sur le ton d'un hymne national fort connu des premiers croisés. Les deux chevaliers unirent leurs voix à la sienne. Quand ce fut fini, revenant à l'objet de sa mission, Cuthbert demanda au solitaire s'il connaissait le cours de la rivière, assez pour leur indiquer quelque endroit guéable.

— Il y a vingt ans que je n'ai descendu son cours à plus de cent pas, répondit-il. Mon univers est ici. Le soleil et la lune viennent parfois visiter mon asile ; mais ils savent si mon regard curieux est avide de voir. Un tombeau est désormais tout ce que je demande à ces lieux déserts. Parfois il m'arrive de monter jusqu'au sommet de la montagne ; mais c'est pour m'y asseoir et méditer les grandeurs de Dieu. J'écoute alors les murmures du fleuve roulant dans

les rochers, ou je porte un œil admirateur sur ces grandes solitudes, pour y chercher quelques versets à l'honneur de Celui qui a tout fait. Cuthbert, je ne saurais répondre à ta question.

— N'arrive-t-il pas quelquefois aux musulmans de visiter ces parages ?

— Je les ai vus passer en longues troupes, quelque temps après l'occupation des saints lieux. Leurs bataillons déconcertés allaient et venaient, avec l'inquiétude de gens qui regrettent la proie qu'ils viennent de perdre, et n'osent l'abandonner ni essayer de la reprendre. Puis ce coin de terre redevint silencieux. Puis, dans ces derniers temps, j'ai entendu de nouveau les cris de leurs guerriers et les hennissements de leurs cavales. Mais je ne sais ce qui se passe sur la terre, et n'en ai plus souci. Je suis devenu la mousse du rocher, qui végète un moment, se dessèche et meurt.

— Raoul, dit Cuthbert, voilà la lune qui se lève. Hâtons-nous, mon fils, de remercier ce saint vieillard et de reprendre notre tâche.

Le jeune sire était retombé à genoux, aux pieds de la sainte Vierge ; et, l'œil fixé sur l'image sacrée, il donnait cours à sa fervente piété. Il semblait que la nouvelle initiation qu'il venait de recevoir avait inspiré à son âme une nouvelle vigueur. Mourir pour le Rédempteur des hommes lui semblait le sort le plus digne d'envie. Mais le souvenir de sa douce fiancée revenait à sa mémoire, et contrebalançait un peu sa chevaleresque ardeur. Soupirant alors vers la Reine des anges, et remettant son sort et celui de Roselle entre ses mains puissantes, il lui disait avec une intime ferveur : O mère ! souvenez-vous de celle qui m'a fait soldat de la foi !

X

COMMENT ON TOMBE DANS UN PIÈGE

La scène que nous venons de raconter avait si bien occupé nos deux explorateurs qu'ils avaient oublié leur guide. Cuthbert fut le premier à s'apercevoir de son absence. Un sifflement aigu s'échappa aussitôt de sa bouche : c'était le signe du rappel ; mais rien n'y répondit.

— Il y a du nouveau, Raoul, laissez-moi vous le dire. Les coquins de musulmans ont jeté leur dévolu sur ces déserts. Je n'aime pas ces puissances invisibles qu'on ne peut saisir corps à corps, qui s'exercent surtout la nuit, et ne comptent pour le succès que sur la perfidie. Écoutez !

Un hurra puissant comme de milliers de voix, venait du côté du Nord, et emplissait les airs ; son écho roula, pour ainsi dire, le long des rochers.

— Voilà le gros de l'ennemi, reprit l'écuyer ; mais les coureurs et les avant-postes peuvent être ailleurs. C'est le rugissement du lion, cela ; mais le cri de l'hyène peut se retrouver partout. Le Sarrasin est fort pour les surprises. Je donnerais tout ce que je possède pour ne pas perdre mon pauvre Sternfell.

Il se mit à siffler de nouveau de toute sa force ; ce son aigu alla frapper contre les flancs de la montagne,

puis de là se perdit dans le désert. Mais le résultat fut le même ; le dogue ne répondit pas.

— Mort ou vif, Raoul, il faut que je le retrouve. C'est le compagnon de ma vie, mon soutien, mon guide ; je dirais volontiers, mon seul ami. Passez à droite, et moi à gauche ; sifflez ou parlez, peu importe ; si Sternfell vous entend, il viendra à vous. Nous nous rejoindrons quand nous l'aurons trouvé.

Cuthbert entendait mal ici les règles de la prudence. Il n'était pas raisonnable de se séparer dans des lieux inconnus, surtout quand on les savait au pouvoir de l'ennemi. Ainsi, du moins, le pensait Raoul d'Allonville ; mais la résolution qu'il avait prise de déférer toujours à l'avis de plus âgé que lui, coupa court à toute observation de sa part. Il s'éloigna du côté du fleuve, tandis que son compagnon s'en allait dans la direction du désert. Il n'avait pas fait deux cents pas, le long de la rive, quand un bruit singulier appela son attention. Les flots étaient agités, comme si deux hommes ou deux animaux y eussent été aux prises. La lumière de la lune permit bientôt à Raoul de distinguer ce qui se passait. Sternfell luttait avec un homme de haute taille ; tantôt vaincu, tantôt vainqueur ; là, montrant sa tête velue au-dessus des flots ; ici, faisant le plongeon sous l'étreinte de son puissant adversaire. Ce combat avait quelque chose de piquant : singulier champ de bataille, singuliers champions que ce chien et ce Sarrasin, laissant tour à tour paraître quelqu'un de leurs membres, ou bien roulant en paquet sous ces vagues tourmentées, mais déployant dans leur lutte muette une adresse et une vigueur égales.

— Je comprends maintenant, se dit Raoul, pourquoi le brave Sternfell ne répondait pas au cri de son maître. C'est qu'il était occupé, et dignement occupé, vraiment ! Mais ses forces ne tardèrent pas à s'épuiser ; car il paraît avoir affaire à forte partie. Si je lui venais en aide ! — Ici, Sternfell ! ici !... ici !...

A cet appel, le dogue sent redoubler son courage. Saisissant par un bras son adversaire fatigué, il le traînait vers le rivage, quand soudain trois hommes se présentant aux yeux du jeune soldat ; et aussitôt l'un d'eux s'écrie :

— Prisonnier !

Cette apparition avait été si soudaine, que le sire de Louville n'eut pas même le temps de porter la main à son épée. La même voix répéta aussitôt en arabe : *Nilecad*.⁽¹⁾ Et deux bras nerveux, le saisissant par derrière, l'assujétirent, pendant qu'une chaîne descendait sur lui, l'entortillait, et se fixait autour de son corps avec une rapidité magique. En vain veut-il faire effort pour se dégager de cette étreinte ; il ne parvient qu'à la rendre plus étroite. Oh ! comme son cœur palpite ! comme son sang bouillonne dans ses veines ! Se souvenant qu'il est convenu d'un signal avec Cuthbert, il va pousser un cri, quand la pensée lui vient qu'il est inutile d'exposer la vie de ce fidèle chevalier avec la sienne.

(1) Prisonnier.

Qu'étaient-ce que ces hommes ? Il ne fut pas difficile à Raoul d'y reconnaître trois Sarrasins. Encadrés dans ces armures complètes de fer et d'acier, dont ces peuples nous ont donné le modèle,⁽¹⁾ ils conservaient néanmoins une agilité surprenante dans leurs mouvements. C'étaient des Sarrasins, et le sire de Louville se voyait leur prisonnier. Dès lors son imagination sonde avec effroi le sort qui va lui être fait. Il porte au loin ses regards, il cherche si le brave et intrépide Cuthbert ne se rapprocherait point de lui ; persuadé que sa valeur et sa force pourraient le dégager du péril. Mais la lune, qui se baigne dans ces plaines désertes, ne lui laisse rien voir qui se meuve. En se retournant vers la montagne, il aperçoit une statue, une forme humaine debout sur la saillie d'un rocher : l'éloignement et je ne sais quel effet d'optique lui donnent des proportions plus qu'ordinaires. Raoul aurait pu croire à une illusion de ses sens, s'il n'avait vu ce bloc remuer un bras, puis l'élever, puis s'étendre sur le désert, comme pour y appeler une bénédiction ou une malédiction. Il pensa au solitaire, et se recommanda intérieurement à ses prières. La chronique rapporte aussi qu'il songea à sa chère Roselle, et se sentit venir une larme à l'œil. Puis sur un signe impérieux, il se mit en marche, entouré de ses trois ennemis.

Quelles que fussent les sensations qu'un pareil événement pût produire, il était un sentiment qui se faisait jour immédiatement dans ces natures si loyales et si nobles, et c'était le sentiment chrétien. Après le premier tribut payé au regret de sa liberté, aux souvenirs de sa patrie et de sa fiancée, Raoul se reporta aussitôt vers des sujets plus graves, vers cet ordre d'idées, que le chevalier de ces temps-là ne perdait jamais de vue. — La carrière est close, se disait-il, et beaucoup plus tôt que je ne m'y attendais. Mais qu'importe, pourvu que le Maître soit content ? Comme le disait le bon père Dosithée : Dieu ne récompense pas seulement ceux qui ne sont venus qu'à la onzième heure, mais même ceux qui ne faisaient que préparer leur faucille. J'en étais là ; et c'est assez pour lui. Ce doit donc être assez pour moi. Peut-être prévoyait-il des périls que je ne redoutais pas. Plus d'un chevalier a trouvé, jusque sur ces terres sanctifiées, un écueil à sa foi. Alors, que la volonté de Dieu s'accomplisse. *Pater*, ajouta-t-il (et ici ses yeux se levèrent vers le ciel), *sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua sicut in coela et in terrâ*.

L'impression de ce pieux sentiment était tellement vive qu'elle n'avait pu se contenir au dedans : Raoul venait de prononcer à haute voix ces dernières paroles. Il vit alors un mouvement se faire parmi les trois Sarrasins ; ils s'étaient arrêtés comme lui et avaient murmuré, d'un ton guttural et d'un air recueilli, ces paroles : *Meborak Allah leolam*.⁽²⁾ Puis ils s'étaient remis en marche. Cet incident surprit le jeune chevalier, d'autant plus que les trois

(1) Chacun sait que c'est des Sarrasins que les premiers croisés empruntèrent ces lourdes armures adoptées depuis par la chevalerie européenne.

(2) *Béni soit Dieu à jamais*.

Arabes continuaient à marmoter, en marchant, des paroles mystérieuses : comme si l'exclamation qui lui était échappée eût eu la vertu de faire vibrer le sentiment religieux dans le cœur de ces fils de Mahomet. Fallait-il voir là un motif d'espoir ? N'y fallait-il lire, au contraire, que l'expression de ce fanatisme d'autant plus cruel qu'il puise sa force dans les convictions de la conscience ?

Après une heure de marche environ, on arriva à un poste turc qu'abritaient d'un côté le fleuve et de l'autre la montagne. Trois tentes basses en peau de chameau le composaient. Un petit feu était allumé au milieu, mais enfermé dans une sorte de four, qui empêchait de l'apercevoir au loin. Les tentes vides et l'agitation des flots indiquaient que les guerriers prenaient un bain, autant peut-être pour goûter le plaisir sensuel d'un rafraîchissement dans cette belle nuit d'été, que pour satisfaire au précepte quotidien de l'ablution légale. Au mot *Hen* prononcé par un des compagnons de Raoul, dix ou douze têtes de levèrent sur les flots. Un instant après, tous les guerriers reparaissaient un à un, se groupaient autour du camp, et le prisonnier était enfermé dans l'une des tentes, celle du milieu. De là, il pouvait entendre l'entretien qui se tenait d'un ton bas et guttural, sauf quelques phrases prononcées d'un ton plus vif par une voix qui ne ressemblait point aux autres. C'était sans doute son sort qui s'agitait. Un concert de cris étant venu de l'autre rive du fleuve, on y répondit par un cri unanime poussé avec tant d'unisson, qu'on aurait pu le croire sorti d'une seule poitrine. L'écho des déserts et le murmure du fleuve semblaient faire accord avec ce signal lugubre. Évidemment les Sarrasins étaient sur leurs gardes ; évidemment les bords du Méandre étaient partout surveillés ; et le sire de Rancon s'était flatté d'un vain espoir, quand il espérait procurer au roi Louis un gué dont l'on pût profiter à l'insu de l'ennemi.

Le grognement sourd d'un chien fit soudain frissonner notre intéressant héros : il crut reconnaître la voix de Sternfell. En effet, le fidèle animal attiré par un bruit suspect sur les bords du fleuve, avait vu un corps humain s'y débattre. Gibor-ben-Salem, le chef de la petite troupe, un enfant de noble race, doué d'une beauté et d'une vigueur peu communes, avait voulu braver plus au large la colère du torrent grossi par la pluie, et s'était lancé, loin de ses compagnons, sur ces vagues rapides. Comme on connaissait son goût pour cet exercice et son incomparable habileté à nager, nul n'avait été surpris de le voir disparaître sous les flots, et encore moins personne n'avait été tenté de l'y suivre. Il remonta ainsi loin, bien loin de ses soldats ; quand, au moment où il se livre en paix à son exercice, il sent l'un de ses bras saisi par une mâchoire puissante. Une lutte s'engage sur les flots, comme nous l'avons dit plus haut. Elle dura assez longtemps pour épuiser les forces des deux adversaires. Puis, lorsque le vigoureux guerrier sentit qu'il ne tarderait pas à succomber sous l'effort, il fendit les eaux d'un bras nerveux et se laissa aller à leurs cours rapide. Sternfell le suit, jusqu'à ce qu'enfin Gibor-ben-Salem, se retrouvant

vis-à-vis de son camp, s'élança sur la rive, et le chien après lui. Mais, arrêté tout à coup par la présence de ces hommes, Sternfell éprouve un mouvement de surprise, regarde avec inquiétude autour de lui, et aurait promptement échappé à ses ennemis, si un nœud coulant, lancé prestement, ne l'eût fait prisonnier.

Ce fut du plaisir et de la tristesse qu'éprouva tout à coup Raoul d'Allonville, en entendant cette voix connue ; mais son cœur se serra, quand il vit le noble animal entrer sous sa tente, et s'empresse de venir lui lécher la main, et témoigner sa joie par ses miaulements et l'agitation de sa queue.— Est-ce toi, fidèle ami ? lui dit-il, comme s'il se fût adressé à un être capable de le comprendre. Quel sort commun nous amène au même lieu ? Quelle fatale destinée borne ainsi notre carrière ? Bien que je ne puisse assimiler ton instinct au principe spirituel qui nous fait agir, pourtant je dois rendre hommage à ton courage, à ta valeur, à ton intrépidité. Notre but était le même : abattre les ennemis de la croix ; et je suis bien sûr que tu n'aurais pas été le dernier à terrasser les fils de Mahomet. Et nous devons expirer ici, selon toute apparence, d'une mort ignoble et obscure, quand tu avais tant d'ardeur dans le sang, et moi tant de bons désirs dans le cœur !... Cruel destin ! inscrutable dessein de la Providence !...

Pendant que le pauvre jeune homme se laisse aller à ces pensées de tristesse, qui cependant n'abattent point son courage, trois Sarrasins entrent dans sa tente. Ils ont dépouillé leur armure. Raoul peut admirer la haute taille, la figure mâle, les formes élégantes de celui qui paraît leur chef. Sternfell reconnaît aussi son adversaire, grogne avec colère, monter ses dents, regarde de travers, et semble prêt à se jeter sur lui ; un mot de Raoul l'apaise. Les regards de notre héros se portent avec assurance de l'une à l'autre de ces trois physionomies ; mais une force irrésistible de curiosité les fixe particulièrement sur l'une d'entre elles. Il pâlit aussitôt, moins de crainte que d'étonnement : ces traits étaient restés gravés dans sa mémoire. Ce guerrier n'était sans doute que d'un ordre inférieur, un esclave peut-être ; car il venait de se retirer près de la porte, dans l'attitude d'un homme chargé d'y faire sentinelle.

— D'où viens-tu ? dit le chef, dans un français assez pur bien que marqué d'un accent étranger.

— Tu n'en doutes pas : du camp des Français, répond Raoul avec assurance.

— Quel était ton but, en te détachant du corps de l'armée ?

— Tu n'en doutes pas davantage : je venais explorer les passages du fleuve, et préparer les voies à mon seigneur et maître.

— Ta franchise me plaît. Quel nom, quel titre portes-tu ?

— Mon nom est Raoul d'Allonville, sir de Louville et de plus d'un autre lieu. Je suis en ce moment attaché au service de Geoffroy de Rancon, porte-étendard de Monsieur Louis de France.

Le jeune Sarrasin se tournant alors vers la sentinelle, lui murmura quelques mots en arabe, auxquels celui-ci répondit par ce simple mot : *Aminah*.⁽¹⁾

— As-tu intention de t'avancer jusqu'à la ville sainte ? Comptes-tu parmi les chiens qui aboient contre Mahomet ?

— Je suis soldat de la croix ; ma gloire et mon bonheur sont de servir sous la noble bannière du Fils de la Vierge. Je regarde comme le plus grand honneur celui de combattre et de mourir pour lui.

— Ta vie est entre mes mains. Veux-tu renoncer à ta foi ?

— Jamais ! répondit le croisé avec assurance.

— Veux-tu dire anathème à son symbole ?

— Jamais ! jamais ! Que les chiens mangent ma langue et les corbeaux mon corps, plutôt que de dire anathème au Dieu mort pour moi.

— Reconnais-tu Mahomet pour le plus grand des prophètes ?

— Je le reconnais pour un imposteur, qui a substitué une religion grossière à un culte descendu du ciel.

— Je puis te faire mourir.

— Je le sais, et c'est pourquoi je te parle avec assurance. Il est indigne d'un chrétien d'user de dissimulation. S'il te convient de m'égorger en secret, fais-le sans tarder : un fils de la croix sait vivre sans faiblesse et mourir sans terreur.

— Quels sont les desseins des chiens tes frères ?

— Je dédaigne de répondre à une question aussi insultante. N'essaie pas de me tenter ni par la séduction ni par les menaces.

— Je puis te jeter en prison pour le reste de tes jours.

— La honte en sera pour toi, et la gloire pour moi.

— Je puis te torturer de toutes les manières, et t'arracher les aveux que tu me refuses.

— Tu peux m'arracher la vie ; un aveu, jamais.

Gibor fixa sur son interlocuteur un regard ardent, où l'admiration se mêlait à la colère ; puis, se retournant vers la sentinelle, il lui marmota quelques mots en arabe, et celle-ci répondit, toujours les mains croisées sur sa poitrine : *Aminah* !

Un moment de muette délibération s'ensuivit, pendant lequel Raoul ne détachait pas les yeux de dessus l'obscur soldat, pour mieux étudier ses traits. Le jeune chef sortit ensuite de la tente, après avoir encore conversé quelques instants avec ce même guerrier. Le troisième personnage étant sorti avec Gibor, Raoul se trouva seul avec son ancienne connaissance.

— Tu n'es plus si fier que là-bas, dit celui-ci au sire de Louville.

— Tu te trompes : je n'ai jamais été plus fier.

— Pourtant tu te redressais mieux dans ton manoir de Louville ; ta taille était un peu moins courbée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

— Ote-moi le poids de ces fers, et tu verras s'il y a un cèdre plus droit que moi.

— On brave facilement la mort de loin ; on l'ac-

cepte même gaiement, quand elle se présente sous les apparences de la gloire ; mais quand elle est toute voisine, et qu'elle n'a que la honte pour cortège et l'obscurité pour auréole, ses traits paraissent un peu plus difformes.

— Il n'y a jamais de honte à mourir pour son Dieu. La gloire suit le martyr, dans les ténèbres du cachot, comme sur le théâtre le plus éclatant. En cela tu te trompes étrangement. En mourant les armes à la main, à la face de tous mes frères, j'aurais pu goûter une satisfaction d'amour-propre ; ici, cette tentation ne m'atteindra pas, et Dieu aura tout l'honneur du sacrifice. Tu vois que j'y gagne plus que je n'y perds.

— On ne pensera peut-être pas de même au château du Puiset, reprit le soldat, avec un sourire ricanneur. La fille du chevalier de Châtillon ne fera pas le sacrifice avec la même facilité.

— Tu te trompes plus grossièrement encore, valet de Mahomet, répondit Raoul avec fierté. Cette jeune âme est capable des plus grands actes de vertu. Elle connaît, elle aime, elle sert le Dieu que tu as renié.

— Qui t'a dit que je l'ai renié ? reprit l'Arabe, d'un ton irrité.

— Si j'ai mal jugé, je me rétracte. Mais je me demande alors comment toi, Français, né dans le sein de la vraie religion, tu te trouves au service des ennemis de ta foi.

— Les larmes couleront abondamment au manoir du Puiset, répliqua le renégat, dont une joie maligne animait les regards. Il y a là une paire de beaux yeux, qui pourront bien se changer en torrents d'eau amère. Le lis et la rose de ces joues ne sont pas loin de ressembler au souci ou au pâle nénuphar des marais. On entend parfois, sous les créneaux de la tour, une voix de tourterelle plaintive, redemandant son bien-aimé. Mais il n'est pas dit que le bien-aimé revienne. Les vautours cruels l'auront sans doute retenu sur les lointains rivages.

Étonnante puissance des souvenirs ! Le jeune guerrier, que les menaces n'effraient point, que la mort n'épouvante pas, cède au sentiment que lui inspire ce tableau, tracé par une langue perfide. Son cœur s'émeut ; l'image de sa fiancée lui apparaît telle que ce barbare ennemi vient de la représenter, et un voile de deuil assombrit son âme. Malgré lui, deux grosses larmes ont mouillé ses beaux yeux. Il voudrait en vain, en les essuyant, faire disparaître cette marque de faiblesse : ses mains liées ne le lui permettent pas. Il baisse alors la tête sur son sein, pour leur donner le temps de couler silencieusement à la dérobée. Mais l'astucieux ennemi s'en est aperçu.

— Il valait mieux filer la quenouille que je t'avais remise, reprit-il. Tu aurais pu soupirer et pleurer tout à l'aise : tes larmes eussent été moins amères. Une main délicate serait venue les essuyer... Fils des lions, tu as singulièrement dégénéré. Je ne sais si les Chenard et les d'Allonville reconnaîtraient leur progéniture.

— Oui, ils la reconnaîtraient, s'écria Raoul, soudain blessé dans le sentiment de l'honneur. Et toi-

(1) C'est la vérité.

même, lâche renégat, tu en aurais bientôt la preuve, si ces liens n'enchaînaient pas mon bras... Que la colère de Dieu éclate sur toi ! qu'elle tire vengeance de ton apostasie et de tes insultes !

— Calme-toi. N'oublie pas que c'est celui-là même que tu injurais qui t'a réveillé de ton lourd sommeil. Tu t'assoupissais, fils des Chenard et des d'Allonville ; oui, tu croupissais dans une coupable oisiveté : tu prêtas l'oreille à la voix trompeuse des plaisirs. C'est moi, c'est moi qui t'ai frappé de la baguette magique. Ce que la foi, ce que l'honneur ne faisaient pas, un renégat l'a fait. Peut-être, devrais-tu te souvenir à qui revient l'honneur de t'avoir conduit au martyre.

— Tes vues étaient coupables, sataniques même, et je ne t'en sais aucun gré. Crois d'ailleurs que ton lâche outrage n'eût point suffi à me déterminer, si une voix plus puissante et plus noble n'eût commandé le sacrifice. Retire-toi donc, odieux mécréant, et laisse-moi me recueillir et me préparer au sacrifice.

— Au sacrifice ? Entendons-nous, Raoul d'Allonville ; il n'est pas encore fait, il peut ne pas se faire. L'homme que vous outragez à votre vie entre ses mains. Bien que je puisse vous sembler un esclave, je ne suis cependant point sans autorité sur les fils du prophète. Peut-être vous serait-il avantageux de vivre. Certains nuages pèsent sur votre famille, et, sans doute, sur votre mémoire ; il est en mon pouvoir de les dissiper. Il ne serait pas impossible de vous sortir du pas où votre imprudence vous a mis. Mais... je poserais mes conditions.

Le ton, la mine, le geste du soldat avaient changé. Un air de bienveillance venait de succéder à l'expression sournoise de sa physionomie. Raoul en fut frappé.

— Et d'abord, quel est votre nom ? dit-il, en adoucissant aussi sa voix.

— Obed-ben-Ra, répondit le faux Turc, en se redressant sur la pointe de ses pieds.

Nous ne saurions rendre tout ce qu'il y avait d'orgueil et d'audace dans le ton dont ces mots furent prononcés. Puis reprenant sa physionomie et sa voix de tout à l'heure, le renégat dit :

— Mais je poserais une condition. Raoul d'Allonville, vous êtes trop jeune pour mourir.

— Il est vrai qu'une plus longue carrière semblait m'attendre. On se résigne facilement à vivre quand on a dix-huit ans ; mais quand on est chrétien, on peut toujours se résigner à mourir. Quelle serait votre condition ?

— Celle-là à laquelle je dois moi-même la vie.

— C'est vague. Je voudrais quelque chose de plus précis.

— Il me semblait que ce peu de mots devaient suffire. Ma situation, mon origine, mon nom nouveau, ce cimenterre que je porte, ce lieu où je suis, cet emploi que j'exerce, tout devrait vous dire que le joug de Mahomet n'est point aussi odieux qu'on pourrait le croire, que le Coran...

— Jamais ! s'écria le prisonnier avec vivacité. Si c'est là votre condition, vous pouvez vous dispenser d'aller plus loin.

Un bruit lointain, indéfini, vint en ce moment frapper les oreilles des deux interlocuteurs. Obed-ben-Ra (puisqu'il se donnait ce nom) parut surtout y prêter une attention singulière. Il n'était pas aisé d'en saisir la nature ; car bientôt il se distinguait du murmure du fleuve, tantôt il se confondait avec lui. Sternfell, qui sommeillait près de son jeune maître, se réveilla, leva le nez, grogna, puis replaça son mureau entre ses pattes. Il sembla que tout était rentré dans le silence, et que le Méandre seul bourdonnait dans la solitude.

— Écoutez-moi, fils du preux : ta fiancée, à qui tu as donné ta foi, peut t'être infidèle, en se donnant à un autre. Elle...

— Non, non, je n'admets pas une supposition pareille ; elle est entièrement opposée au caractère de Roselle de Châtillon.

— De plus fermes qu'elle sont tombées dans le piège, amant novice, reprit l'Arabe avec son rire moqueur. Rien n'est mobile comme un cœur de femme, rien de si rapproché pour elle que la foi et la trahison. Écoute cet apologue du désert : La plume qui flotte dans les airs, la paille que le vent emporte, l'écume qui court sur les eaux, et je ne sais quelles autres choses encore, se disputaient un jour le prix de la légèreté. On s'en rapporta à un sage de l'Arabie, à un pieux mollah, surnommé le Salomon de la solitude. Sais-tu quelle fut sa décision ? Il donna le prix à la femme.

Ici le mécréant se mit à rire, en fixant sur son captif un coup d'œil plein d'une inexprimable malice.

— Cela peut être vrai de la femme en général, Obed-ben-Ra ; mais la vierge qui m'a donné sa foi n'est point de la trempe commune. Elle a été élevée à la rude école du malheur. Mieux que cela, elle a eu pour maîtresse une âme supérieure, une sainte. Avez-vous ouï parler de Gudule la recluse ?

Un mouvement nerveux contracta subitement les sourcils du renégat ; mais la force de sa volonté réprima bien vite ce rapide signe d'intelligence. Il fit semblant de n'avoir pas entendu la question.

— Ta fiancée peut mourir, soldat d'aventure. On en voit tomber de plus jeunes. La faux de la mort n'attend pas toujours que la fleur soit flétrie et sèche pour la couper tout à fait. De plus, le chagrin est un ver rongeur qui détruit les plus beaux fruits. Elle apprendra que son amant est tombé comme un sot aux mains de l'ennemi, et qu'il sèche au soleil au bout d'un pieu. Je te laisse à penser l'effet que produiront sur elle ces gracieuses nouvelles. J'ai déjà vu plus d'un guerrier chrétien dans cette situation, et je t'assure qu'elle n'a rien d'agréable. Les grimaces que l'on fait, en prenant possession de ce siège, sont vraiment des plus laides. Naturellement, ta fiancée...

— Arrête, barbare, dit le jeune croisé profondément ému ; respecte mon infortune, et ne retourne pas ainsi le glaive dans mes plaies. S'il plaît à Dieu que je subisse cet horrible supplice, il saura me donner le courage nécessaire pour cela. Et s'il doit arriver que Roselle de Châtillon apprenne d'aussi tristes nouvelles, eh bien ! elle aussi aura la force de sup-

porter ce coup terrible, et tout au moins nous nous retrouverons dans... le ciel.

Un serrement de cœur étouffait la parole dans la gorge du sire de Louville. Il se surmonta cependant pour ne point donner à un ennemi le spectacle de sa faiblesse.

— Vous avez le temps, reprit le musulman, d'aller vous rejoindre dans le ciel. Laisse-la partir, si elle le juge à propos ; rien ne te presse. Tu peux retrouver par ici une Roselle, dix, vingt Roselles, plus belles que celle qui a surpris ton cœur. Connais-tu Naamah, la fille du puissant sheik du Liban. Odollah-ben-Phégor ? Ses yeux...

— Je te dispense d'en dire davantage, fils de Satan. Épargne-toi des descriptions inutiles ; de telles tentations me trouveront insensible. Si c'est par ces coupables amorces que tu prétends m'attirer à ton culte, que l'odieux d'une telle pensée retombe sur ta tête ! Jamais !...

Le mécréant se mit à rire.

— Ce langage est bon de loin, chevalier imberbe ; mais de près il peut se modifier. Juste de Courtray le tenait, il y a cinquante ans ; rien au monde ne pouvait l'ébranler... Mais il n'avait pas encore vu la fille aux yeux noirs, la fille du chef arabe, la gracieuse Napheh. Va demander maintenant au vieux Juste de Courtray (car il vit encore) ce qu'il a fait de la croix du Christ.

— Qu'il porte la peine de son crime alors ; qu'il traîne dans l'ignominie sa vieillesse déshonorée ! Je tâcherai d'imiter de plus nobles exemples. Ma foi, je l'espère, est moins facile à ébranler. Non que je puisse rien par moi-même ; mais je dis volontiers avec saint Paul : " Je puis tout en celui qui me fortifie." Le bon père Dosithée m'a souvent inculquée cette haute leçon ; je m'efforcerai de ne jamais l'oublier.

Le mécréant laissa encore un léger froncement plisser son front, au nom de ce vieux moine ; puis, baissant la tête, il parut réfléchir, ou plutôt écouter ces bruits lointains qui troublaient de temps en temps sa sécurité, aussi bien que le silence de la nuit. Un instant après, la toile de la porte s'agita légèrement, il comprit ce signal, et sortit.

— Hélas ! Seigneur, dit le prisonnier dès qu'il fut seul, il paraît bien que votre volonté est de borner ici ma carrière. Je n'ai échappé aux périls d'un long voyage que pour tomber dans un ignoble guet-apens. La gloire n'est donc qu'un rêve, puisque vous y attachez si peu de prix ! Et pourtant celle-là me semblait pure. On me l'avait dit, et je le croyais : c'est une noble chose que de combattre pour la croix de Jésus-Christ. Mais, ô Dieu jaloux ! vous sondez les reins et les cœurs, et aucune pensée, aucun sentiment ne peuvent vous échapper. Peut-être trouviez-vous que mes vues étaient trop humaines, et vous avez voulu m'en punir. Je souffre, mais je me résigne. Je mourrai, s'il le faut, d'un genre de mort bien différent de celui que ma jeune ambition rêvait. Seulement, acceptez ce dernier vœu pour prix de mon sacrifice, et veillez sur cette vierge ; détournez d'elle les pronostics de ce vieil apostat ; entourez-la de votre protection,

donnez-lui la paix et le bonheur. Faites qu'elle ignore ou qu'elle oublie le traitement infligé à celui qu'elle espérait pour époux... Rendez-la heureuse, Seigneur, en attendant que je la revoie... dans le ciel. Car je veux vous être fidèle. Je jure ici en votre sainte présence que pas un mot, pas un geste libre de ma part ne démentiront ma foi de chrétien. Je veux vivre et mourir pour vous.

Pendant que le fidèle adolescent raffermissait ainsi son courage, un Turc entre et lui fait signe de sortir. La lune, entièrement dégagée, éclairait le ciel et la terre de sa douce clarté, et argentait la superficie mobile de la rivière. Le coin de terre où se trouvait notre héros offrait un coup d'œil à la fois majestueux et paisible. A droite, la montagne le séparait du désert, en formant un demi-cercle ; mais ce côté était plongé dans l'obscurité, puisque l'astre ne le frappait pas, et le regard ne saisissait que confusément la forme des rochers, et les plantes ou les herbes qui le tapissaient. Mais cette pénombre produisait un effet de douce terreur, en rapport avec la nature des lieux. Sur la gauche, au contraire, la lueur de la lune se projetait au loin, et transformait en une ouate molle cette plaine sans limites. Le fleuve, atteint par l'astre dans une partie de ses flots, reflétait ses rayons d'argent, pendant que l'autre partie gardait son aspect sombre et imposant. Aucune lumière n'éclairait le camp. Des quinze ou vingt guerriers qui composaient le poste, les uns étaient couchés pour prendre du repos ; les autres se promenaient le long du fleuve ; quelques-uns étaient aux aguets, plongeant du regard dans tous les points de l'horizon, de peur de surprise.

Le chef donna l'ordre qu'on allumât un flambeau : ce qui permit à Raoul de mieux voir ces figures hâlées par le soleil, et empreintes de cet air grave et méditatif propre aux races arabes. Presque tous étaient d'une extrême jeunesse, quinze à dix-huit ans au plus ; un seul ou deux peut-être avaient la barbe blanche, et étaient sans doute chargés de modérer par leur expérience la fougue de ces adolescents. Il faut aussi excepter le mécréant, âgé de cinquante ans environ. Le chef pouvait en avoir vingt.

C'était au milieu de ce groupe d'ennemis que la pauvre Raoul se trouvait jeté par le plus étrange et le plus malheureux des hasards. Mais il ne s'en laissait point abattre. Sa belle taille, sa tournure élégante, la mâle et douce fierté de ses traits, ce contraste de la force et de la grâce, de la bravoure et de la jeunesse, n'avaient jamais mieux paru qu'en ce moment, où il semblait qu'un décret de la Providence l'eût chargé de représenter tout à la fois la dignité du chevalier et la majesté du chrétien. Son regard se promenait avec assurance, mais sans bravade, sur les fils de Mahomet ; et la seule différence des physionomies eût déjà fait ressortir la distance qui séparait les deux symboles. Il put voir derrière les rangs le transfuge qui venait de le trahir ; et l'aspect de cette figure ignoble, où l'abjection avait imprimé son caractère, lui inspira plus de dégoût que d'effroi.

— As-tu réfléchi ? dit le chef à notre chevalier.

— A quoi ?

— Es-tu décidé à embrasser le culte du Prophète ?

— Que le ciel m'en préserve à jamais ! Je n'ai pas besoin de réfléchir un seul instant là-dessus. Un chrétien ne sait pas trahir ses serments, je suis le serviteur et le soldat de Jésus-Christ, et je maudis ton prophète.

— En ce cas, tu sais quel est le châtement qui t'est réservé ? Un tel blasphème ne doit pas rester impuni.

— Tu peux abuser de ta force, mais tu n'abattras pas mon courage.

Gibor donna un mot d'ordre en arabe, et aussitôt on conduisit Raoul dans un étroit enfoncement, une sorte d'enceinte pratiquée dans le rocher. Une odeur putride s'en exhalait, et indiquait la présence de quelque chair en décomposition. En effet, le prisonnier aperçut bientôt, à la lueur de la lanterne, des objets blancs fichés sur des pieux, et assez semblables à des corps humaines. Cette seule présomption le fit frissonner ; mais il aimait encore à se persuader que c'était là une illusion de ses yeux. Il fallut pourtant bien y croire, lorsque, la troupe ayant fait halte, il se trouva en face de huit cadavres misérablement empalés, et déjà à demi déchiquetés par les corbeaux ou rongés par la pourriture. Les petites croix rouges que les fanatiques sectaires avaient attachées aux poteaux indiquaient assez que ces malheureux avaient appartenu à l'armée des croisés. Le cœur du jeune homme se serra à cet odieux spectacle. En vain chercha-t-il à lire dans les traits des victimes : ce qu'il en restait était méconnaissable. Un seul, encore presque entier, gardait les vestiges d'une figure humaine, et Raoul n'eut pas de peine à y reconnaître un vieux soldat normand, Maclou, avec qui le hasard l'avait mis en rapport les jours précédents.

Notre héros avait une de ces physionomies ouvertes que le vice n'a point encore flétries, que la dissimulation n'a point encore exercées à se contrefaire, et sur lesquelles chaque affection de l'âme se fait voir avec simplicité et candeur. Son douloureux étonnement s'y peignit donc avec vivacité. La pitié l'avait profondément remué, et ce ne fut qu'à travers des larmes qu'il contempla ces tristes débris de héros chrétiens. Quand et comment ces infortunés avaient-ils été attirés dans le piège ? Comment huit guerriers français n'avaient-ils pas eu raison de ces vingt ou trente Sarrasins, moins braves et mal armés. C'était là une énigme ; mais il importait peu de la résoudre : le fait, le triste fait était qu'ils avaient payé de leur vie ou leur courage ou leur témérité. On devine que l'émotion du jeune croisé n'avait point échappé à l'œil de Gibor.

— Maintenant, reprit-il, tu peux juger. Les longs arguments vont assez aux chiens de chrétiens ; il déplaisent aux enfants du Prophète. Vous parlez beaucoup, et ne faites pas grand'chose ; nous, nous discourons peu, et nous faisons beaucoup. As-tu compris ?

— J'ai compris que la barbarie des Sarrasins est bien vraiment telle qu'on nous la dépeignait, répondit le captif. Dans ma première enfance on me berçait

de récits d'actes de cruauté exercés par les disciples de Coran, non sur des hommes, sur des guerriers, mais sur des êtres inoffensifs, sur des femmes et des enfants. Ce que j'ai ici sous les yeux me rend tout croyable. Vaincre ces soldats en rase campagne eût été glorieux ; les surprendre dans un piège est ignoble.

— Ils n'ont point été surpris, téméraire jeune homme. Si tu y regardais de près, tu verrais que plus d'une blessure avaient sillonné leurs membres, avant qu'ils ne subissent le dernier supplice. Et combien de nos braves étaient tombés sous leurs coups ! de combien de sang ils avaient rougi la terre ! C'est ce que tu ne sais pas, c'est ce que tu ne vois pas. Cesse donc de les plaindre. Et, du reste, il ne tenait qu'à eux d'avoir la vie sauve : il leur suffisait d'adorer Mahomet.

— Et ils ne le pouvaient pas, et ils ne le devaient pas ! s'écria Raoul, dans un transport de piété chrétienne. Il eût été indigne d'eux d'acheter par un acte d'apostasie le triste plaisir de passer quelques jours de plus sur la terre. Eh ! dis-moi donc, pourquoi l'Europe entière s'ébranlerait-elle ; pourquoi des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants quitteraient-ils leur patrie, leur foyer, si Mahomet pouvait espérer faire d'eux des prosélytes ? C'est lui, c'est son culte abominable que nous venons détruire, et tu voudrais que nous courbassions la tête sous son joug ! Ils ont combattu bravement, ces valeureux guerriers ; ils ont vendu chèrement leur vie ; surtout ils sont dédaigné d'accepter des conditions impies ; ils ont vu la palme du martyr, et ils l'ont cueillie avec joie : c'est bien ; leur sort est sublime et digne d'envie. Je remercie Dieu pour eux, et je salue leurs restes vénérés.

— Nous aurons bientôt fait un saint de plus, dit Gibor, en se retournant vers ses soldats. Préparez le pieu qui doit percer ce nouveau martyr.

Raoul avait deviné l'ordre qu'on venait de donner, au mouvement des soldats. Il leva les yeux au ciel, et offrit son sacrifice. Sans doute, l'aspect de la mort avait d'abord jeté un certain trouble dans son âme ; on ne meurt pas à dix-huit ans sans donner un regret à l'existence. Il pensa alors à sa chère Roselle, et se dit : — Quand elle décidait que je serais croisé, elle ne croyait certainement pas prononcer mon arrêt de mort. Et pourtant elle l'avait prévu, car elle me disait : Je serai fière d'avoir été la fiancée d'un martyr. — Il tâcha alors de se remplir de ces pensées généreuses ; — le principe de la foi était si vif, en ce temps-là, que l'âme pouvait se mettre sans effort au niveau des plus grands sacrifices.

Le pieu s'aiguissait avec rapidité, le trou qui devait le recevoir était déjà prêt. Raoul sent tout à coup une langue chaude et humide lui passer sur la main : c'était Sternfell qui, s'étant dégagé de ses liens venait se placer à côté de lui. Surmontant la frayeur que lui inspiraient tant de figures ennemies, le dogue fidèle se livrait à toutes les démonstrations de tendresse vis-à-vis de son infortuné maître, dont il semblait deviner la position. Courant çà et là, puis revenant, cabriolant, flairant la terre, puis levant le nez ;

tantôt grognant, tantôt aboyant, il donnait le spectacle de cette sorte d'ivresse où la joie plonge quelquefois ce précieux ami de l'homme. Le jeune chevalier en fut touché.— Pas tant de satisfaction, Sternfell, non, pas tant de folies. Nous allons à une cérémonie qui n'a rien de réjouissant. Heureusement que tu ne devines pas ce qui nous menace ; sans quoi tu pleurerai, au lieu de faire l'insensé ; ou plutôt tu t'enfuirais, puisque te voilà libre. Ce serait, je crois, ton plus court parti. Je voudrais pouvoir te faire comprendre ma pensée ; je te dirais : Fuis, de toute la rapidité de tes jambes ; ces Turcs ont beau être prompts à la course, ils ne te rattraperont pas. Va-t'en dire à ton maître que quelques chrétiens sont morts ici, martyrs de leur foi, et que leur sang demande vengeance.

Il arriva que Sternfell s'arrêta tout à coup, mit les naseaux au vent, et poussa un long hurlement, qui retentit dans toute la vallée. Un coup d'étrivières lui tomba aussitôt sur le dos.

— Sarrasin, dit Raoul, en s'adressant au chef, je te demande grâce pour ce fidèle compagnon. Quelle que puisse être ta haine contre le nom chrétien, elle ne s'étend pas jusqu'aux animaux privés de raison. Si donc il te reste dans le cœur un sentiment d'humanité, jure-moi que tu ne feras pas de mal à ce chien.

Le jeune chef montra silencieusement les traces livides que les puissantes mâchoires du dogue avaient imprimées sur son bras.

— Je le vois. Mais il n'est pas digne d'un homme de cœur de garder rancune à un être privé d'intelligence. Souviens-toi que Mahomet lui-même a appelé le chien l'ami de l'homme, et qu'il l'introduit, m'a-t-on dit, dans les joies de son paradis.

A ce nom de Mahomet, Gibor-ben-Salem inclina la tête et parut réfléchir. Puis, faisant signe à un de ses hommes, il lui ordonna de conduire au loin le chien du prisonnier. Mais Sternfell n'était pas d'humeur à se laisser ainsi faire la loi : il grogna sourdement, et montra ses dents.

— Il prend cet acte de bienfaisance pour un acte d'hostilité, dit le sire de Louville. Ordonnez qu'on dégage une de mes mains, et je saurai lui faire entendre raison.

Ce vœu fut encore exaucé. Alors le jeune captif indique du doigt la montagne, et commande à l'animal de s'éloigner. Sternfell le regarde fixement, semble chercher à lire dans ses yeux ; puis dresse l'oreille, a l'air d'écouter, et prend la fuite. Raoul le suivit du regard tant qu'il put, gravissant les rochers, sautant les buissons et les ravins, et s'effaçant bientôt dans l'ombre. On eût dit qu'il avait des ailes.

— Merci, guerrier, dit alors le croisé : vous m'avez fait un plaisir véritable, et je souhaite que la récompense ne s'en fasse pas attendre.

— Il me serait plus doux de t'avoir sauvé toi-même, obstiné que tu es.

— Ma reconnaissance aussi serait plus vive. Mais il est des situations plus fortes que l'homme, et des devoirs plus impérieux que le désir même de vivre.

— Sire de Louville, dit une voix à peine perceptible, et qui venait de côté, penchez-vous un pen en

arrière, et écoutez ce que j'ai à vous conseiller. Mon nom est... mais la question n'est pas là, pour quelques instants que vous avez encore à vivre, il n'est pas nécessaire que vous le sachiez. Seulement, vous imaginez-vous que vous ayez besoin de renoncer de cœur et d'âme à la foi de Jésus-Christ ? Non, vraiment : ces fils de Mahomet ne pénètrent pas si avant dans les choses. Tout ce qu'on demande de vous, c'est que vous fassiez une prostration ou deux, une paire d'ablutions par jour (ce qui ne peut vous nuire, vu la chaleur, et que vous marmotiez des mots quelconques, pendant qu'ils chanteront des versets du Coran et leurs chansons pieuses. Vous voyez que cela n'est pas difficile. Que Mahomet soit un grand prophète ou un imposteur, qu'est-ce que cela vous fait ? Bien d'autres que vous en ont pris leur parti.

— Eh bien ! moi, je ne le prendrai pas. L'hypocrisie est, de toutes les lâchetés, celle qui me répugne le plus. Je n'admets pas qu'un chrétien convaincu simule une foi qui n'est pas la sienne. On m'a répété, dès le jeune âge, cette belle pensée de S. Paul : *Le cœur croit pour être justifié, et la confession de la bouche est nécessaire pour le salut.*(1) Rien ne me décidera à m'écarter de cette ligne.

— Oui, une prostration ou deux, une grimace ou deux ; il n'y a là de quoi scandaliser personne. Cela ne vous empêchera pas de reprendre, plus tard, le droit chemin. Quant à une femme, une Roselle, ou mieux encore, il n'y a point de difficultés ; au contraire...

— Arrière, Satan ! dirai-je aussi avec le vieux moine. Pour la dernière fois, apostat du plus grand des maîtres, ne tends pas à ma fidélité des pièges grossiers. Que tes efforts et toi périssiez ensemble.

Raoul n'eut pas le temps de voir l'horrible grimace qui défigura les traits du séducteur. Un mot impérieux lui fit tourner la tête ; le poteau fatal était prêt. Il leva les yeux au ciel une dernière fois, et s'avança d'un pas ferme, vers l'instrument du supplice. Déjà on met la main sur lui ; déjà deux des plus vigoureux jeunes gens l'ont lié et étendu à terre. Voilà le pieu qui va pénétrer ses chairs ; il en sent la pointe aiguë ; un voile noir s'abaisse alors sur ses yeux, sans doute pour lui dérober l'horreur du supplice. La barbarie se joint ici au fanatisme : les fils de Mahomet croient venger l'outrage fait à leur dieu ; tout au moins ils suivent la route que leur traça l'imposteur de la Mecque ; ils continuent la méthode sanglante, à l'aide de laquelle la religion du cimeterre fut imposée aux enfants dégénérés de l'antique Orient. Mais nul, dans cette troupe altérée de sang, n'attache un œil plus avide, plus inquiet que le rénégat sur cette infortunée victime. C'est qu'il n'est point de plus grand persécuteur de la vérité que celui qui l'a connue, puis abandonnée ; car il a besoin d'apaiser ses remords, en faisant des prosélytes, ou de se venger de lui-même en se noyant dans le sang fidèle. Le faux arabe, palpitant, pour ainsi dire, de joie, ou d'épouvante peut-être, contem-

(1) *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem* (Rom. X, 10).

plait avec une indicible expression de figure les traits du bel adolescent, qui tombe sous la rage de ses ennemis. Mais pendant que le nom de Roselle sort encore de ces lèvres généreuses, nous sommes obligés de nous reporter au château du Puiset, pour savoir ce qu'y devient la fiancée de ce jeune et intéressant chevalier.

XI

“ PASSER SOLITARIUS IN TECTO ”

A peine Raoul avait-il quitté le manoir de Louville, à peine notre héroïne apprit-elle qu'il était en route, qu'elle sentit son courage l'abandonner. Reportant ses yeux humides vers le fond de l'horizon, elle se dit tout bas : — Voilà que mon soleil se couche. Ne suis-je pas une insensée de l'avoir poussé à cette entreprise ? Un guerrier de plus ou de moins n'importait guère au succès de la croisade, et il importait singulièrement à mon bonheur que l'un d'eux restât. Le Dieu à qui je l'ai donné me le rendra-t-il ? Ah ! j'aurais mieux fait, peut-être, de le laisser en paix, puisque sa conscience l'y laissait. Mais non : la bonne Gudule a déclaré qu'il devait aller là, que la volonté de Dieu et le devoir l'y appelaient ; dès lors je ne pouvais pas donner une autre décision... Pourtant, ô doux soleil, qui te couches là dans ta gloire, le verras-tu jamais revenir ?

Il ne pouvait échapper au sire du Puiset qu'une mélancolique tristesse avait envahi l'âme de sa pupille. Le tendre attachement qu'il lui portait lui faisait sentir plus vivement la nécessité où il était de lui procurer des distractions, dans l'espèce de délaissement où elle allait se trouver.

— Eh bien, quoi ! fillette, qu'as-tu donc tant à regarder le soleil qui se couche ? Il n'y a, ce me semble, rien de bien nouveau là-dedans. Je crains que le froid du soir ne te saisisse et que tu n'aies besoin de rentrer. Il me semble que je te vois trembler.

— C'est un autre froid qui me saisit, mon père, une autre pensée aussi que celle du soleil qui se couche.

— Je devine : ton cœur souffre de voir ton futur se lancer dans la croisade, d'où il n'est pas bien sûr qu'il reviendra. Est-ce cela ?

Le regard humide que Roselle jeta sur le sire fut toute sa réponse.

— En ce cas-là, ne t'en prends qu'à toi, ma chère petite ; c'est toi qui l'as poussé dans cette voie dangereuse : car il n'y pensait plus.

— Celui de là-haut, dit-elle, en levant un de ses doigts au zénith et en essayant de sourire, Celui de là-haut, comme dit le vieil Olric, est la vraie cause de tout cela. C'est lui qui arrange les choses de ce monde selon son gré ; certainement il y aurait de la témérité à contrevvenir à ses ordres.

— Et où les as-tu lu ces ordres, petite enchantresse ? Qui t'a révélé cette volonté du ciel, dont tu parles si bien ?

Roselle secoua la tête, et dit :

— Celui de là-haut a plus d'un moyen de manifester sa volonté aux hommes. Il ne prend pas toujours la voix du tonnerre, comme au Sinaï, ou le souffle du vent impétueux, comme au Cénacle. Il choisit parfois des instruments plus vils, une pauvre femme bien oubliée, bien méprisée, peut-être ; mais ses ordres n'en sont pas moins formels. Je savais que mon bien-aimé devait partir pour la Terre-Sainte ; une voix sûre me l'avait prédit.

— Voilà sans doute, ce qui t'a donné le courage de lui parler si net ?

— Ah ! reprit-elle avec émotion, si je n'avais consulté que mon cœur, et peut-être le sien, je l'aurais prié de rester. Mais il y a une volonté qui doit passer avant la sienne, avant la mienne ; si nous avions fait semblant de ne pas l'entendre, nous en aurions été bien punis.

— Et comment, punis ?

— Ni lui, ni moi n'aurions pu goûter le repos. Toujours un remords, un regret nous serait resté au cœur. Chaque fois que la renommée nous aurait rapporté quelque haut fait, quelque noble exploit de l'armée, ses yeux se seraient remplis de larmes, et les miens aussi. Il se serait dit : Voilà ce qu'ils ont fait, et je n'y étais pas ! Et moi j'aurais songé : Telle et telle noble vierge a sacrifié son fiancé, telle et telle noble femme a sacrifié son époux, et moi j'ai retenu ce généreux jeune homme dans les fers ! Je l'ai privé de la gloire la plus pure qui se puisse recueillir ici-bas, de la palme sublime qui faisait l'ambition de ses premiers ans. Non : je n'aurais pu supporter une pensée aussi amère ; elle eût empoisonné ma vie.

— Comme fera sans doute son absence. Je vois déjà ton imagination en campagne. Il ne sera pas encore arrivé là-bas, que tu te le figureras fatigué, usé par la route, accablé par les privations, miné par la maladie. Tes jours en seront occupés, tes nuits en seront pleines. A propos, ta dévote t'a-t-elle dit s'il en reviendra ?

— Non. Elle le savait sans doute, mais elle avait défense de me le dire, ou du moins je le suppose, puisque chaque fois que je l'interrogeais sur ce point, elle me répondait : C'est le secret de Dieu !

— Alors ta petite tête aura beau jeu. Je la vois déjà trottant à travers les champs de la Judée, suivant les combats, comptant les tués, et ne manquant jamais d'y voir le cadavre de ton époux. Mais que parlé-je de têtes coupées ? On ne coupe pas la tête chez les Sarrasins : on empale.

— Qu'est-ce que cela, empaler ? dit Roselle frémissante.

— Je pourrais me dispenser de te le dire ; mais, puisque j'ai lâché le mot, il vaut mieux te l'expliquer que de te laisser bâtir là-dessus toutes sortes de suppositions plus cruelles les unes que les autres. Onfroy pourrait te donner des détails, lui qui a accompagné mon père dans ces lieux désolés ; il y a vu un soir sept ou huit chrétiens subir ce supplice. On aiguise donc un pieu, on en perce la victime de part en outre, et on le plante ensuite en terre, de façon

que le cadavre puisse sécher au soleil. Tu te figures aisément ce que le patient endure, et comment il se débat sur ce misérable siège. Mais... allons donc ! ne pleure pas comme cela : je te raconte ce qui est possible, mais non pas ce qui est ni ce qui sera. Je suis bien sûr que les croisés triompheront. Il est impossible qu'une cause aussi juste ne triomphe pas, surtout quand un homme comme Bernard lui donne l'impulsion. Ainsi, au lieu de ce vilain supplice, ce sera la victoire et l'honneur que Raoul trouvera dans ces lieux. Tu le reverras triomphant, orné d'une palme superbe ; et... n'est-il pas vrai que tu seras bien heureuse, aussi joyeuse que lui ?

La vierge tourna encore ses yeux sur son père adoptif, lui prit la main, la baisa tendrement et y laissa couler une larme.

— C'est cela. Oui, tu seras fière et contente. Et puis, quand même un accident malheureux viendrait à te l'enlever, il ne faudrait pas te livrer au désespoir. Il restera encore plus d'un joli chevalier digne de tes vœux, plus d'un...

— O noble sire ! ô mon père ! dit vivement Roselle, ne tenez pas ce langage ; je ne veux à aucun prix l'entendre. Raoul a mon cœur, a ma foi : nul autre que lui s'y saurait jamais prétendre. S'il doit mourir au service de mon Seigneur Jésus-Christ, je ne puis qu'envier son sort, et non m'en plaindre. Mais... je prendrai dès lors les vêtements de veuve, et ne les quitterai plus.

— Allons ! allons ! ce n'est pas à quatorze ans qu'on prend des résolutions pareilles. Voilà que l'air se rafraîchit. Rentre, ma chère petite, et dissipe ton chagrin. J'attends que tu me chanteras ce soir une de tes jolies chansons, et, vraiment, vive l'espérance !

Mais l'âme de la jeune fille resta dès ce jour sous une vague impression de tristesse. Les divertissements qu'on cherchait à lui procurer ne parvenaient pas toujours à la distraire. Comme le sire l'avait prévu, son esprit était souvent en route vers la Palestine. Elle suivait son cher fiancé à travers mille périls, vrais ou imaginaires : ceux qui existaient, elle ne les connaissait point ; mais ceux qui n'existaient pas, elle les inventait. Les moyens de communication étant rares et difficiles dans ces temps-là, à peine quelques rumeurs se répandaient-elles sur la marche des croisés. Mais l'élan qui avait déterminé le mouvement ayant cessé, donnait lieu à un sentiment tout contraire : on regrettait les absents, on déplorait les vides faits dans les familles, on s'exagérait les périls et les difficultés ; mille bruits plus sinistres les uns que les autres passaient dans l'air, sans qu'on sût leur origine, et tenaient les cœurs en inquiétude et les esprits en suspens. Plusieurs regrettaient leur sacrifice ; des femmes pleuraient leurs maris, des pères leurs enfants. La moindre nouvelle était accueillie avec une avidité universelle. Le désastre de l'armée allemande fut, surtout, le thème des plus grandes préoccupations. On commençait à voir que la légitimité d'une entreprise n'est pas toujours une raison de son succès ; que la parole même d'un

saint n'est pas une garantie contre les misères de la vie.

Et personne n'accueillait ces rumeurs avec plus d'empressement, et aussi avec plus de terreur, que Roselle. Son âme, naturellement sérieuse y puisait d'interminables sources de réflexions. Tantôt elle se persuadait que Dieu veillerait sur son fiancé et le ramènerait sain et sauf au château de Louville ; tantôt elle s'imaginait qu'il était destiné au martyre, et que c'était là le bonheur dont Gudule lui avait tant de fois parlé. Ainsi tour à tour elle s'applaudissait de l'avoir poussé dans cette noble voie, et elle gémissait d'avoir été assez imprudente pour seconder un désir qu'il ne tenait qu'à elle d'éteindre. Mais ce double sentiment la portait également à la solitude ; elle voulait jouir ou souffrir toute seule. Souvent elle allait s'asseoir au sommet de la tour ; elle se plaisait à y rêver, à porter ses regards sur le point de l'horizon où elle avait vu Raoul disparaître, ou bien sur les tours de Louville, qui perçaient dans l'éloignement. Là, pour soulager sa tristesse, elle chantait tout bas quelque strophe de ses *lais*, ou elle priait Notre-Dame de Chartres et saint Denys de France de protéger leur fidèle et légal chevalier. Ordinairement, un rayon d'espérance lui revenait à l'âme, et elle descendait plus confiante ou plus résignée à souffrir. Elle aimait surtout à répéter ce couplet :

Entendez ce cri solitaire :
C'est l'humble passereau qui s'adresse au Seigneur.
Délaissée ainsi sur la terre,
L'orpheline demande un rayon de bonheur.

Une autre occupation non moins douce au cœur de Roselle, c'était la bienfaisance. Les années qui précédèrent la seconde croisade avaient été extrêmement malheureuses. Pendant sept ans(1), les récoltes avaient été insuffisantes ; beaucoup de nobles mêmes, de *riches hommes*, comme on les appelait, étaient obligés de mendier. Le départ d'un grand nombre de personnes valides avait encore augmenté le malaise général : en sorte qu'il n'était pas rare de voir des troupes de pauvres errer dans les campagnes, sollicitant partout la charité. Le manoir du Puiset était connu pour la dureté de ses maîtres. La vie à demi sauvage du comte Hugues avait comme créé un rempart de terreur que bien peu osaient franchir. Son fils, sans être aussi inhumain que lui, ne s'éloignait cependant guère de ses traditions. Pour le sire Everard, la plus belle partie de la grandeur consistait dans la crainte qu'elle inspire. Il tenait à ce que la tour du Puiset conservât toujours la domination sur le pays, et il savait combien on est disposé à obéir à ceux que l'on redoute.

Mais cette sombre et glaciale atmosphère ne pouvait convenir à l'âme aimante de Roselle. Habitée dès le berceau aux privations de l'indigence, elle les connaissait mieux que ce superbe seigneur ou que ceux qui vivaient à son service. Elle savait ce que c'est que la faim et la maladie ; combien il est dur de se coucher, quand l'estomac est vide et le foyer sans

(1) Voyez l'*Histoire des Croisades*, ibid.

feu. Aussi compatissait-elle vivement à tous les genres de souffrance. Il ne lui était pas possible de voir, sans en être émue, un vieillard demandant son pain, ou un enfant grelotant de froid, et sa pitié était si sincère, qu'elle finissait par la faire partager au sire lui-même et à tous ses domestiques. Dès que la voix d'un mendiant se faisait entendre sous les remparts, elle s'empressait de s'y rendre ; et, à force d'instances, elle obtenait qu'on ouvrit la porte et qu'on soulageât le malheureux. Quand les serviteurs impatientés la renvoyaient à leur maître, elle se hâtait d'aller le trouver, ne se rebutait point de ses rudesses, et ne se retirait jamais sans avoir obtenu ce qu'elle désirait. Tel était l'empire que cette charité simple et naïve avait pris sur ce fier seigneur. La contrée n'en revenait pas d'étonnement. On se demandait quel ange du ciel était venu convertir ce cœur farouche ; et quand on se montrait du doigt cette charmante enfant distribuant l'aumône de ses mains délicates, caressant les petits orphelins, consolant les vieillards, compatissant aux veuves, et donnant à chacun un mot de consolation, toutes les voix se réunissaient pour la bénir et lui rendre son ancien nom d'*Oiseau du Paradis*. A quoi elle répondait qu'elle n'était point du tout l'oiseau qu'on disait là, mais bien le passereau solitaire sur son toit : *passer solitarius in tecto*.

Or, un soir, Gérard Onfroy, vient la trouver, plein d'une certaine émotion.

— Elle vous demande, chère demoiselle, elle vous demande.

— Qui, Onfroy ? Tu me parais bien peureux pour un vieux soldat.

— Ah ! peste ! c'est qu'on n'est pas toujours maître de ses sensations. Il s'est passé bien des choses dans le manoir, depuis que je l'habite, et j'ai tout supporté avec un certain courage. Mais il me semble que ce courage s'en va. Je ne sais pourquoi : des terreurs étranges me courent dans le corps ; je ne suis pas à mon aise. Un rien me trouble et me déconcerte. . . . Enfin, elle vous demande.

— Qui donc, encore une fois ?

— Cette femme qui vint l'autre jour, je ne sais comment (car je suis encore à m'expliquer par où elle a passé) ; ou, si ce n'est pas elle, c'est certainement quelqu'un qui lui ressemble.

— Pourquoi me demande-t-elle ? T'a-t-elle paru pauvre ?

— Très pauvre, même. Quand on a vu un Tachainville, un Montfort, un Montmirail et tant d'autre tendre une main suppliante, on ne doit plus s'étonner d'aucun genre de misère. Les temps sont durs ; évidemment les iniquités des hommes provoquent la colère du ciel.

— Je te trouve aujourd'hui d'une dévotion édifiante. Il n'en a pas toujours été ainsi.

— Sans doute. L'exemple des maîtres est souvent bien entraînant pour de pauvres serviteurs comme nous. On commet bien des sottises pour leur faire plaisir, quoiqu'on s'en dispenserait volontiers. Mais je crois que le bon Dieu daignera un jour s'en souvenir. Cela n'empêche pas le sentiment, et même le

regret, d'exister au fond du cœur. Ah ! combien de fois j'aurais voulu pouvoir résister aux ordres du maître ! Mais vous savez si cela est facile. Et le sire son père, c'était encore bien pis.

— Tu l'as accompagné en croisade ?

— Dites donc en Palestine. Ce n'était certainement pas un but pieux qui le menait là, bien qu'il ne manquât pas de foi. Mais l'ambition et l'orgueil avaient fait tous les maux de sa vie. Il eut de grands démêlés avec le saint évêque de Chartres, Yves ; et Dieu sait ce qu'il fallait de méchanceté pour s'en prendre à un si digne pontife. Le croiriez-vous, chère enfant ? la tour que vous habitez fut la prison de ce saint personnage ; le Sire Hugues n'avait pas craint de porter sa main sur l'oïnt du Seigneur. Jugez de quel œil Notre-Seigneur Jésus-Christ devait voir cela ! Le Souverain Pontife permit au prélat d'excommunier le cruel baron ; l'archevêque de Sens, les évêques de Paris et d'Orléans lui lancèrent aussi l'anathème ; en sorte que le malheureux était comme accablé sous le foudre de l'Église. Il eut beau chercher à relever la tête ; il fallut enfin plier. Il demanda pardon à l'évêque, fit lever les excommunications et les interdits qui pesaient sur lui, et partit pour la Terre-Sainte avec son fils Valeran, en apparence pénitent et converti, mais au fond aigri et pressé du désir de la vengeance. Et la preuve, c'est que à peine de retour, il incendia et ruina Fresnay-l'Évêque, terre qui appartenait au saint évêque de Chartres, et exerça de telles vexations contre ses voisins, qu'il fallut que Monsieur Louis de France vint lui-même assiéger et raser le château.(1) Ah ! je le confesse, ma main a pris une trop grande part à ces actes d'injustice ; mais, je dois le dire aussi mon cœur en saignait. Quand je conduisais le prélat dans la prison, quand je l'enfermais moi-même dans l'étroit donjon par une nuit sombre et froide, oui, j'étais bien triste, et j'avais le cœur tout troublé. Il m'a béni pourtant, il m'a pardonné : voyez ce que c'est que la charité ! — Avant de lier cette main, me dit-il, agenouille-toi, et qu'elle te bénisse ! — Je tombai à genoux, je m'inclinai jusqu'à terre, je cédaï à l'autorité de Dieu qui me parlait par sa voix. Il m'a semblé que mon pardon descendait en même temps du haut du ciel, et que Dieu avait égard à la dure nécessité où je me trouvais. Que vous en semble, chère petite ?

— Je crois, Gérard, que le bon Dieu, sans t'excuser tout à fait (car il n'est jamais permis de faire le mal, quel que soit l'ordre qui nous en presse), t'aura du moins pris en pitié, à raison de la répugnance même que tu avais à te prêter à de tels offices. Il lit au fond des cœurs ; lui seul connaît bien les replis de notre âme ; lui seul, par conséquent, mesure exactement jusqu'à quel point nous sommes coupables. Mais, dis-moi, as-tu vu empaler dans la Terre-Sainte ? On dit que les Sarrasins emploient ce cruel genre de supplice.

— Oui, j'ai été témoin de cette affreuse exécution. C'est triste à voir. Nous errions un jour dans les terres de Damas, quand nous entendîmes des soupirs,

(1) Voyez, pour tous ces faits, l'*Histoire de Chartres*, par DOYEN, t. I, p. 186 et suiv.

des cris plaintifs partir d'un des côtés de la route. Derrière un rideau de sycomores, huit chrétiens étaient fichés au bout d'autant de pieux, dont la pointe leur sortait, à celui-ci par le cou, à celui-là par le dos, à cet autre par la poitrine. C'était un spectacle hideux. La plupart étaient morts ; leurs entrailles, leur sang couvraient la terre. Mais les deux ou trois qui vivaient encore, je ne saurais vous dire quel horrible aspect ils présentaient. Je n'ai jamais rien vu qui en approche. Nous essayâmes en vain de les soulager. Quel soulagement voulez-vous donner à des hommes qui sont traversés par un piquet gros comme le bras, et que vous ne pourriez extraire sans leur arracher la vie ? Un d'eux fit encore un effort pour parler, et le sire du Puiset crut l'entendre dire : *Vive Monseigneur Jésus-Christ !*

Pendant que le vieux soldat traçait ce tableau, l'imagination de la jeune fille s'en préoccupait. Sa pensée s'était transportée sur les lieux, et voyait son fiancé subir les phases de ce cruel martyre.

— Et lui aussi, songeait-elle, il aura la force de crier : *Vive Monseigneur Jésus-Christ !*

— Le sire se fâcha fort, reprit l'écuyer, et il jura que les mécréants lui paieraient cher ce méchant tour ; car il avait reconnu parmi ces restes défigurés le corps d'un de ses soldats, il soutint du moins que la chose était sûre. Nous autres, nous n'y pûmes rien reconnaître.

— Ah ! moi, je le reconnaîtrais bien, songeait la vierge rêveuse. Même dans cet état, il serait encore beau.

— Et comment l'aurions-nous reconnu, quand le pieu lui avait crevé la poitrine ? . . .

— Je le reconnaîtrais à sa figure, à sa douce et mâle figure, se disait-elle tout bas.

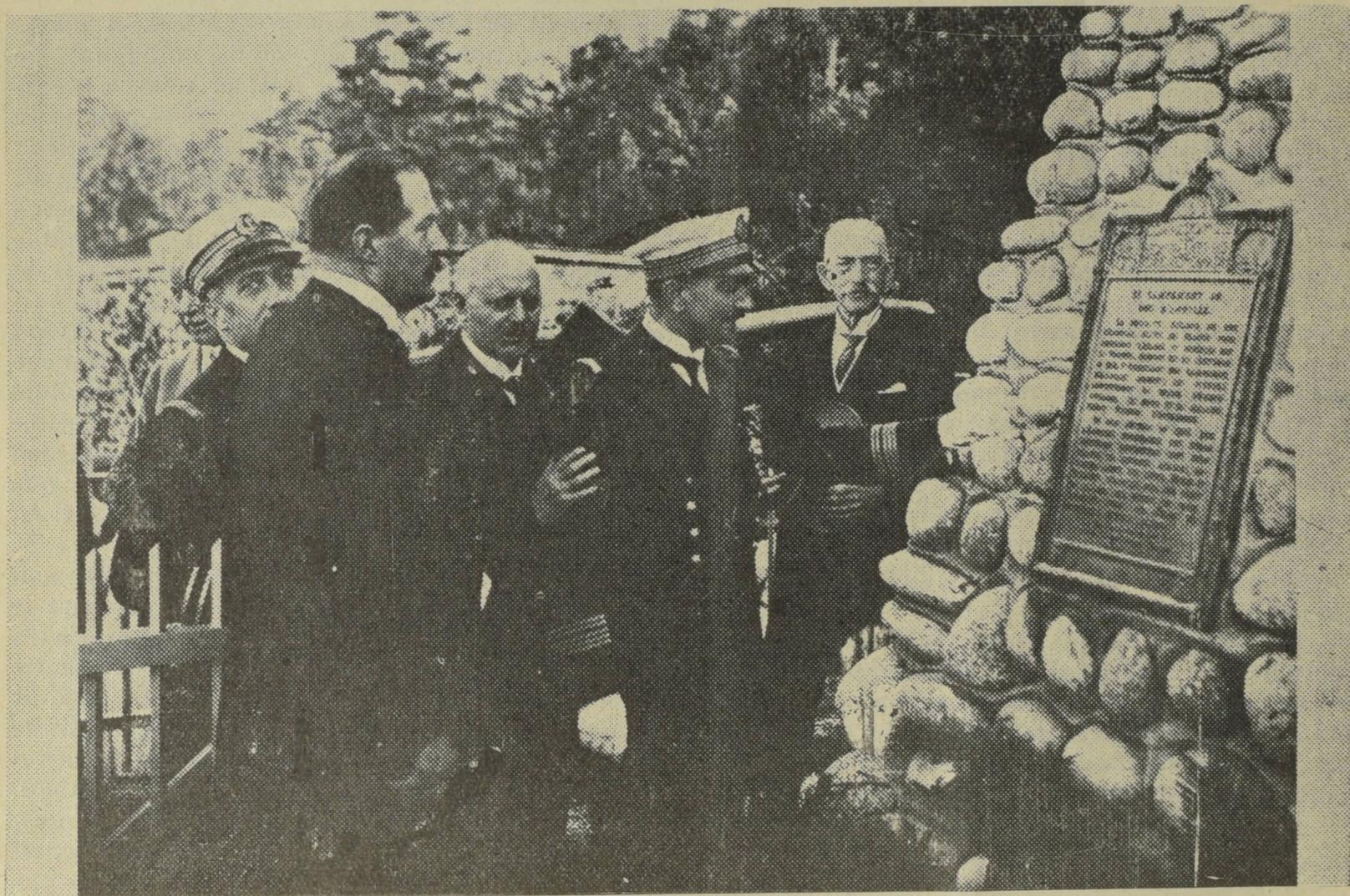
Son émotion croissait et son cœur palpitait.

— Et que le même pieu, continua Onfroy, était revenu le percer sous le menton, puis lui traverser toute la tête, en lui faisant sortir la cervelle ?

— Je le reconnaîtrais encore à ses beaux yeux, murmura-t-elle.

Mais un nuage avait environné son front, et elle tombait évanouie dans les bras du vieux serviteur.

(à suivre)



Le capitaine de vaisseau Descoux, commandant du "Primauguet", montrant à M. Édouard Carteron, consul général de France au Canada, le nom de son malheureux compatriote le duc D'Anville, mort de maladie avec 2,500 de ses soldats lors de la tentative faite par la France en 1746, pour reprendre l'Acadie. Le monument que nous voyons à droite a été dévoilé par le Lieutenant-Gouverneur de la Nouvelle-Écosse, il y a quelques semaines, en présence des représentants officiels de la France, de l'Angleterre et du Canada. (Photo du Canadien National).